

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
RACC.
DE MARINIS
A
705
NAPOLI



Digitized by Google



Google

Racc. De Marinis H 105

LA RELIGION

PROUVÉE PAR LA PHILOSOPHIE

OU

ACCORD DES ÉCRIVAINS

de tous les temps et de toutes les contrées

SUR LES QUESTIONS LES PLUS IMPORTANTES DE LA PHILOSOPHIE

DE LA MORALE ET DE LA RELIGION,

A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

PAR J. SEILER.

Une pensée est un livre réduit à sa plus simple expression.
(*Massias.*)





Paris,

JULES RENOUARD ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DE TOURNON, N° 6.

1845





AVANT-PROPOS.

Rassembler en un seul faisceau les plus belles pensées que la longue suite des siècles a vues briller dans les différentes contrées de la terre sur les sujets qui intéressent le plus l'humanité, tel est le but de cet ouvrage.

L'utilité d'un tel livre est incontestable : on conçoit que des doctrines, des principes appuyés sur l'autorité des plus beaux génies qui ont éclairé le monde, produisent une impression bien plus profonde sur le lecteur, que ces mêmes doctrines, ces mêmes principes, exposés par un seul écrivain si haut placé qu'il soit par son talent.

Les gens du monde ne liront pas ce recueil sans plaisir : ils y trouveront, réunies en quelques pages, des pensées éparses en quelques cents volumes. J'ai eu soin d'écarter tout ce

Digitized by Google

qui, pour des personnes non versées dans les études philosophiques, pouvait devenir un sujet d'ennui, tels que les raisonnemens abstraits ou arides; je n'ai admis que les pensées dont j'ai reconnu la justesse, la haute portée et l'utilité pratique; les pensées les plus dignes d'élever et de toucher les âmes, et revêtues de tous les charmes d'un style plein d'élégance et de vie.

Les jeunes gens, trouveront dans cet ouvrage un guide pour les diriger avec sagesse dans le monde; ils y puiseront de fortes raisons pour se préserver tout à la fois de l'incrédulité qui flétrit le cœur, et de l'intolérance qui brise les liens d'affection qui doivent unir les hommes entre eux; enfin l'étude de ce recueil est propre à imprimer de la dignité à leur caractère, de l'élévation à leurs sentimens, et à féconder leur imagination d'idées nobles et ravissantes.

Ce livre convient également, et à ceux qui sont favorisés par les dons de la fortune, et à ceux qui ont à se plaindre des rigueurs du sort : les uns y apprendront l'art si peu connu d'être heureux; les autres y puiseront des sujets de consolation et des forces nouvelles pour soutenir avec courage et résignation la lutte contre l'infortune; tous y trouveront les moyens de répandre quelques charmes sur cette vie fugitive.

Il est des hommes de bonne foi qui ont de la peine à se former une conviction au sujet de l'immortalité de l'âme : les preuves que je soumets à leurs méditations dissiperont je l'espère tous leurs doutes sur cette consolante vérité.

Je ne me propose pas de dérouler les preuves qui forment le fondement de la religion chrétienne; on les trouve exposées dans un grand nombre d'écrits lumineux. Mon but est de démontrer aux gens du monde que cette religion qu'ils ne comprennent pas parce qu'ils ne la connaissent pas assez, et qui est pour la plupart d'entre eux un sujet d'indifférence ou de dédain, a été, dans tous les temps, aux yeux des plus profonds penseurs, une céleste philosophie digne d'admiration et d'amour; que c'est à cette religion que les peuples de l'Europe et d'autres contrées du monde sont redevables de leur civilisation; que c'est à elle que l'humanité doit ses vertus les plus pures et les plus touchantes; enfin, que c'est dans son sein que nous trouvons le calme au milieu des agitations de ce monde, et la perspective d'un bonheur éternel dans l'autre.

S'il est des personnes qui nourrissent d'injustes préventions contre la religion chrétienne, il en est d'autres qui la font consister unique-

Digitized by Google

ment dans des pratiques extérieures; c'est là une grave erreur : l'essence du christianisme, c'est la charité : l'abrégé de toute la morale évangélique, de toutes les leçons de notre divin maître, c'est toujours la charité, et, comme l'a fort bien fait observer le pape Clément XIV, sans cette vertu, tout ce qu'on fait pour le salut est inutile.

Pour lire avec fruit un livre du genre de celui-ci, il ne faut en prendre qu'un chapitre à la fois, y revenir souvent et réfléchir sur ce qu'on a lu.

Je m'estimerais dignement récompensé de mes efforts, si cet ouvrage pouvait contribuer à rendre meilleurs et plus heureux quelques-uns de mes lecteurs.

Schirmeck, le 30 mars 1845.





LISTE

DES AUTEURS PRINCIPALEMENT CITÉS DANS CE VOLUME.

(Les dates placées à la suite des noms sont celles de la naissance et de la mort des auteurs)

Indépendamment des 160 noms d'auteurs qui composent cette liste, plus de 80 autres écrivains en différentes langues ont fourni des citations dans cet ouvrage.

1° AUTEURS GRECS.

Aristote, n. 354, m. 322 av. J.-C.
Platon, n. 430, m. 347 av. J.-C.
Plutarque, n. 590, m. 500 av. J.-C.
Pythagore, n. 580, m. 500 av. J.-C.
Socrate, n. 469, m. 400 av. J.-C.

2° AUTEURS LATINS.

Cicéron, n. 104, m. 43, av. J.-C.
Epictète, m. 110.
Horace, n. 69, m. 9 av. J.-C.
Marc-Aurèle, n. 121, m. 181.
Sénèque, n. 3, m. 66.

3° AUTEURS CHINOIS.

Confucius, n. 551, m. 479 av. J.-C.
Morale des Chinois.

4° AUTEURS PERSANS.

Zoroastre, m. 530 av. J.-C.
Morale des Persans.

5° AUTEURS INDIENS.

Hafiz, m. 1389.
Saadi, m. 1291.

6° AUTEURS FRANÇAIS.

Aguesseau (d'), n. 1668, m. 1751.
Ahrens?
Aimé-Martin?
Ancillon, n. 1766.
Ballanche, n. 1776.
Barante (de), n. 1782.
Barthélemy, n. 1716, m. 1795.
Batteux, n. 1713, m. 1781.

7° AUTEURS ANGLAIS.

8° AUTEURS ALLEMANDS.

Richter (Jean-Paul), n. 1763, m. 1825.
Schlégel (Frédéric), n. 1772, m. 1829.
Schiller, n. 1759, m. 1805.
Wieland, n. 1733, m. 1813.
Winckelmann, n. 1717, m. 1768.
Zimmermann, n. 1728, m. 1795.

9° AUTEURS ITALIENS.

Clément XIV, n. 1705, m. 1774.
Manzoni?
Muratori, n. 1672, m. 1750.
Parini?
Silvio-Pellico, n. 1789.

10° AUTEURS SUÉDOIS.

Linné, n. 1707, m. 1778.
Oxenstiern, n. 1583, m. 1654.

11° AUTEURS HOLLANDAIS.

Erasme, n 1467, m. 1536.

12° AUTEURS SACRÉS.

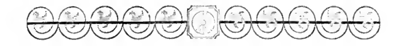
Saint Jacques, m. 44.
Saint Pierre, m. 65.
Saint Augustin, n. 354, m. 430.
Le roi Salomon, n. 1029, m. 971 av J.-C.



PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

CORBEIL, IMP. DE CRÉTÉ.



I

EXISTENCE DE DIEU.

1

Le Dieu suprême, celui qui a fait et qui dirige le monde, ce monde en qui se réunissent tous les biens et toute la beauté; le Dieu qui, pour notre usage, maintient les œuvres de la création dans la fleur de la jeunesse et dans une vigueur toujours nouvelle, qui les force d'obéir à ses ordres avec plus de promptitude que la pensée, et qui leur défend de s'égarer jamais; ce Dieu se manifeste à nous par ses œuvres.

(Socrate.)

2

Pouvons-nous, à la vue du spectacle de l'univers, douter qu'il y ait un Être, ou qui ait formé le monde, supposé que, suivant l'opinion de Platon, il ait été formé, ou qui

Digitized by Google

le conduise et le gouverne, supposé que, suivant le sentiment d'Aristote, il soit de toute éternité.

(Cicéron.)

3

La saine philosophie a détruit l'athéisme, parce que l'ouvrage de l'univers mieux connu a montré un ouvrier, et tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité.

(Voltaire.)

4

Plus j'essaie d'éclaircir cette opinion, de voir dans les êtres qui m'environnent le résultat des combinaisons du hasard, des efforts de la matière, du jeu des atomes, plus les ténèbres s'accroissent. Je veux en vain donner à cette hypothèse une apparence de probabilité. La nature n'a pu réfléchir sur l'ordre qu'exigeaient ses diverses parties; elles n'ont pu raisonner, discuter entre elles; un atome, un globe n'a pu dire aux autres: voilà les routes qu'il faut suivre. Simplifions les difficultés autant que possible, admettons que la matière a toujours existé, supposons que le mouvement lui est essentiel, une suprême intelligence est encore nécessaire à l'harmonie de l'univers, et sans un régulateur des mondes, je ne conçois que le néant ou le chaos.

(Droz.

5

A quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence? et que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnaître l'harmonie des êtres, et l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres! Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances: si les corps organisés se sont combinés de mille manières avant de prendre des formes constantes; s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espèce qui ont péri faute de pouvoir se conserver, pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus nos regards? pourquoi la nature s'est-elle enfin prescrit des lois auxquelles elle n'était pas d'abord assujettie? Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets; j'en conviens. Cependant si l'on me venait dire que des caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'Enéide tout arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Ajoutez que des combinaisons et des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organisation et la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes,

et qu'un chimiste, combinant des mixtes, ne les fera point sentir et penser dans son creuset.

(*J. J. Rousseau.*)

6

Chaque nouvelle découverte dans les sciences physiques a été une nouvelle preuve de la sagesse qui a présidé à la formation de l'univers.

(*Massias.*)

7

Un matérialiste n'eût osé dire à Raphaël : vos tableaux ne sont qu'une couche d'huile et de terres coloriées combinées par le hasard, — il le dit à Dieu.

(***)

8

Pour forcer le genre humain à tourner les yeux de son côté, Dieu a voulu qu'aucun objet de la nature ne contînt en soi la cause première de son existence. Il rattache tout à lui par l'inconnu.

Cette volonté est imprimée à la matière. Voilà pourquoi les sciences n'expliquent rien que les phénomènes ; la cause absolue leur échappe toujours. Tant que l'intelligence cherche, la nature répond par des causes secondaires ; mais lorsque l'âme s'unit à l'intelligence, toutes

les sciences s'évanouissent, la cause absolue se dévoile, et Dieu paraît.

(*Aimé-Martin.*)

9

Le sentiment de la Divinité est la première loi morale de notre nature. Sans lui nous ne verrions rien, nous ne saurions rien, nous ne comprendrions rien. Le flambeau s'allume au fond de notre âme, et couvre de ses reflets lumineux et l'homme et l'univers.

En vain on objecte que ce sentiment, n'étant pas universel, puisqu'il y a des athées, ne saurait être une loi de la nature. Cette objection ne nous touche guère : on peut perdre les yeux de l'âme comme les yeux du corps ; les cécités morales ne sont pas plus rares que les cécités physiques. Dès-lors, que devient l'argument ? L'incrédulité de l'aveugle qui nie la lumière sera-t-elle appelée en témoignage contre l'existence du soleil ? Nier la lumière, ce n'est pas l'anéantir, c'est tout simplement dire qu'on ne possède pas les organes qui voient la lumière ; c'est se déclarer incomplet.

Et en effet, qu'est-ce qu'un athée ? un homme, moins toutes les facultés qui élèvent l'homme à Dieu. Or, ces facultés existent, témoin le genre humain tout entier. Quelle triste mutilation cet homme a-t-il donc exercée sur lui-même ? Pour nier Dieu, il lui a fallu retrancher de son être, et le sentiment de l'infini qui n'a point d'aliment sur

la terre, et le sentiment du beau dont l'idéal ne se trouve nulle part ici-bas, et le sentiment moral, dont la récompense doit être dans une autre vie, puisque dans celle-ci il ne rencontre que le poison et la croix. L'infortuné! il a tout effacé, tout étouffé, jusqu'à sa conscience, puisque la conscience est une révélation du pouvoir invisible, jusqu'à sa raison, puisque la raison n'explique rien sans le secours d'un premier moteur. Le voilà tel qu'il s'est fait lui-même, réduit à cette froide intelligence, dont il est si fier, et que cependant il partage avec les animaux. Il n'y a plus que la faculté de nier qui le sépare de la brute.

Ainsi privé de ses facultés divines, l'homme n'est plus qu'un morceau de matière, emprunté pour un moment au globe qu'il habite. Il pèse ici-bas le poids de son attraction, ne comprend que le visible et ne cherche que le fini.

(*Aimé-Martin.*)





II

PROVIDENCE.

10

Mais qu'importe de croire en Dieu, si vous n'en faites qu'une idole reléguée au fond de l'Olympe, qui aurait des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre; si vous désarmez sa justice, si vous le représentez comme un père sans bonté, comme un monarque sans puissance, comme un juge sans équité? Vous conservez le nom de Dieu, et vous avez tous les effets de l'athéisme. Un Dieu étranger à la conduite des hommes est pour eux comme s'il n'était pas. Disons donc qu'un Dieu sans providence est un monstre forgé par les passions en délire, impatientes de porter un joug qui les importune; c'est là un athéisme pratique, moins conséquent, et tout aussi fécond en suites funestes que l'athéisme d'opinion.

(*Frayssinous.*)

11

Si j'écoute la saine raison, elle me dira que le Dieu sou-

verainement sage doit avoir créé l'homme pour une fin, et l'y faire tendre par des voies dignes de lui ; que le Dieu juste, infaillible appréciateur des choses, ne saurait voir du même œil, et celui qui viole ses devoirs avec audace, et celui qui les remplit avec fidélité ; que le Dieu bon n'est pas sans amour pour ses créatures ; qu'il aime dans elles son image, et les dons qu'il a daigné leur départir ; que le Dieu tout-puissant n'est pas semblable à l'homme, dont l'action est bornée ainsi que les lumières, mais qu'il embrasse, voit et fait tout d'une simple vue ; qu'on ne doit pas craindre qu'il soit comme accablé sous le poids du gouvernement du monde, et embarrassé dans l'immense variété des détails. Or, avoir ces notions de la Divinité, de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté, de sa puissance, et ne pas croire à son empire, à son action sur l'espèce humaine, c'est-à-dire, à sa providence dans l'ordre moral, ce serait le plus étrange et le plus inconséquent de tous les systèmes.

(*Frayssinous.*)

12

Mais, disent les athées, comment, sous le gouvernement de ce Dieu auquel vous donnez une sagesse, une puissance et une bonté infinie, comment peut-il y avoir du mal et tant de mal dans le monde?

(****)

-◦ 13 ◦-

L'inégalité soit des dons accordés à l'homme par le Créateur, soit des rangs et des conditions dans la société; les maux et les souffrances qui nous rendent malheureux; les désordres et les vices qui souillent l'espèce humaine, voilà ce que l'on présente comme inconciliable avec la providence.

(***)

-◦ 14 ◦-

Lorsqu'il s'agit des dons naturels, de la perfection ou de l'imperfection des créatures, le bien et le mal sont des termes purement relatifs.

Un être quelconque semble imparfait, lorsqu'on le compare à une espèce moins imparfaite, ou à un individu mieux conformé dans son espèce. Ce n'est plus la même chose lorsqu'on le met en parallèle avec une espèce inférieure, ou avec un individu encore plus disgracié dans la classe à laquelle il appartient. Ici, le mal n'est donc que la privation d'un plus grand bien.

Or, l'exercice de la bonté divine est entièrement libre et gratuit. Est-ce à nous de lui prescrire les qualités dont il doit orner ses créatures ? Puisqu'il a pu rendre la pierre moins parfaite que la plante, la plante que la brute, et la brute que l'homme, pourquoi n'aurait-il pu répartir iné-

galement entre les hommes les dons de l'esprit et du corps?

(*Flotte.*)

15

L'inégalité des conditions est une nécessité indispensable. Inutilement les anciens législateurs ont tâché de les rapprocher. Les lois ne sauraient empêcher que le génie s'élève au-dessus de l'incapacité, l'activité au-dessus de la paresse, la prudence au-dessus de la témérité. Tous les tempéramens qu'on a employés à cet égard ont été vains; l'art ne peut égaler les hommes malgré la nature. Si l'on trouve quelque apparence, dans l'histoire, de cette égalité imaginaire, c'est parmi des peuples sauvages qui vivaient sans lois et sans maîtres, ne connaissaient d'autre droit que la force, d'autres dieux que l'impunité.... Mais pressés par l'indigence la plus rigoureuse, dès qu'ils sentirent la nécessité d'une juste dépendance, cette égalité primitive, qui n'était fondée que sur leur pauvreté et leur oisiveté communes, disparut. Mais voici ce qui la suivit: le sage et le laborieux eurent l'abondance pour prix du travail; la gloire devint le fruit de la vertu; la misère et la dépendance, la peine de l'oisiveté et de la mollesse. Les hommes s'élevant les uns au-dessus des autres, selon leur génie, l'inégalité des fortunes s'introduisit sur de justes fondemens. La subordination qu'elle établit parmi les hommes resserra leurs limites naturelles et servit à

maintenir l'ordre..... C'est Dieu qui a ordonné les conditions, et les a subordonnées avec sagesse, afin qu'elles se servissent pour ainsi dire de contre-poids, et entretinssent l'équilibre sur la terre. Et ne croyez pas que sa justice ait mis dans cette inégalité de fortunes une inégalité réelle de bonheur : comme il n'a pas créé les hommes pour la terre, mais pour une fin sans comparaison plus élevée, il attache aux plus éminentes conditions, et aux plus heureuses en apparence, de secrets ennuis. Il n'a pas voulu que la tranquillité de l'âme dépendît du hasard de la naissance ; il a fait en sorte que le cœur de la plupart des hommes se formât sur leur condition. Le laboureur a trouvé dans le travail de ses mains, la paix et la satiété qui fuient l'orgueil des grands.

(*Vauvenargues.*)

16

Vous ne voyez jamais que les inconvéniens de ce plan d'inégalités ; mais voyez aussi quels en sont les avantages ; combien, par ses suites et ses effets, il est glorieux au Créateur, et glorieux à l'homme ; comme la Divinité fait merveilleusement servir la pauvreté et la richesse, l'ignorance et le génie, la faiblesse et la force, à l'harmonie de ses ouvrages ; comme elle sait maintenir toujours au milieu de nous cette étonnante diversité de goûts, de talents, de professions, qui se rapportent à tous les besoins ;

et qui, par des moyens si variés, ou même si contraires, concourent au même but, à la conservation des sociétés humaines.

Je sais bien que de cette inégalité dans les conditions semble résulter une grande inégalité de bonheur et d'infortune. On dirait, au premier coup d'œil, que tout est bien pour les uns, que tout est mal pour les autres; et voilà ce qui révolte le plus. Ici encore évitons toute exagération: trop souvent en effet les apparences nous trompent. Les sens et l'imagination égarent la raison, et nous prenons pour des réalités nos fantaisies et nos caprices. Déchirons le voile qui couvre les diverses conditions de la vie humaine, que verrons-nous? C'est que ceux dont nous sommes tentés d'envier la brillante destinée sont souvent moins heureux que nous. Dans notre état, tout nous paraît dur; dans les états où nous ne sommes pas, tout nous paraît beau: nous en voyons les fleurs, nous n'en sentons pas les épines; l'imagination abusée rêve un changement d'état qui peut-être, s'il était réalisé, ferait notre malheur. Une des plus incurables maladies de l'esprit humain, est d'être mécontent de ce qu'il a, et jaloux de ce qu'il n'a pas; moins heureux de ce qu'il possède, que tourmenté de ce qu'il désire. L'homme du monde envie au solitaire son repos, et quelquefois le solitaire regrette le bruit et le tumulte du monde. L'on s'agite de toutes les manières, pour être ce qu'on n'est pas. Toutefois, si nous étions de bonne foi,

nous conviendrions que les choses sont disposées, tempérées de telle sorte, qu'il y a dans le bonheur des hommes moins d'inégalité qu'on ne le pense. Il ne s'agit pas de courir ici après des chimères, et de nous consoler avec des suppositions arbitraires : je ne dirai pas qu'il existe une compensation rigoureuse dans les destinées humaines, et que, pour tous les individus, la mesure des biens et des maux est exactement la même ; mais je dirai que la différence est moins grande qu'on ne pourrait le croire d'abord. Pour en citer quelques exemples, le pauvre, il est vrai, est privé des jouissances du riche, mais n'est-il pas plus exempt des inquiétudes et des tourmens de l'ambition ? Il ne se rassasie point à une table somptueuse, mais le travail assaisonne les mets grossiers qui le nourrissent, et il ne connaît pas les maladies qui assiégent la mollesse. Combien d'hommes, condamnés aux fastueuses représentations de la grandeur, soupirent après les douceurs de la vie privée ! Ne voit-on pas quelquefois les puissans de la terre se dépouiller avec joie de la magnificence, pour goûter des plaisirs tranquilles ? Quel est celui dont le cœur ne s'épanouit pas à ces peintures d'une vie simple et frugale, loin de l'agitation des cours et des villes ? Non, la gloire n'est pas le bonheur : la volupté dégoûte, la grandeur ennuie, la renommée fatigue. Vanité dans les plaisirs, vanité dans les richesses, vanité dans la science : voilà ce qu'a vu le sage, il y a trois mille ans, et voilà ce que nous voyons encore ; et c'est ainsi qu'au mi-

lieu de leurs conditions inégales, les hommes sont plus égaux qu'ils ne paraissent l'être.

(*Frayssinous.*)

17

Mais, dira-t-on, encore qu'il y ait sur la terre moins d'inégalité qu'on ne le croit, tel est l'ordre actuel des choses, que l'homme est malheureux : les chagrins, les maladies, les revers l'accablent de toutes parts ; et sous un Dieu bon qui gouverne ce monde, se pourrait-il que l'homme fût si misérable ?

Qu'on étale, tant qu'on voudra, toutes les misères humaines ; il est vrai pourtant qu'il est bien peu d'hommes qui soient assez malheureux pour préférer le néant à leur existence actuelle ; que, suivant le cours ordinaire de la vie, nous éprouvons bien souvent des sentimens de plaisir et de joie ; que les maux que nous souffrons sont toujours tempérés par quelques consolations, du moins par l'espérance.

(*De la Luzerne.*)

18

D'ailleurs, ne voyez-vous pas que c'est aux misères qui désolent la vie que doivent leur naissance les plus grandes vertus, le détachement des choses périssables, la modération des désirs, la patience dans la douleur, la

constance dans les épreuves, la compassion envers les misérables, la libéralité envers les indigens? Ne voyez-vous pas que la terre n'est qu'un lieu de passage où la vertu se fortifie et s'épure, et qu'un monde meilleur doit justifier le plan de la sagesse divine que les désordres du monde actuel semblent accuser?

(*Batteux.*)

19

L'ordre naturel est que le travail précède le salaire, et le combat le prix de la victoire. Une âme immortelle n'est point destinée à trouver sur la terre sa fin dernière. Voudriez-vous que Dieu récompensât le bien dès qu'on le fait, et punît le mal dès que le mal est commis? C'est un plan contraire à la sagesse infinie; il ne laisserait lieu ni au désintéressement de la vertu, ni à la conversion libre du méchant, ni au témoignage de la conscience, ni à la confiance mutuelle qui doit unir les hommes. Ne voyez-vous pas que l'homme est presque toujours l'artisan de ses maux, et qu'il ne doit le plus souvent imputer qu'à lui-même les maladies et les chagrins qu'il éprouve?

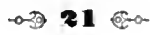
(*Flotte.*)

20

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de

nous ; le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne serait rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible.

(J. J. Rousseau.)



21

Enfin le mal moral, ou mal d'imperfection dans le monde intellectuel, est une suite nécessaire de la liberté, attribut essentiel des esprits.

(Euler.)

22

Si l'homme est actif et libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la Providence, et ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme en abusant de la liberté qu'elle lui donne ; mais elle ne l'empêche pas de le faire, soit que de la part d'un être si faible ce mal soit nul à ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté et faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix en usant bien des facultés dont elle l'a doué ; mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait retombe sur lui sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se

Digitized by Google

conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même ; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté ; que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. Que pouvait de plus en notre faveur la puissance divine elle-même ? Pouvait-elle mettre de la contradiction dans notre nature, et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, fallait-il le borner à l'instinct et le faire bête ? Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon et heureux comme toi !

(J. J. Rousseau.)



III

SPIRITUALITÉ DE L'AME.

23

L'esprit qui vit et qui pense en moi, plus actif que la flamme, plus rapide que l'éclair, plus grand que l'univers qu'il embrasse et qu'il mesure dans ses conceptions ; cet esprit qui, se multipliant en quelque sorte, semble être à la fois dans tous les temps et dans tous les lieux, qui vit dans le présent par le sentiment actuel, dans le passé par le souvenir, dans l'avenir par la prévoyance, et qui, franchissant les bornes du temps et de l'espace, s'élance dans l'infini : cet esprit n'est-il pas bien plus digne de nous occuper, que ce corps qui n'est, après tout, qu'un amas de vile poussière ?

(*Frayssinous.*)

24

O vous qui enseignez qu'on doit chercher dans la structure anatomique de l'homme l'explication de ses qualités

morales et intellectuelles, faites voir par des preuves directes comment la pensée peut résulter immédiatement d'un mouvement quelconque ; comment des nerfs ébranlés et des fibres émues produisent *par eux-mêmes* les merveilles du sentiment et de l'intelligence ; comment les diverses fonctions du corps vivant sont *la cause immédiate* de nos raisonnemens ; comment en un mot, les faits de l'âme, qu'il est impossible de concilier avec l'inertie et l'étendue, peuvent être attribués au cerveau qui n'est jamais qu'une substance étendue et inerte.

De deux propositions contradictoires, si l'une est évidemment fausse, l'autre, fût-elle incompréhensible, a la force d'une vérité démontrée. Donc, s'il est évidemment faux que la matière puisse avoir le don de penser, il m'est démontré que *ce qui pense en moi n'est pas matériel*, quelqu'impénétrable que soit à mes yeux le mystère de sa substance.

(*Flotte.*)

25

Le cerveau ne saurait penser ; parce que le cerveau, quelque système de physiologie qu'on adopte, n'est jamais qu'une portion déterminée d'une certaine matière disposée de telle ou telle façon pour une fin quelconque, en un mot, n'est jamais qu'une substance étendue : car les nerfs et les filets dont le cerveau se compose, pour être déliés, n'en sont pas moins corps, et leur mouvement, si

vite, si délicat, si subtil qu'on l'imagine, n'est après tout qu'un simple changement de place, ce qui est très éloigné d'avoir des sentimens et des pensées. Il reste démontré que la faculté de sentir, de raisonner, et de vouloir, ne peut naître du mouvement, parce qu'il est absurde que le mouvement produise lui-même une telle faculté.

(*Bossuet.*)

26

Si notre moral était produit par le jeu du physique, ainsi que l'établissent les matérialistes, on pourrait concevoir comment l'influence des tempéramens, des sexes, des âges, etc., agit sur nos qualités et nos dispositions; mais il serait impossible d'expliquer comment le moral, dans les passions, dans les divers états de méditation et de pensée, réagit si violemment sur le physique, sans admettre une âme distincte du corps. En effet, s'il n'y a que matière ou corps dans l'homme, l'esprit ne peut être qu'un esclave soumis et sans force.

(*Virey.*)

27

Mais l'âme cependant, disent les matérialistes, substance que vous prétendez si différente du corps, est sujette à toutes les vicissitudes du corps. Une blessure la fait souffrir, et sa souffrance s'évanouit dès que la blessure est

guérie; elle est imbécile dans les enfans, et pleine de feu dans la jeunesse; forte dans l'âge mûr, et caduque dans un âge avancé; elle croît, se fortifie, dégénère, tombe avec le corps; de l'état du corps dépend la raison, l'esprit et la mémoire. L'âme et le corps ne sont par conséquent qu'une même substance.

(***)

28

Il est vrai qu'il y a une dépendance mutuelle entre le corps et l'esprit; mais c'est déraisonner que de conclure de la dépendance de deux choses, que ces deux choses sont identiques.

(*Holland.*)

29

L'influence que le corps a sur les facultés de notre âme, est l'effet naturel de l'intime liaison par laquelle Dieu a uni ces substances. L'âme et le corps ont été assujettis l'un à l'autre, ils ne peuvent donc agir que de concert.

(*Euler.*)

30

Prenez garde cependant de ne pas faire une règle invariable de cet accord que vous croyez remarquer entre le développement de l'âme et celui du corps. Que d'excep-

tions ne souffre-t-elle pas! Combien d'âmes se montrent supérieures aux atteintes que souffre le corps! Souvent un homme d'une constitution faible et délicate est plein de génie; et, au contraire, un homme d'un tempérament fort et robuste n'a qu'un esprit très borné. On voit toute l'énergie, tout le feu de la jeunesse dans l'esprit d'un faible vieillard; tandis qu'un jeune homme plein de santé et de vigueur est rempli d'indolence et de paresse. On a vu des malades, presque mourans, montrer une force d'âme étonnante; et la plus légère douleur physique abattre, dans la maturité des ans, un esprit sans courage. Des filles délicates, des vieillards octogénaires, presque des enfans, ont affronté pour leurs familles, pour leur patrie, pour leur religion, les outrages, les fers, les supplices, la mort; et des hommes vigoureux, dans toute la force de l'âge, se sont évanouis à la vue de l'échafaud. Si l'âme était identique au corps, si elle ne faisait avec lui qu'une seule substance, elle subirait toujours et sans exception toutes les vicissitudes du corps. Un effet physique est toujours le même; comme il est nécessité, il ne peut pas varier.

(De la Luzerne.)



Non, il n'est pas vrai que la dégradation du corps entraîne toujours celle de l'âme, et les exceptions sont si

nombreuses, qu'elles fourniraient seules une nouvelle preuve de la distinction de l'âme d'avec le corps.

(*Frayssinous.*)

32

La volonté qui triomphe de la sensation, est la preuve irrécusable de la supériorité de l'âme sur le corps, de son immatérialité.

(*Massias.*)

33

Les athées produisent en triomphe la folie, les blessures au cerveau, les fièvres délirantes, afin d'étayer leur système. Eh bien donc ! ces fièvres, cette folie, que démontrent-elles après tout? Je vois une imagination déréglée, mais un entendement réglé. Le fou et le malade aperçoivent des objets qui n'existent pas, mais raisonnent-ils faux sur ces objets? Ils tirent d'une cause infirme des conséquences justes.

Pareille chose arrive à l'homme attaqué de la fièvre; son âme est offusquée dans la partie où se réfléchissent les images, parce que l'imbécillité des sens ne lui transmet que des notions trompeuses; mais la région des idées reste entière et inaltérable.

Assujettissez à une certaine machine l'agent le plus industrieux, en sorte qu'il ne puisse agir qu'avec elle : dès

que la machine se détraque, l'agent ne pouvant plus opérer avec la même justesse, ne donne plus les mêmes preuves de son intelligence. Si le jeu de la machine s'arrête, l'agent s'arrête aussi : on dirait qu'il a perdu toute son activité ; et cependant il conserve toujours les facultés qui lui sont propres, et la machine, avec quelque habileté qu'elle soit faite, est toujours passive par elle-même.

Je conçois donc que l'âme et le corps sont deux êtres fort différens malgré leur étroite correspondance : l'âme principe actif, et le corps instrument ; l'un destiné à déployer son énergie sur le monde extérieur, l'autre arrangé comme il doit l'être pour seconder, pour servir cette énergie : deux substances qui, réunies, associées, et se pénétrant l'une l'autre par des lois incompréhensibles mais réelles, constituent l'homme doué de sentiment, de raison, et de volonté.

(Châteaubriand.)

31

L'homme n'en est pas plus raisonnable, pas plus spirituel pour avoir beaucoup exercé ses oreilles et ses yeux ; on ne voit pas que les personnes qui ont le sens obtus, la vue courte, l'oreille dure, l'odorat détruit ou insensible, aient moins d'esprit que les autres, preuve évidente qu'il y a dans l'homme quelque chose de plus qu'un sens intérieur animal.

(Buffon.)

35

Réduire l'homme à son corps, c'est le réduire à ses sens. Il résulte de cette idée que la brute devrait avoir une intelligence supérieure à la nôtre, car les sens d'un grand nombre d'animaux sont plus parfaits que ceux de l'homme. Cette seule objection détruit le système des matérialistes. Tout ne dépend donc pas des sens, puisque ceux des animaux ne les placent pas au dessus de nous; et si tout ne dépend pas des sens, il y a donc quelque chose dans l'homme qui n'appartient ni aux sens ni à la matière. Qu'il est sublime, l'être qui, au milieu des images de la destruction, sans puissance pour en arrêter les effets, instrument de destruction lui-même, devine son éternité, et élève jusqu'au ciel une pensée qui ne doit pas mourir!

(*Aimé-Martin.*)



IV

IMMORTALITÉ DE L'AME.

36

Notre immortalité est une conséquence de l'existence de Dieu. Le système le plus absurde est celui des déistes qui rejettent le dogme de l'immortalité : les opinions des athées sont moins inconséquentes.

(Droz.)

37

La raison nous dit qu'un Dieu juste et sage ne saurait voir du même œil le parricide et l'enfant soumis, l'ami fidèle et l'ami perfide, l'avare impitoyable et le cœur généreux, l'affreux homicide et le sauveur de son semblable. Penser autrement, ce serait supposer Dieu moins parfait que l'homme. Oui, malgré les défauts de sa nature, l'homme ne peut se défendre d'une horreur secrète du vice, lors même qu'il a la faiblesse de s'y livrer, ni d'un amour secret pour la vertu, lors même qu'il n'a pas le

courage de la pratiquer. Oui, je trouve au fond de ma conscience, que la vertu est estimable, digne d'éloges et de récompense ; que le vice est méprisable, digne d'opprobre et de châtiment : tel est le cri de la nature, telle est la notion de justice imprimée dans nos âmes. Ainsi, par une suite d'idées enchaînées les unes aux autres, je suis conduit à penser qu'il n'y a pas de Dieu sans justice, ni de justice sans récompense pour la vertu, sans châtiment pour le vice.

Or, c'est en vain que vous chercheriez sur la terre cet ordre de choses, seul conforme à la rigoureuse équité, et il faut convenir que, si la vie présente n'était pas liée à un autre ordre de choses, ce monde ne serait qu'un chaos, qu'une énigme inconcevable, qu'un perpétuel désordre qui accuserait la Providence et sa justice. Dans tous les temps et chez tous les peuples, que nous présente l'histoire? Bien souvent des vertus méconnues, des vices honorés, des forfaits échappés au glaive de la justice humaine, des familles ruinées par la mauvaise foi, des victimes infortunées de la haine et de l'envie, des prisons où gémit l'innocence, des échafauds où périt la vertu.

(Frayssinous.)



Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste

Digitized by Google

en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste, une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : c'est assez qu'il existe un Dieu, tout ne finit pas au tombeau pour la vertu malheureuse.

(*J. J. Rousseau.*)

39

Des divers argumens contre l'existence de Dieu, le seul frappant est celui qu'on a tiré des maux répandus sur la terre. J'en appelle à tout homme sensible et bon, s'il avait le pouvoir de créer un monde, n'en bannirait-il pas le malheur? L'existence y serait une douce succession d'instans marqués par un bonheur sans mélange. Cependant les infirmités, les vices, les préjugés et la misère nous poursuivent! Comment concilier l'infortune des créatures avec le pouvoir du Créateur? Comment résoudre cet étrange problème, expliquer cette contradiction révoltante? Ah! l'immortalité est le mot de l'énigme de la vie.

(*Droz.*)



40

Un bizarre mélange de déisme et de matérialisme, forme aujourd'hui le système le plus répandu parmi les incrédules. Leur dieu semble n'avoir qu'une puissance physique ; au milieu des mondes qu'il dirige, il reste indifférent

au crime, à la vertu; sous son œil immobile, les générations passent, et les héros tombent confondus avec les tyrans. Ainsi les pensées de l'homme pieux auraient une sublimité, que n'ont point les vues de l'Éternel? Socrate, environné de ses disciples, les rassure, il leur montre au delà du tombeau les lieux où le sage respire, où l'infortune se répare. S'il fait briller un vain espoir à leurs yeux, il surpasse en équité dans ses rêves la puissance infinie. Osons soutenir que de faibles créatures peuvent avoir des idées d'ordre plus justes que celles de leur auteur, ou reconnaissons qu'il est une autre vie puisque l'homme en conçoit l'espérance.

(*Droz.*)

11

La destinée de tous les êtres qui nous entourent se termine évidemment sur la terre; la nôtre seule n'y paraît point accomplie. L'arbuste, sans réfléchir sur l'existence, naît, s'élève et périt. L'animal, exempt de vice, incapable de vertu, n'éprouve, en cessant de vivre, ni les regrets, ni l'espérance, il meurt tout entier, mais il meurt sans voir la mort. L'homme, dans le cours d'une vie agitée, s'avilit par des fautes, ou s'honore par d'utiles actions; à ses derniers momens, il se sépare avec douleur des êtres qui lui promettent un éternel amour, il tourne vers le ciel un long regard de confiance et d'espoir. N'a-t-il donc

plus qu'à mourir? Dieu n'aurait-il oublié sa justice qu'envers son plus parfait ouvrage?

(*Droz.*)

42

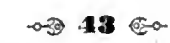
Partout dans l'univers, le Créateur assortit la puissance et le désir : chaque être parcourt le cercle entier de sa perfection. Nous ne voyons nulle part que l'harmonie de ces rapports soit violée. Ne le serait-elle que pour l'homme? Périrait-il au milieu de la course qu'il peut fournir? Pourquoi la nature, cette mère bienfaisante de tous les êtres, ne serait-elle marâtre que pour nous? Laisserait-elle son chef-d'œuvre imparfait, tandis qu'elle est si soigneuse de mettre la dernière main, d'ajouter le dernier trait à ses moindres ouvrages? Ou, si l'homme doit avorter sous ses doigts et mourir ébauché, pourquoi faut-il encore qu'il meure dans les terreurs?

Quoi! il ne resterait plus que les cendres du grand homme, du sage qui avait reçu cette intelligence sublime, cette flamme de génie, cette âme qui représentait un dieu sur la terre? Quand nous accompagnons à son tombeau un héros fameux, un génie célèbre, un homme de bien, et que le sentiment de leur mérite, élevant nos pensées, nous fait voir en eux des êtres célestes descendus sur la terre, nos transports ne seraient-ils qu'un rêve, et l'éclat de leur grandeur morale irait-elle se perdre dans la poussière et s'éteindre dans le néant?

O homme ! si c'est là ton sort, va donc chercher tes maîtres dans les étables ; dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire et ta royauté ridicule ; tu es esclave, ils sont tes rois. Ils te sont supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens : le gazon croît sous leurs pas, ils paissent sans avoir besoin de cultiver ; leur boisson est apprêtée par la main de la nature, le ruisseau ne cesse point de couler et d'offrir son onde à leur soif ; leur vêtement naît et grandit avec eux. Le doute, la crainte, l'espérance vaine, les regrets, le désespoir ne viennent point empoisonner leurs tranquilles jouissances. Nos sages cherchent en vain la paix qu'ils goûtent ! Eux seuls ont la vraie philosophie de la vie sensuelle. Tout cet horizon du mal moral, bien plus étendu que la sphère des maux physiques, est habité par la raison seule. L'homme seul a reçu le triste privilége de répandre des larmes, et les occasions de l'exercer naissent en foule : les animaux, plus heureux, ne sont point tourmentés comme lui le long de la vie ; leurs maux sont bornés à la douleur ; la plainte cesse avec la sensation : ils ne continuent pas de souffrir d'un mal passé, une prévoyance funeste ne les fait point frémir dans l'avenir. La mort vient à eux sans les effrayer ; ils ne la sentent qu'à l'instant où elle frappe : un même coup commence et finit leurs maux. Tous les jours, l'homme si fier, lui qui gouverne une planète et pèse les astres, soupire en vain après ce paisible trépas. Si cruellement distingués des animaux pendant la vie, serons-nous

encore à la mort confondus avec eux dans une masse commune de poussière? L'avenir ne réformera-t-il point ces injustes inégalités, et l'éternité fermera-t-elle ses portes sur nos plaintes? Si telle est la destinée de l'espèce humaine, qu'elle est étrange! Ne craignons plus de blasphémer tout haut contre le ciel. L'homme devient un être monstrueux qui déshonore son auteur. Le roi de la terre n'est qu'une tache honteuse dans le bel ensemble du tableau.

(*Young.*)



Mais, dira-t-on, l'âme pourra-t-elle exercer ses facultés après la destruction du corps? Pour répondre à cette question, il suffit d'observer ce que l'âme fait, pendant cette vie, sans le secours des organes, et bientôt l'on sera convaincu que l'exercice des facultés intellectuelles, bien loin de devenir impossible par la privation de ces organes, n'en devient que plus libre et plus parfait.

Combien de jouissances ou de douleurs auxquelles les organes n'ont aucune part! Cette paix, cette douce sérénité, cette satisfaction de moi-même, qui vient toute de ma conscience; ce plaisir au dessus de tous les plaisirs, celui d'avoir fait un heureux, exercé une vertu; ce compte délicieux que se rend le vrai sage, n'est-il donc que le fruit de mes organes? Et cette inquiétude qui me trouble sur le sort d'un ami, ces soucis amers qui tourmentent

l'avare ou l'ambitieux, ces remords rongeurs qui dévorent le méchant, mille douleurs enfin, mille plaisirs divers qui partagent la vie de l'homme, et que nous appelons les peines, les plaisirs de l'esprit, les unes plus actives, plus cuisantes, plus intolérables que les peines du corps, les autres, plus satisfaisans, bien plus délicieux que les plaisirs des sens; notre âme ne peut-elle pas cent fois les éprouver sans la moindre participation de nos organes? Ma sensibilité pourra donc s'exercer sans leur secours; et même, après la mort, toute la faculté de l'être sensible résidera dans moi comme pendant ma vie.

(*Frayssinous.*)

44

Qui vous a démontré que toute la destinée de l'homme fût renfermée entre le berceau et la tombe? Où avez-vous appris que la naissance fût un vrai commencement, que la mort fût une vraie fin? Celui-là aurait gardé son secret qui, depuis quatre mille ans que l'humanité pense, aurait trouvé cette démonstration; car l'humanité qui a toujours cru le contraire, car l'humanité qui a toujours rêvé sur le berceau de l'enfant et sur la tombe du vieillard, persiste dans ses croyances; et la science n'a pas déterré une preuve, un fait, qui sérieusement les ébranle.

(*Jouffroy.*)

45

La philosophie nous démontre qu'il y a dans l'homme

un principe qui ne peut périr. Mais que ce principe reparaisse dans un autre monde avec le même ordre de facultés et les mêmes lois qu'il avait dans celui-ci ; que l'homme vertueux y converse avec l'homme vertueux, que le méchant y souffre avec le méchant, c'est là une probabilité sublime, qui échappe peut-être à la rigueur de la démonstration, mais qu'autorisent et consacrent et le vœu secret du cœur et l'assentiment universel des peuples. Elles ne sont pas d'hier, elles ne s'éteindront pas demain, ces naïves et nobles croyances qu'un indestructible besoin produit, répand, perpétue parmi les hommes comme un héritage sacré ; et en effet, ce serait une philosophie bien hautaine que celle qui défendrait au sage, à l'heure suprême, d'invoquer ces traditions vénérables, et d'essayer de s'enchanter lui-même de la foi de ses semblables et des espérances du genre humain.

(*V. Cousin.*)





V

SUPÉRIORITÉ DE L'HOMME SUR LES ANIMAUX.

46

Notre corps tient à la fois de la plante et de l'animal : il se fait en nous, comme dans un chêne, une multitude d'opérations sur lesquelles notre volonté n'a aucun pouvoir. Le sang circule, les cheveux croissent, les ongles s'allongent, la chair se renouvelle ; nous végétons, nous grandissons, nous existons, nous mourons sans notre aveu : voilà l'homme plante.

L'homme animal réunit à lui seul les penchans, les passions, les instincts, les intelligences de tous les êtres organisés : il est plus industrieux que l'abeille, plus cruel que le tigre, plus rusé que le renard, plus terrible, plus varié, plus dissolu, plus insatiable que tous les animaux ensemble ; cela est si frappant que leurs noms seuls expriment ses divers caractères ; en sorte qu'au premier aspect, l'homme avec ses armées, ses villes, ses palais, semble être le plus intelligent des animaux.

Digitized by Google

Qu'il parle de ses affections, de sa prévoyance, de sa mémoire, je jette les yeux autour de moi, et toutes les facultés dont il se vante, je les trouve dans la brute. L'oiseau qui mesure son vol sur la science acquise de la portée du fusil, l'hirondelle qui se précipite dans les flammes pour sauver sa nitée, le renard, dont les ruses toujours nouvelles, déroutent la meute du chasseur, me révèlent des trésors d'imagination, d'intelligence, de tendresse et de jugement. Je suis forcé de reconnaître aux animaux, comme à l'homme, des sentimens innés : l'amitié, la haine, la jalousie, la reconnaissance, la vengeance, se renouvellent en eux à chaque génération. Ce que nous sentons, ils le sentent ; ce que nous voulons, ils le veulent ; seulement l'homme a plus d'étendue parce que ses organes sont plus parfaits. C'est un animal universel, un être qui pense, se ressouvient, combine, réfléchit, désire, raisonne, se passionne et veut.

Mais si je tuais toutes ces facultés, toutes ces passions, l'homme serait-il anéanti ? A coup sûr il n'y aurait d'anéanti qu'une plante et un animal : les facultés intelligentes et pensantes qui conviennent à la brute et qui sont en nous. Est-ce donc là tout l'homme ? Son intelligence se borne-t-elle à élever des digues comme le castor, des palais comme l'abeille, des pyramides comme des termites, avec les développemens que lui permettent ses organes ? Toute son âme est-elle dans les besoins de son cœur ? toutes ses pensées sont-elles dans les perceptions

de ses sens, dans les volontés de ses passions ? Certes si l'homme ne se compose que de ces facultés, qu'il partage avec les animaux, c'en est fait de son avenir. Comment immatérialiser les unes sans immatérialiser les autres? Comment donner celles-ci à l'éternité, et celles-là au néant? Nous abaisserons-nous jusqu'à la brute, ou élèverons-nous la brute jusqu'à nous ?

Rien de tout cela: nous sortirons de cette fange en nous repliant en nous-mêmes; ce qui est en nous après l'intelligence et la matière, voilà ce qui constitue les facultés de l'âme.

Une raison supérieure à l'intérêt animal.

Un sentiment de l'infini que le temps et l'espace ne sauraient satisfaire.

Un sentiment du beau dont le type entrevu n'a point de modèle ici-bas.

Un sentiment moral qui s'attaque à toutes nos volontés mauvaises.

Une conscience qui nous condamne ou nous absout.

Des facultés et des volontés plus hautes que notre intelligence, plus fortes que nos passions, et qui souvent les dirigent vers un but entièrement contraire à nos intérêts matériels.

Et en effet, quel homme est assez malheureux pour n'avoir jamais senti son âme se soulever contre la bassesse et le crime! Quel homme, dans cette lutte terrible de nos vices et de nos vertus, n'a pas éprouvé une fois dans sa

vie la joie céleste de faire triompher des penchans qui n'étaient pas de la terre?

Moralité, raison, beau idéal, infini, conscience, voilà l'homme séparé de la matière et du temps, voilà les facultés qu'il possède seul sur la terre.

Donc il y a dans l'homme deux êtres bien distincts : l'être intelligent et l'être spirituel. A l'un les idées qui viennent des sens ; à l'autre les sentimens qui viennent de l'âme. L'être qui a des idées et l'être qui a des sentimens constituent chacun un *moi*, et leur lutte éternelle forme le drame de la vie.

(*Aimé-Martin.*)

47

Entre l'esprit de l'homme et celui de l'animal il y a un abîme qui ne peut être comblé par aucun progrès, aucun perfectionnement. Tout rapprochement cesse. L'homme n'est pas un animal perfectionné, comme l'animal n'est pas un homme dégradé. Entre l'homme et le singe il y a qualitativement le même abîme qu'il y a entre l'homme et le ver le plus infime, car le singe ne conçoit pas plus une idée, une loi générale, que ne le fait la mouche ou le polype.

(*Ahrens.*)

48

L'homme est le roi de la terre qu'il habite ; car non seulement il dispose des élémens par son industrie, mais

lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

(*J. J. Rousseau.*)





VI

CONSCIENCE MORALE.

49

Il est au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est à ce principe qu'on donne le nom de conscience.

Ainsi la conscience est ce retentissement intérieur qui nous indique qu'une action est juste ou injuste, bonne ou mauvaise.

La conscience éclairée par la raison ne trompe point, elle est le vrai guide de l'homme, elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps.

(*J. J. Rousseau.*)

50

Il y a dans l'homme une puissance qui porte au bien et détourne du mal, qui est aussi ancienne que ce Dieu, par qui le ciel et la terre subsistent et sont gouvernés. Car la

by Google

raison est un attribut essentiel de l'intelligence divine, et cette raison détermine nécessairement ce qui est vice ou vertu.

(*Cicéron.*)

51

Ceux qui veulent égarer la conscience commencent par éteindre son flambeau, en d'autres termes, ils tuent la raison destinée à nous servir de guide, ils décomplètent l'homme.

Ainsi isolée, la conscience accepte tout sans examen ; elle glorifie le crime et condamne la vertu, à cette condition toutefois, condition bien remarquable, que le crime lui est présenté comme une vertu, et que la vertu lui est présentée comme un crime.

Voulez-vous voir les consciences muettes en face du crime? Réunissez un Turc, un Russe, un Chinois et un Américain des États-Unis : accusez le Chinois de l'assassinat de ses propres enfans ; le Turc de la mutilation des hommes ; le Russe de vendre à la fois la glèbe et le paysan ; l'Américain de nourrir des esclaves sur la terre de la liberté ; tous vous écoutent sans rougir, tous se livrent innocemment à ces crimes qu'ils reçoivent de l'opinion publique et que l'éducation couvre de son voile.

On peut donc conclure de ces faits que la conscience est un juge qui reçoit son instruction des hommes et ses lumières de la raison, sous l'influence de la religion et de la civilisation.

(*Aimé-Martin.*)

Digitized by Google

52

La raison seule nous apprend à connaître le bien et le mal. La conscience qui nous fait aimer l'un et haïr l'autre, quoique indépendante de la raison, ne peut donc se développer sans elle.

(*J. J. Rousseau.*)

53

Rentrons en nous-mêmes, examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres? est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt: et, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent de nos peines; et, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes âmes? Cet enthousiasme pour la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrais-

je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentimens délicieux; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports; son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

(*J. J. Rousseau.*)

54

La paix et le remords constituent les deux états de la conscience.

La paix est un sentiment de satisfaction intérieure. L'homme qui en jouit s'y complaît avec bonheur: il sait qu'il est à sa place, si petit qu'il soit, et, content de son rôle dans la société, il peut se dire: j'apporte ma pierre à l'édifice commun.

La seconde jouissance que fait goûter la paix à l'âme qu'elle habite, c'est un sentiment d'harmonie. Autour de soi, dans la cité, dans la famille, tout est pur, tout est juste, tout est réglé: quoi que ce soit qu'il touche, l'homme alors est comme une lyre suspendue aux arbres de la forêt, et que les vents les plus furieux ne sauraient priver de ses accords.

Un autre sentiment qui naît en lui de la paix, c'est la

pensée que Dieu voit ses actes, ses combats, ses efforts, d'un œil indulgent et bon : il sent que Dieu l'estime et lui rend en amour et en justice ce qu'il lui donne, à son tour, en service.

Enfin l'estime de nos semblables vient combler en nous la plénitude de la paix ; et si l'oubli, la souffrance, la tribulation lui arrivent, hé bien, le chrétien sait encore le secret de trouver le bonheur au milieu de tout cela, avec cela, et malgré cela. Car, être méconnu c'est une des joies douloureuses, mais les plus sensibles au cœur des hommes bons et vertueux. Il fallait bien que nous jouissions, à un certain degré, de l'estime des hommes ; mais il ne fallait pas que nous en fussions les esclaves. Ainsi : estime de Dieu, estime modérée des hommes et de soi-même, harmonie complète avec la création, telle est en nous la quadruple manifestation de la paix.

Le remords au contraire est un sentiment pénible de vide et de nullité. Quand on est vicieux, quand on passe sa vie à satisfaire ses passions et ses penchans, quel service rend-on à l'humanité? Que fait-on pour elle? On s'en sert, voilà tout ; mais on lui est inutile sinon nuisible. En somme donc qu'est-on? Un reptile qui dévore le monde. Ah! le ver de terre, il remplit sa fonction, du moins ; mais l'homme méchant, quelle fonction remplit-il, sinon la destruction de tout ce qui n'est pas lui ?

(Le R. P. Lacordaire.)

VII

LIBERTÉ MORALE.

55

Nul être matériel n'est actif par lui-même, et moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent et qui agit sur eux, cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, et je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions.

(J. J. Rousseau.)

56

Une autre preuve de notre liberté morale, c'est la création des lois. De son propre mouvement l'homme resserre le cercle de ses facultés, il enchaîne en lui l'animal pour donner plus de puissance à l'âme.

L'homme se donne des lois, les animaux les reçoivent

Digitized by Google

de la nature. Donc l'homme peut faire tout ce que les lois empêchent; donc les animaux ne peuvent faire que ce que la nature leur permet.

(*Aimé-Martin.*)

57

Comme être moral, l'homme est libre des lois qui enchaînent le monde. Observez la masse entière des êtres créés, chaque espèce entre en naissant dans une sphère qu'elle doit nécessairement parcourir. Sa vie est écrite d'avance dans le livre de la nature. L'homme seul, bien qu'enchaîné par les lois de la nature, reste cependant libre de céder à ses passions ou de les subjuguer, de se poser un principe et de lui obéir. Rien ne le circonscrit, rien ne l'oblige : il peut dire oui et non, aller ou ne pas aller, faire ou ne pas faire, vivre ou ne pas vivre; il peut à lui seul ce que peut tout le reste de la création, et encore au delà. Liberté fatale, qui nous précipite de crime en crime; liberté céleste, qui nous appelle à la vertu. O mortel ! Ta liberté, c'est la puissance souveraine ici-bas et l'immortalité dans le ciel. Libre au sein de cet univers soumis, tu peux recevoir comme une lumière les pensées divines qui ne te sont pas imposées comme une loi. Dieu, en te plaçant au milieu de son œuvre, t'a donné la vérité en spectacle. Il déroule sans cesse devant toi les pages toujours renaissantes de ce livre, où il a gravé en lettres immortelles ce qu'il est. Et ces pages expriment les mêmes pen-

sées et parlent la même langue aux deux extrémités du monde.

(*Aimé-Martin.*)

58

Otez cette liberté, toute la vie humaine est renversée, et il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la société. Si les hommes ne sont pas libres dans ce qu'ils font de bien et de mal, le bien n'est plus bien et le mal n'est plus mal. Si une nécessité inévitable et invincible nous fait vouloir tout ce que nous voulons, notre volonté n'est pas plus responsable de son vouloir, qu'un ressort de machine n'est responsable du mouvement qui lui est inévitablement et invinciblement imprimé. En ce cas, il est ridicule de s'en prendre à la volonté, qui ne veut qu'autant qu'une autre cause distinguée d'elle la fait vouloir. Il faut remonter tout droit à cette cause, comme je remonte à la main qui remue un bâton pour me frapper, sans m'arrêter au bâton, qui ne frappe qu'autant que cette main le pousse. Encore une fois, ôtez la liberté, vous ne laissez sur la terre ni vice, ni vertu, ni mérite. Les récompenses sont ridicules, et les châtimens sont injustes et odieux. Chacun ne fait que ce qu'il doit, puisqu'il agit selon la nécessité. Il ne doit ni éviter ce qui est inévitable, ni vaincre ce qui est invincible. Tout est dans l'ordre, car l'ordre est que tout cède à la nécessité. Qu'y a-t-il donc de plus étrange que de vouloir contredire ses propres idées, c'est-à-dire la voix de la raison, et que de s'obstiner à soutenir ce

qu'on est contraint de démentir sans cesse dans la pratique, pour établir une doctrine qui renverse tout ordre et toute police, qui confond le vice et la vertu, qui autorise toute infamie monstrueuse, qui éteint toute pudeur et tout remords, qui dégrade et qui défigure sans ressource tout le genre humain? Pourquoi veut-on étouffer ainsi la voix de la raison? C'est pour secouer le joug de la religion, c'est pour alléguer une impuissance flatteuse en faveur du vice contre la vertu. Il n'y a que l'orgueil et les passions les plus déréglées qui puissent pousser l'homme jusqu'à un si violent excès contre sa propre raison.

(Fénélon.)

59

Quel monstre pourrait être conséquent au système des fatalistes; et qu'est-ce qu'un système auquel on ne peut être conséquent? Toi qui le préconises, si l'on n'agit que sous l'inévitable empire de la fatalité, pourquoi le crime t'indigne-t-il? Vois du même œil Socrate et ses bourreaux; Antonin dictant de pieuses leçons à son fils, et Néron assassinant sa mère. Ce rapprochement te révolte? Homme pusillanime! Dans ton système, les gens de bien doivent nous inspirer moins d'intérêt que les méchans. L'aveugle fatalité donne aux premiers cette volupté pure qui suit les actions vertueuses: sans avoir eu de mérite, ils sont récompensés; tandis que les autres sont en proie aux remords, en butte à la haine publique: puisqu'ils sont in-

nocens, combien tu dois les plaindre et les chérir! Mais à quoi te servent ta doctrine et tes lumières? Tu cherches à faire le bien, tu délibères sur le parti qu'il convient à ton honneur de prendre; tes principes sont démentis par la voix de ton cœur : quand tu as fait le mal, elle te dit que tu pouvais choisir le parti contraire; et quand tu as fait une bonne action, elle t'assure que tu en es l'auteur.

(*Droz.*)

60

La moralité de l'homme est la preuve de sa liberté, comme la liberté est la preuve de son immortalité.

La matière n'est pas libre et cependant l'homme est libre; donc il y a quelque chose dans l'homme qui n'est pas matière : voilà comment sa liberté témoigne de son immortalité.

(*Aimé-Martin.*)



DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google



I

PHILOSOPHIE PRATIQUE.

61

Les gens du monde demandent à quoi sert la philosophie? Mais à quoi servent l'Apollon du Belvédère, les tableaux de Raphaël, les tragédies de Racine? A quoi sert tout ce qui est beau si n'est à l'âme? Il en est de même de la philosophie ; elle est la beauté de la pensée, elle atteste la dignité de l'homme qui peut s'occuper de l'éternel et de l'invisible, quoique tout ce qu'il y a de grossier dans sa nature l'en éloigne.

(Madame de Staël.)

62

La vraie philosophie, noble enfant des cieux comme de la raison, digne, comme la raison, de son nom et de sa céleste origine, est l'amie sincère de la vérité, elle la cherche, elle la demande. Grave, désintéressée, modeste, elle ne prétend ni à l'honneur de gouverner seule les intelli-

Digitized by Google

gences, ni au droit de tout inventer ou de tout refaire dans le monde. Cette philosophie des vrais sages interroge fidèlement les traditions du passé; elle les respecte comme une des expressions de l'enseignement que Dieu a donné aux hommes. Elle ne craint ni les efforts hardis du présent, ni l'attente empressée de l'avenir; mais, appuyée sur les éternelles bases des éternelles vérités, et conservant d'immuables principes, elle évite à la fois les chagrins du doute et les témérités d'un dogmatisme improvisé.

(*Le R. P. de Ravignan.*)

63

La philosophie est l'amour, l'étude et la pratique de la sagesse, et la sagesse consiste à juger sainement des choses, comme à agir avec équité dans les relations sociales; de telle sorte que la philosophie est à la fois la tendance à la vérité et à la vertu.

(*Gassendi.*)

64

La sagesse est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. La sagesse est une raison éclairée qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes.

(*Socrate.*)

65

N'est-ce pas un mal de s'écarter de la vérité, et un bien

de la rencontrer? Or n'est-ce pas la rencontrer que d'avoir une opinion juste de chaque chose?

(*Platon.*)

66

Il est beaucoup plus facile de reconnaître l'erreur que de trouver la vérité. La première est à la surface, et chacun peut aisément la saisir; la seconde est à une profondeur où il n'est pas donné à tout le monde de pénétrer.

(*Goëthe.*)

67

Il y a dans l'erreur un certain vice de nature qui fait que, quand cette erreur n'est pas la nôtre, elle nous choque et nous révolte à l'instant.

(*Châteaubriand.*)

68

Nulle erreur ne peut être utile, comme nulle vérité ne peut nuire.

(*De Maistre.*)

69

Le triomphe de la lumière a toujours été favorable à la grandeur et à l'amélioration de l'espèce humaine.

(*Madame de Staël.*)

70

L'un des vices du raisonnement est de confondre les choses avec leurs abus: la religion et la superstition; la

philosophie et le philosophisme ; la liberté et la licence ; le doute et l'incrédulité.

(*L'abbé de Montgaillard.*)

71

L'homme, avec une vaste capacité pour le bien et le mal, naît en général indifféremment propre à l'un et à l'autre, mais non pas sans penchans primitifs, dont les circonstances sociales et l'éducation sollicitent ou empêchent plus ou moins le développement.

(*Virey.*)

72

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée ; c'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

(*Pascal.*)

73

Que le pouvoir de l'homme est grand ! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il sait bien que Dieu approuvera,

et de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer.

(*Marc-Aurèle.*)

74

L'esprit sans jugement est un vaisseau sans lest et sans gouvernail.

(*Wicherley.*)

75

Ce n'est pas l'esprit qui manque, il court les rues, c'est la justesse du jugement, c'est la force du caractère ; sans ces deux qualités cependant je ne reconnais point ce qu'on peut appeler un homme.

(*Madame Roland.*)

76

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, on ne l'est jamais avec du jugement.

(*La Rochefoucault.*)

77

De grandes lumières ne sont pas toujours un préservatif contre de grandes erreurs.

(*Montlosier.*)

78

Étudiez-vous dans les autres ; et les autres en vous-même.

(*Massias.*)

Google

79

Avec quoi comprenons-nous les actions de nos semblables? Avec la connaissance que nous avons de nous-mêmes; les mobiles qui agissent en nous, nous révèlent ceux qui agissent en eux; le secret de notre conduite nous explique l'énigme de la leur; et mieux nous nous connaissons, et plus cette révélation est complète; et sans cette connaissance leurs actes seraient pour nous un spectacle inintelligible.

(*Jouffroy.*)

80

La science de l'âme a l'expérience à sa disposition comme les autres sciences. On peut expérimenter sur soi-même et sur les autres: sur soi, lorque, bien plein de conscience et d'attention, on se livre sans faiblesse à l'impression des objets; lorsqu'on se met en présence du monde et de l'humanité, pour voir ce qu'ils font à l'âme et de quelle manière ils la remuent. On expérimente sur les autres lorsque, les soumettant aux mêmes épreuves, les interrogeant par les mêmes moyens, on leur fait dire leurs secrets et révéler leur conscience. Les livres, le théâtre, les tribunaux, les affaires, les voyages, toutes les chances de la destinée, toutes les vicissitudes de l'existence, quelles occasions d'expériences, quel apprentissage, quelles leçons!

(*Damiron.*)

81

Si vous voulez bien juger les actions d'un homme, placez-vous au même point de vue que lui, et vous ne serez pas exposé à les voir sous un faux jour. L'esprit comprend l'esprit; l'intelligence voit l'intelligence ; la volonté juge la volonté ; l'imagination devine l'imagination; et le cœur n'est bien jugé que par le cœur.

(*Sainte-Foi.*)

82

Il y a des hommes incomplets qui n'ont qu'une faculté et qui avec elle veulent juger toutes les autres : ces hommes sont dangereux, et donnent cours à bien des faux jugemens ; car, comme ils excellent ordinairement dans l'unique faculté qu'ils possèdent, et qu'ils sont dans tout ce qui la concerne de fort bons juges, leur jugement a un grand poids et inspire une grande confiance.

(*Sainte-Foi.*)

83

La vie est un jeu de dés dont les chances ne sont pas en notre pouvoir, mais ce qui dépend de nous, c'est de recevoir ces chances modérément et de tout disposer de manière qu'elles puissent nous profiter beaucoup, si elles sont bonnes, et nous nuire peu, si elles sont mauvaises.

(*Platon.*)

84

Ne demande point que les événemens se règlent au gré de tes désirs; mais conforme tes désirs aux événemens : c'est le moyen d'être heureux.

(*Épictète.*)

85

Il n'y a pour l'homme que trois événemens : naître, vivre, et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

(*La Bruyère.*)

86

C'est une chose bien uniforme que l'espèce humaine. La plupart consument en travaillant la plus grande partie du temps, afin de vivre, et le peu de liberté qui leur reste les tourmente tant, qu'ils cherchent tous les moyens pour s'en délivrer.

(*Goëthe.*)

87

L'homme doit tendre à de nobles buts, ou se proposer de grands modèles, autrement il perdra sa vertu, de même que l'aiguille aimantée longtemps détournée des pôles du monde.

(*Jean-Paul.*)

88

La durée de cette vie se compte réellement, non par le

Google

nombre des années, mais par celui des pensées et des actions.

(*De Ségur.*)

89

De toutes les infirmités humaines, la plus triste c'est le sommeil de l'âme. Que d'hommes passent sur la terre sans se réveiller jamais !

(*Aimé-Martin.*)

90

Combien d'hommes passent sans laisser derrière eux aucune trace ! Combien peu portent des fruits, et combien peu de ces fruits deviennent mûrs.

(*Goëthe.*)

91

Aimez la vie, mais aimez-la non pour des plaisirs vulgaires et pour de misérables ambitions ; aimez-la pour ce qu'elle a d'important, de grand, de divin ! Aimez-la parce qu'elle est le champ d'épreuves du mérite ! Aimez-la malgré ses tribulations, et même à cause de ces tribulations, parce que ce sont elles qui l'ennoblissent ; ce sont elles qui font germer, croître et féconder dans l'esprit de l'homme une volonté généreuse et de généreuses pensées.

(*Silvio Pellico.*)

92

L'homme ici-bas n'a pas pour destinée de faire régner

la paix dans son âme ; le mot de sa mission est *devoir* et non *bonheur*..... Maintenir la supériorité de la raison sur la liberté, de la liberté sur la sensibilité, telle est la loi en ce monde.

(*V. Cousin.*)

93

Singulière bizarrerie du cœur humain ! Ce sont les tracasseries de la vie qui attachent à la vie ; nous l'apprécions par ce qu'elle nous coûte ; si elle n'en était parsemée et assaisonnée, nous la rejetterions comme un breuvage fade. Le spleen est la maladie des gens heureux.

(*Massias.*)

94

Les soins de la vie en font la consolation et l'agrément, celui qui n'en a pas est obligé de s'en créer, de s'en imposer de volontaires, sous peine de rester malheureux. L'âme jouit quand elle est occupée, oisive elle éprouve des tourmens insupportables.

(*Young.*)

95

Je ne conçois pas comment on regarderait le travail comme une peine imposée à l'homme. Les desseins de la Divinité sur nous, et sa prévoyance pour le maintien des sociétés ont plus de profondeur et de bonté que ne le pensent même les sages. Le travail n'est pas une peine, c'est

un plaisir pur, vrai, sans amertume et sans repentir. Seul de tous les plaisirs de l'homme, le travail qui nous est imposé comme une nécessité, ne nous cause pas d'ennui, et ne produit pas l'inconstance par la satiété : plus on le goûte, plus on veut le goûter ; il convient à tous les âges, il nous conduit par la main jusqu'au tombeau.

(Tissot.)

96

C'est le travail qui élève l'intelligence, qui élargit le cœur, qui fortifie la volonté, qui conserve le corps et rajeunit les sens ; c'est lui qui sanctifie l'âme et qui bénit la nature.

(Sainte-Foi.)

97

Travail, noble soutien de l'indépendance, seul bien que l'injustice des hommes ne saurait nous ravir, tu nous délivres du malheur de l'oisiveté, et tu nous fais goûter les douceurs du repos.

(De Lévis.)

98

L'activité est le véritable plaisir de la vie, ou, pour mieux dire, la vie elle-même.

(Wieland.)

99

La fainéantise est une mort prématurée : ce n'est pas vivre que de ne pas agir.

(Herder.)

100

Celui-là est à la fois un lâche et un insensé, qui veut soustraire son âme et son corps à la loi du travail : car il livre son corps au travail de la douleur, et il voue son âme aux travaux bien plus pénibles encore de l'ennui.

(*Sainte-Foi.*)

101

Malheureux celui qui ne connaît pas le charme du travail ! il ne connaîtra que trop tôt le dégoût des plaisirs.

(*De Lévis.*)

102

L'ennui est une maladie dont le travail est le remède ; le plaisir n'est qu'un palliatif.

(*De Lévis.*)

103

Le changement d'occupations est seul un délassement.

(*D'Aguesseau.*)

104

On se lasse de tout excepté du travail.

(*Oxenstiern.*)

105

La Providence a fait les choses nécessaires à la vie tel-

les qu'on ne les a que par le travail, et qu'on cesse de les avoir lorsqu'on en use, afin que ce besoin qui revient toujours, oblige à un travail qui dure autant que la vie.

(*Domat.*)

106

Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

(*Hésiode.*)

107

Le travail est le frein le plus puissant de tant d'hommes réunis que les menaces des lois ne sauraient contenir.

(*Tissot.*)

108

L'activité humaine doit être dirigée vers le bien pour ne pas produire le mal : notre cœur est comme la meule d'un moulin ; il faut qu'il tourne et qu'il broie quelque chose, que ce soit du froment ou de l'ivraie.

(*Cassien.*)

109

Le travail est le gardien de l'innocence des femmes : ne leur laissez donc pas le temps d'être oisives.

(*Morale des Chinois.*)

110

Il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même.

(*De Witt.*)

111

Soyez ménager du temps, c'est l'étoffe dont la vie est faite.

(Franklin.)

112

Ne regardez jamais aucune partie du temps trop courte pour être employée ; il y a toujours moyen de s'occuper à une chose ou à une autre.

(Chesterfield.)

113

Je ne connais d'avarice permise que celle du temps.

(Le roi Stanislas.)

114

Le temps, ce bien plus sacré, plus précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pesant et plus vil que le plomb. Nous recevons avec indifférence et sans en tenir compte les jours qui nous sont distribués : nous dissipons les années l'une après l'autre sans acquitter la dette de la vertu. Mortel, tu ne sais pas ce que vaut un instant ! Cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort.

(Young.)

115

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent

à toutes choses ; et si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.

(*La Rochefoucault.*)

116

Il y a peu de difficultés qui ne soient surmontables pour celui qui les combat avec un courage opiniâtre.

(*Jean-Paul.*)

117

L'acte de volonté qui est motivé par une conviction entière et invariable opère des miracles de vertu, de travail ou d'industrie. *La foi remue les montagnes;* il y a là mieux qu'une figure, c'est l'expression poétique, mais fidèle, des conquêtes que l'homme a faites sur la nature, toutes les fois qu'il a eu dans l'âme ce vaste et long vouloir que donne une foi ardente, profonde, inébranlable.

(*Damiron.*)

118

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

(*La Rochefoucault.*)

119

Les petits esprits mettent tant d'importance aux petites choses qu'ils ne voient plus les grandes.

(*Massias.*)

120

Pour bien vivre il faut s'abstenir des choses qu'on trouve répréhensibles dans les autres.

(*Thalès.*)

121

Il faut faire la guerre à trois choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, et aux passions du cœur.

(*Pythagore.*)

122

Les facultés de l'intelligence croissent par le travail, les passions terrestres par notre faiblesse, les sentimens de l'âme par notre volonté.

(*Aimé-Martin.*)

123

Étudiez soigneusement ce qui a rapport à votre profession, et vous deviendrez savant ; soyez laborieux et économe, et vous deviendrez riche ; soyez frugal et tempérant, et vous conserverez la santé ; soyez juste et charitable, et vous ne craindrez pas l'éternité.

(*Grégory.*)



II

MORALE. — VERTUS. — VICES.

124

Il n'y a point de science qui ait tant de rapport à nous que la morale; c'est elle qui nous apprend tous nos devoirs. Elle nous enseigne même le chemin qu'il faut suivre pour devenir éternellement heureux; et tous les hommes sont dans une obligation essentielle, ou plutôt dans une nécessité indispensable de s'y appliquer.

(*Malebranche.*)

125

La perfection morale de l'homme consiste à avoir en son pouvoir l'usage de toutes ses facultés, pour les soumettre à la libre volonté.

(*Kant.*)

126

L'homme vertueux est celui chez qui la volonté de

l'être spirituel est plus forte que la volonté de l'être matériel.

(*Aimé-Martin.*)

127

Le pouvoir de faire le mal était inséparable de celui de faire le bien, et afin que le mérite de la vertu pût exister il fallait que le vice fût possible.

(*Ancillon.*)

128

Il n'y a point de vertu sans combat. Le mot de vertu vient de force; la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être faible par sa nature et fort par sa volonté; c'est en cela seul que consiste le mérite de l'homme juste.

(*J. J. Rousseau.*)

129

Il faut du courage pour être vertueux : on est vicieux, parce qu'on n'a pas la force d'être bon, nous ne sommes méchans que parce que nous sommes lâches.

(*Frayssinous.*)

130

Ayez toujours du courage; il n'y a de vertu qu'à cette condition. Courage pour vaincre votre égoïsme et devenir bienfaisant; courage pour vaincre votre paresse et apporter de la persévérance dans tous les travaux honorables;

courage pour défendre la patrie et protéger votre semblable dans toutes les rencontres; courage pour résister aux mauvais exemples et aux injustes dérisions; courage pour supporter les maladies, les souffrances et les angoisses de toute espèce, sans de lâches lamentations; courage pour parvenir à une perfection à laquelle il n'est pas possible d'atteindre sur la terre, mais à laquelle il faut s'efforcer de parvenir si l'on ne veut perdre toute noblesse d'âme.

(*Silvio Pellico.*)

131

Si les sacrifices à la vertu coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, et l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

(*J. J. Rousseau.*)

132

La vertu est une constante habitude de s'exercer à remplir tous ses devoirs; en d'autres termes, c'est une constante habitude de tempérance et de bienveillance, dont l'âme pure qui la possède fait un humble hommage à son auteur.

(*Droz.*)

133

J'essayais de ressembler aux dieux, en ayant peu de besoins et en faisant du bien aux hommes.

(*Marc-Aurèle.*)

134

Dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire.

(*Zoroastre.*)

135

La nature a pour ainsi dire semé dans notre âme de bonnes et de mauvaises herbes. Ainsi employons notre vie entière à cultiver les premières et à déraciner les dernières.

(*Bacon.*)

136

La vertu est l'unique bien de l'homme; avec elle, fût-il privé de tout le reste, il est estimable : sans elle, tous les autres avantages ne le mettront pas à couvert du blâme et du mépris.

(*Sénèque.*)

137

L'accomplissement du devoir, voilà le véritable but de la vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est également à la portée de tous, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du roi, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tant que nous sommes dans la même balance, et de nous peser avec les mêmes poids. C'est à sa suite que se

produit dans l'âme le seul vrai bonheur de ce monde, et le seul aussi qui soit également accessible à tous et proportionné pour chacun à son mérite, le contentement de soi-même. Ainsi tout est juste, tout est conséquent, tout est bien ordonné dans la vie, quand on la comprend comme Dieu l'a faite, quand on la restitue à sa vraie destination.

(*Jouffroy.*)

138

Dans l'ordre admirable que Dieu a établi en ce monde, notre véritable bonheur, même temporel, résulte nécessairement et uniquement de l'accomplissement de nos devoirs ; de sorte que, quand même nous ne devrions pas être vertueux pour l'amour de la vertu, nous devrions l'être pour notre propre intérêt.

(*Daraux.*)

139

La jouissance de la vertu est toute intérieure, et ne s'aperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent. C'est peut-être là la clef des faux jugements des hommes sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu.

(*J. J. Rousseau.*)

140

La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule ap-

prend à en jouir quand on l'a; la vertu ne garantit pas des maux de cette vie, et n'en procure pas les biens; c'est ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ses ruses : mais la vertu fait porter plus patiemment les uns, et goûter plus délicieusement les autres.

(*J. J. Rousseau.*)

141

J'ai vu des hommes incapables de science; je n'en ai jamais vu incapables de vertu.

(*Confucius.*)

142

Celui qui n'a point perfectionné ses qualités, n'est qu'une grossière ébauche de lui-même.

(*Massias.*)

143

Il vaut encore mieux avoir des vertus avec quelques vices, que d'être sans vices ni vertus. Dans le premier cas l'on est quelque chose et l'on peut devenir beaucoup; dans le second l'on est et l'on ne sera jamais rien.

(*Massias.*)

144

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

(*La Rochefoucault.*)

145

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer sur ses efforts, mais sur ce qu'il fait d'ordinaire.

(Pascal.)

146

Le courage le plus rare et le plus nécessaire, est celui qui fait supporter chaque jour sans témoins et sans éloges les traverses de la vie : c'est la patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu.

(Bernardin de Saint-Pierre.)

147

Tous les devoirs de l'homme sont renfermés dans ces deux points : la résignation à la volonté du Créateur, et la charité pour nos semblables.

(Pope.)

148

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait : l'observation exacte de cette maxime fait la probité. Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait : voilà la vertu.

(Duclos.)

149

La première des vertus, la plus touchante des qualités, c'est la bonté.

(Madame de Staël.)

150

Nul mérite, nuls talens ne peuvent tenir lieu d'un bon cœur.

(*Madame de Genlis.*)

151

Toutes les véritables vertus dérivent de la bonté, et si l'on voulait faire un jour l'arbre de la morale, comme il en existe un des sciences, c'est à ce devoir, à ce sentiment, dans son acception la plus étendue, que remonterait tout ce qui inspire de l'admiration ou de l'estime.

(*Madame de Staël.*)

152

La bonté est la plus noble faculté de l'âme humaine et la plus grande des vertus ; elle assimile l'homme à la Divinité, dont elle est le principal attribut. La bonté morale répond à la charité chrétienne et n'est pas susceptible d'excès, mais seulement d'erreur et de méprise par rapport à son objet.

(*Bacon.*)

153

Rien n'est si rare que la véritable bonté ; ceux mêmes qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse.

(*La Rochefoucault.*)

Digitized by Google

154

Nous sommes bons, on abuse de notre bonté, mais ne nous corrigeons pas.

(Voltaire.)

155

S'il n'y a pas dans l'homme un fond de complaisance et de bonté qui le rende quelquefois dupe, tant pis.

(Sterne.)

156

Le parti le plus court dans toutes les affaires de la vie, et celui qui ne nous donne aucun regret, c'est de se livrer à sa bonté sans trop examiner si les autres en sont dignes ou s'ils en sont reconnaissans.

(Madame Necker.)

157

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon.

(Fénélon.)

158

L'homme sensible communique la vie à tout ce qui l'entoure.

(Schiller.)

159

Aimer est le commencement de la morale.

(Dupont de Nemours.)

Digitized by Google

160

Tous les devoirs sont doux à celui qui aime : « aimez et faites ce que vous voudrez, » disait saint Augustin : c'est qu'on n'a de volonté, quand on aime, que celle de l'objet aimé.

(Lamennais.)

161

Aimer est un bonheur, haïr est un tourment ; l'amour est la loi du ciel, la haine celle de l'enfer.

(De Ségur.)

162

Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur est un paradis sur la terre. Il a Dieu en soi, car Dieu est un amour.

(Lamennais.)

163

Apprends de la coquille des mers à aimer ton ennemi, à remplir de perles la main tendue pour te nuire, ne sois pas moins généreux que le dur rocher ; fais resplendir de pierres précieuses le bras qui déchire tes flancs. Vois-tu, là-bas, cet arbre assailli d'un nuage de cailloux, il ne laisse tomber sur ceux qui les lancent que des fruits délicieux et des fleurs parfumées. La voix de la nature entière nous crie : l'homme sera-t-il le seul à refuser de

guérir la main qui s'est blessée en le frappant, de bénir celui qui l'outrage?

(*Hafiz, moraliste de l'Inde.*)

164

Pardonnez à la faiblesse parce qu'elle est dans la nature humaine, et prenez en pitié le crime parce qu'il rend le criminel malheureux.

(*Massias.*)

165

Il est d'une grande âme de repousser les injures par des bienfaits.

(*Confucius.*)

166

Quand on me fait une injure, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.

(*Descartes.*)

167

Voulez-vous plaire à Dieu et aux hommes? humiliez-vous devant l'un, et ne méprisez jamais les autres; car ce que Dieu hait le plus c'est l'orgueil; et le mépris est ce que les hommes pardonnent le moins.

(*Sainte-Foi.*)

168

S'il est un sentiment qui détruise l'insultant mépris pour les autres, c'est l'humilité. Le mépris naît de la

comparaison qu'on fait de soi-même avec les autres, et de la préférence que l'on se donne ; et comment ce sentiment pourrait-il jamais prendre racine dans un cœur qui aurait appris à considérer ses propres faiblesses et à reconnaître qu'il tient de Dieu tous ses mérites ?

(*Manzoni.*)

169

Un précepte de l'Évangile mal observé est celui-ci : ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé.

(*Muratori.*)

170

Rien ne fait mieux voir un mauvais caractère, que de diminuer le prix des bonnes actions des autres, et d'en aggraver les fautes.

(*Penn.*)

171

Une âme basse suppose toujours de vils motifs aux actions les plus nobles.

(*Goethe.*)

172

Un pas hors du devoir peut nous mener loin.

(*Th. Corneille.*)

173

La Providence a fait de nos vices chéris la verge avec laquelle elle nous châtie.

(*Shakspeare.*)

174

L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu ; s'ils voulaient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

(Fénélon.)

175

L'avarice et l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas encore, qu'elles ne sont satisfaites de ce qu'elles possèdent.

(Fénélon.)

176

L'ambition et le bonheur tiennent des routes trop différentes pour qu'ils puissent jamais se rencontrer.

(Sanial-Dubay.)

177

Il y a des gens qui amassent du bien avec autant d'avidité que s'ils devaient vivre toujours.

(Aristote.)

178

L'avarice qui est une idolâtrie, tient le cœur asservi.

On n'adore plus les idoles d'or et d'argent, mais l'or et l'argent sont adorés, et c'est en eux que l'on espère.

(*Fénélon.*)

179

L'avarice étouffe les sentimens les plus nobles. L'avare juge tout à prix d'argent : ce qui n'en rapporte point ne peut l'intéresser, et l'âge qui affaiblit tant d'autres passions, ne fait que renforcer la sienne.

(*De Weiss.*)

180

L'avarice est odieuse parce qu'elle est l'indice d'un esprit rétréci, d'un mauvais cœur, et d'un caractère égoïste : aussi l'avare est en butte au mépris des riches et à la malédiction des pauvres.

(*Gellert.*)

181

Il semble que l'or et la vertu soient placés des deux côtés d'une balance, et qu'on ne peut ajouter au poids du premier, sans que l'autre devienne au même instant plus léger.

(*Droz.*)

182

L'avare mène quant à présent une vie de pauvre, mais on exigera de lui un compte de riche au jour du jugement.

(*Clément XIV.*)

183

Les passions peuvent en quelque sorte être ennoblies par leur objet ; l'avarice seule est vile à jamais, par ce que la possession et non l'emploi de l'or est son unique but.

(*Massias.*)

184

On est avare, mais on ne voit point son avarice ; elle est couverte de prétextes spécieux : elle s'appelle bon ordre, prévoyance des besoins.

(*Fénélon.*)

185

Il est bon de songer à soi, mais il est odieux de ne songer qu'à soi.

(*Jay.*)

186

Les vices forment une chaîne dont le premier anneau est l'égoïsme.

(*De Ségur.*)

187

Si l'oisiveté est appelée à bon droit la mère de tous les vices, l'égoïsme peut s'en déclarer le père.

(*Sanial-Dubay.*)

188

C'est l'égoïsme qui est la cause première de toute injustice, la racine de toutes les passions et de tous les vices, le mobile de tous les crimes, la source de tous les

maux qui pèsent sur l'humanité. L'homme ne fait pas le mal pour le mal ; c'est toujours un bien qu'il espère et qu'il cherche, même par le crime. Il n'est méchant que par intérêt, et toutes les passions qui l'agitent ont le *moi* pour point de départ et pour terme.

(*Bautain.*)

189

L'égoïsme ôte toute espèce de sensibilité, c'est une lèpre morale.

(*Boiste.*)

190

L'égoïsme n'aimant que lui, n'est aimé de personne ; l'égoïsme est donc un suicide moral.

(*Gaston.*)

191

Il faut convenir que dans la société actuelle il n'y a qu'un seul principe des actions humaines, c'est le *moi*, l'intérêt propre, l'égoïsme se déguisant sous toutes les formes, même les plus gracieuses, mais restant au fond ce qu'il est, un serpent. Il a beau se cacher sous les fleurs, et se parer des plus brillantes couleurs : même quand il séduit par les apparences et fascine par son regard, le froid mortel qu'on ressent à son approche trahit son poison.

(*Bautain.*)





III

BIENFAISANCE; CHARITÉ.

192

La charité et la justice sont les premières de toutes les vertus humaines.

(Fénélon.)

193

La fin de la religion, l'âme des vertus, l'abrégé de la loi, c'est la charité.

(Bossuet.)

194

La vraie dévotion c'est la charité, sans elle, tout ce qu'on fait pour le salut est inutile.

(Le pape Clément XIV.)

195

L'aumône est la prière par excellence : elle atteint toujours un but.

(Fénélon.)

196

La charité est le principe de tous les biens, la mère de toutes les vertus.

(*Denis, archevêque de Paris.*)

197

Si votre fortune augmente, que votre bienfaisance augmente dans la même proportion. On peut être riche et posséder en même temps toutes les vertus; mais il y a une vraie scélératesse à n'être qu'un riche égoïste. Quiconque a beaucoup doit donner beaucoup; rien ne saurait dispenser de ce devoir sacré.

(*Silvio Pellico.*)

198

Que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? La foi pourra-t-elle le sauver? Que si un de vos frères, ou une de vos sœurs, n'a point de quoi se vêtir, s'ils manquent de ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, et que quelqu'un d'entre « vous leur dise : « allez en paix, je vous souhaite de quoi vous garantir du froid et de quoi manger, » sans leur donner néanmoins ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi leur servira cette parole? Ainsi la foi sans les œuvres est morte en elle-même.

(*Saint Jacques.*)

199

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtemens pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a, en grand nombre, des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche, des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux, des petits enfans qui s'en vont, tout transis de froid, de porte en porte demander aux riches une miette de leur table, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères ! et que feriez-vous donc si vous les haïssiez ?

Et moi, je vous dis : quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre, est l'ennemi de son frère ; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim, est son meurtrier.

(Lamennais.)

200

Tout le livre sacré de l'Évangile n'est destiné qu'à donner des leçons de la charité la plus tendre : comme toute la vie de son divin auteur fut consacrée à en donner des exemples les plus sublimes et les plus touchans.

(Renvoisé.)

Digitized by Google

201

Lorsqu'on réfléchit sur le christianisme, on y découvre une profondeur de charité qui échappe à la raison, et qui ne peut être comprise que du cœur. Le grand apôtre saint Paul dit dans son épître aux Corinthiens : « Quand j'aurais « le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystè- « res, et que j'aurais une parfaite connaissance de toutes « choses; et quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à « transporter des montagnes, si je n'ai point la charité je « ne suis rien. Et quand j'aurais livré mon corps pour « être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me « sert de rien. »

Ainsi Dieu rejetterait les vertus les plus héroïques, les sacrifices qui coûtent le plus à la nature, comme ceux de la vie, si la charité ne les lui présentait. Il détournerait ses regards de dessus le martyre avec tous ses tourmens, et il les abaisserait avec complaisance sur le verre d'eau donné en son nom.

(*Renvoisé.*)

202

L'aumône ne consiste pas seulement à donner du pain à ceux qui n'en ont point, mais elle consiste à soulager toutes les misères; et elle est d'autant plus agréable à Dieu que celles-ci sont plus profondes, et que les biens qu'elle donne sont d'un ordre plus élevé. Chaque besoin du corps ou de l'âme réclame une aumône particulière.

Digitized by Google

Donner de la lumière aux esprits obscurcis par l'erreur ou les préjugés; donner de l'amour aux pauvres âmes abandonnées qui n'ont point de cœur où elles puissent s'appuyer; donner un conseil salutaire à ceux que tourmente une affreuse incertitude; donner la paix à ceux qui l'ont perdue; ce sont autant d'aumônes dont Dieu seul connaît le prix.

(Sainte-Foi.)

203

Le plus grand objet dans l'univers, dit un certain philosophe, est l'homme juste aux prises avec l'adversité. Il en est cependant un plus grand encore, c'est l'homme juste qui vient le secourir.

(Goldsmith.)

204

Si tu es insensible aux peines des malheureux, tu ne mérites pas le nom d'homme.

(Morale des Persans.)

205

Je n'aime pas qu'on donne le nom d'honnêtes gens, à ceux qui ne volent pas parce qu'ils sont riches ou qu'ils ont peur d'être pendus : et je déclare dignes de l'être tous ceux qui ne font pas autant de bien qu'ils le peuvent, qui s'aiment aux dépens des autres, qui ne sont capables ni d'enthousiasme, ni d'admiration, ni de compassion, ni d'amitié. C'est usurper la vie que de se borner à ne pas

nuire : les morts en font autant, et n'exigent rien pour cela.

(*Le prince de Ligne.*)

206

On doit toujours se refuser le superflu pour procurer aux autres le nécessaire.

(*De Weiss.*)

207

J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage.

(*Voltaire.*)

208

Servez l'homme dans celui dont vous ne pouvez aimer la personne.

(*Saint-Lambert.*)

209

Les hommes sont si injustes, qu'à leurs yeux être malheureux, c'est avoir tort.

(*La Harpe.*)

210

A voir avec quel empressement on donne tort aux malheureux, on dirait que le blâme dispense de la pitié.

(*De Lévis.*)

211

L'homme pour faire tout le bien qu'il souhaite peut manquer de pouvoir; n'importe, puisqu'il le veut, il l'a

Digitized by Google

fait : la volonté vaut l'action même, et l'homme ne répond point de son impuissance.

(*Young.*)

212

C'est faire une bonne action que de tenter d'en faire une.

(*Sterne.*)

213

Lorsque la vanité est le motif qui engage à faire des aumônes, on ne doit pas s'étonner si on se lasse bientôt.

(*Oxenstiern.*)

214

La véritable charité est sans ostentation ; semblable à la douce rosée du ciel, elle tombe sans bruit.

(*J. L. Mabire.*)

215

Le vrai moyen d'adoucir ses peines, est de soulager celles des autres.

(*Gellert.*)

216

En plaignant les autres, nous nous consolons nous-mêmes ; en partageant leurs malheurs, nous sentons moins les nôtres.

(*Letourneur.*)

217

La bienfaisance peut, au sein du malheur, nous faire reprendre goût à la vie.

(*Goethe.*)



218

L'infortune est une grande, difficile et passagère éducation. La richesse est une grande responsabilité. La vertu apparaît, guidée par la pitié : l'éducation trouve un guide, la responsabilité se convertit en mérite.

(*De Gérando.*)

219

Riches ! Combien ne devez-vous pas vous estimer heureux du choix que la Providence a daigné faire de vous, pour faire passer par vos mains le bien qu'elle veut faire aux hommes.

(*De Lévis.*)

220

Oh ! qu'il est doux d'être riche quand le pauvre vous tend la main, quand la mère vient implorer votre compassion pour son enfant malade, quand l'orphelin vient vous prier de lui servir de père ! Comparez les ineffables jouissances de la charité, avec ces plaisirs trompeurs qui vous distraient un moment et ne vous laissent ensuite que le remords et l'ennui.

(*Sainte-Foi.*)

221

Il n'y a d'hommes véritablement privilégiés que ceux qui peuvent faire plus de bien que les autres.

(*Fénelon.*)

Digitized by Google

222

Le seul bien qui ne peut être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action.

(*Antisthène.*)

223

Qu'importe la reconnaissance, c'est assez de savoir qu'il existe un malheureux de moins.

(*De Weiss.*)

224

Le bien qu'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, Dieu s'en souvient et le récompense.

(*Fénélon.*)

225

Vous n'avez pas à craindre l'ingratitude des pauvres, qu'ils se taisent, qu'ils oublient vos largesses. L'aumône n'a pas besoin d'introducteur ; elle monte toute seule jusqu'au trône de Dieu, assurée d'en rapporter la récompense qui lui est due.

(*Poulle.*)

226

Celui qui donne aux pauvres prête à l'Éternel qui lui rendra son bienfait.

(*Le roi Salomon.*)

227

Tout est vanité sur la terre, excepté le bien qu'on y fait.

(*Manzoni.*)

Digitized by Google

228

Une tombe ! c'est le terme où nous devons tous parvenir ; avant d'y arriver, semons du moins de quelques actes de bienfaisance la route qui nous y mène.

(*Labouisse.*)

229

Ne comptons nos trésors que par le nombre de nos vertus et de nos bienfaits. Accumulons-les sans relâche, et chaque jour que nous n'y aurons rien ajouté, appliquons-nous le reproche que s'adressait l'empereur Titus lorsqu'il avait laissé passer un jour sans faire une bonne action : « aujourd'hui j'ai perdu ma journée. »

(*De Weiss.*)

230

La bienfaisance remplit le cœur comme l'étude occupe l'esprit ; le plaisir de sa propre perfectibilité s'y trouve également, l'indépendance des autres et le constant usage de ses facultés.

(*Madame de Staël.*)

231

De tous les plaisirs il n'en est guère de plus délicieux que ceux que l'on goûte après une bonne action.

(*J. J. Rousseau.*)

232

Le bonheur de soulager les infortunés est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie.

(Madame de Genlis.)

233

On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres.

(Bernardin de Saint-Pierre.)

234

Le bonheur appartient à qui fait des heureux.

(Delille.)

235

Ah ! dans une autre vie la mesure de notre félicité sera celle du bonheur que nous aurons donné dans cette vie passagère aux êtres qui nous entourent.

(Droz.)

236

Il me semble que, malgré la diversité des opinions, on ne peut s'empêcher d'être ému à l'aspect du dernier tableau que l'Évangile nous présente : elle nous fait une peinture effrayante et sublime de ce jour de l'éternité, où toutes les actions sont révélées, où les pensées les plus secrètes ont l'univers pour témoin, et Dieu pour souverain juge ;

et au moment où nous nous attendons à voir paraître le cortège des vertus et des vices qui ont rendu les hommes célèbres, c'est une seule qualité, c'est une vertu sans éclat, qui est choisie par le divin arbitre des humains, pour servir de titre à une immortalité bienheureuse ; et il prononce ces mémorables paroles, qui resserrent en si peu d'espace tout le tableau de nos devoirs : « Venez, les bien-aimés de « mon Père, partager le royaume des cieux, car j'ai eu « faim et vous m'avez nourri ; j'ai eu soif et vous m'a- « vez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; je « pleurais, et vous m'avez consolé. »

(*Jacques Necker.*)

237

Quels que soient les ravissemens que fait éprouver la découverte de la vérité, il se peut que Newton rassasié d'années et de gloire, Newton qui avait trouvé la loi de la pesanteur et décomposé la lumière, se soit dit en jetant un coup d'œil en arrière : *vanitas!* Tandis que le souvenir d'une bonne action suffit pour embellir les derniers jours de la plus extrême vieillesse et nous accompagne dans la tombe.

(*La Romiguière.*)

238

Qu'importe aux autres et à nous, quand nous quittons ce monde, les plaisirs et les peines que nous y avons éprouvés ! Tout cela n'existe qu'au moment où il est senti ; la

trace du vent dans les feuilles n'est pas plus fugitive. Nous n'emportons de cette vie que la perfection que nous avons donnée à notre âme ; nous n'y laissons que le bien que nous avons fait.

(*Jouffroy.*)



Digitized by Google



IV

RAPPORTS AVEC LES HOMMES.

239

Au milieu des hommes, la vertu la plus utile est l'indulgence ; devenir sévère, c'est oublier de combien de qualités on est dépourvu et de quelles fautes on ne fut préservé que par le hasard ; c'est oublier la faiblesse des hommes et l'empire qu'exercent sur eux les objets dont ils sont entourés.

(*Droz.*)

240

L'indulgence et le désir d'obliger, me semblent être les deux premiers moyens de nous concilier l'affection de nos semblables.

(*Droz.*)

241

De toutes les vertus sociales, l'indulgence est la plus indispensable.

(*Meister.*)

-o-➿ 242 ➿-o-

Rien ne dispose davantage à la bienveillance que de placer la nature humaine dans un jour favorable, d'envisager les hommes et leurs actions du plus beau côté, de donner à leur conduite une interprétation avantageuse, et de considérer enfin leurs défauts comme l'effet de leurs erreurs plutôt que de leurs vices.

(*Voltaire.*)

-o-➿ 243 ➿-o-

La modeste et douce bienveillance est non seulement une vertu, un devoir, un sentiment, un plaisir; elle est encore souvent une puissance qui donne plus d'amis que la richesse et plus de crédit que le pouvoir.

(*De Ségur.*)

-o-➿ 244 ➿-o-

On peut résister à tout, hors à la bienveillance, et il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne...

(*J. J. Rousseau.*)

-o-➿ 245 ➿-o-

Je ne connais qu'un moyen de se faire aimer de ses semblables, mais ce moyen est sûr et infaillible : il consiste à les aimer véritablement.

(*Massias.*)

246

Une qualité si précieuse qu'à mes yeux elle devient une vertu, c'est la douce et constante égalité d'humeur. Elle exige non seulement une âme pure, mais encore une force d'esprit qui résiste aux contrariétés légères qu'excite chaque jour une multitude d'objets. Quel attrait elle donne à la société de l'homme qui la possède ! Comment ne pas chérir celui qu'on est certain de trouver toujours avec la sérénité sur le front et le sourire sur les lèvres !

(Droz.)

247

On altère son bonheur, quand on mortifie sans raison l'amour-propre des personnes desquelles on dépend par le cœur ou par les circonstances : et il est impossible de mesurer la blessure qu'on leur fait ; elle est souvent incurable, lorsqu'on ne la croit que très légère.

(Madame Necker.)

248

Les hommes pardonnent plus facilement de grands torts, que l'offense faite à leur amour-propre.

(Addison.)

249

Les conseils sont presque toujours perdus lorsqu'ils offensent l'amour-propre.

(Jean-Paul.)

250

Ne sacrifiez personne au plaisir de dire un bon mot.

(*Gellert.*)

251

Ne plaisantez jamais qu'avec des gens d'esprit.

(*Pope.*)

252

Il y a des conduites qui paraissent blâmables, et dont les raisons cachées sont très sages.

(*Goethe.*)

253

Pour bien juger de la conduite d'autrui, il faut entrer dans sa situation et se mettre à sa place.

(*Richardson.*)

254

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il sait en faire.

(*La Rochefoucault.*)

255

Ce n'est pas d'après leurs principes qu'il faut juger les hommes, mais d'après l'influence que ces principes ont sur leur conduite.

(*Madame de Staël.*)

256

Donne ta confiance aux actions des hommes, ne l'accorde pas à leurs discours : on ne voit que des gens qui vivent mal et parlent bien.

(*Démophile.*)

257

L'honnête homme qui juge les autres d'après lui-même est exposé à bien des méprises.

(*Muratori.*)

258

Le cœur qui a le sentiment intime de son innocence, est lent à croire à la méchanceté des autres.

(*Sheridan.*)

259

On juge naturellement des autres par soi ; on les croit dirigés par les mêmes ressorts internes. Or, il n'en est absolument rien. Si vous avez été doué d'une manière de sentir noble, généreuse, élevée, délicate, vous réglerez instinctivement vos relations avec les autres sur la supposition que, sentant comme vous, ils agiront comme vous dans les circonstances semblables. Illusion. Bientôt les faits viendront vous détromper, et plus la logique de vos actions aura été exacte, plus vos calculs seront fautifs et vos prévoyances certainement déçues. Voilà ce qui

fait que les hommes supérieurs, surtout pour les qualités de l'âme, sont, comme on le dit, peu propres aux affaires. Il faut pour réussir avoir en soi les mêmes instincts, être animé des mêmes sentimens habituels, que ceux avec qui l'on traite; sans quoi, en raisonnant bien, on s'abuse toujours. Les habiles en ce genre sont ceux qui supposent le plus aisément une manière vulgaire de sentir et l'attachement dominant à ses intérêts propres.

(*Lamennais.*)

260

La douceur de formes n'exclut pas la force du caractère : ainsi le câble flexible résiste à la fureur des flots et préserve du naufrage.

(*De Lévis.*)

261

Rougir de montrer de l'estime pour l'honnête homme disgracié de la fortune, est la plus indigne des bassesses.

(*Silvio Pellico.*

262

Regardez vos domestiques comme des amis malheureux.

(*Mably.*)

263

Combien est cruel le cœur de l'homme qui traite durement celui qui s'est dévoué à faire sa volonté.

(*Saint-Lambert.*)

264

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; l'expression, si elle est vraie ; l'imitation, si elle est fausse.

(*Duclos.*)

265

La politesse qui naît du cœur est vertu : celle qui vient des manières est l'augure d'un bon caractère, au moins d'une bonne éducation.

(*Massias.*)

266

La politesse est un désir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, et de faire en sorte que tout le monde soit content de nous ; nos supérieurs de nos respects, nos égaux de notre estime, et nos inférieurs de notre bonté.

(*Madame Lambert.*)

267

Les manières polies et engageantes sont de perpétuelles lettres de recommandation pour ceux qui les ont.

(*La reine Isabelle de Castille.*)

268

Manquer d'égards et d'attention pour les autres, c'est leur apprendre à en manquer pour nous, et à perdre le respect qu'ils nous doivent. D'un autre côté, l'air céré–

monieux, la politesse excessive est non seulement fastidieuse, mais même suspecte, et fait perdre la confiance de ceux avec qui l'on traite.

(*Bacon.*)

269

On voit quelquefois des hommes incivils par trop de civilité, et importuns à force de courtoisie.

(*Montaigne.*)

270

Les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal; une légère attention à les avoir douces et polies, prévient leur mauvais jugement. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant. Il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

(*La Bruyère.*)

271

Les bienséances sont la sauve-garde de la morale publique.

(*La Harpe.*)

272

Le défaut d'éducation et de sensibilité se reconnaît à l'oubli des convenances.

(*J. L. Mabire.*)

273

Rien ne nous rapproche plus de la folie que de vouloir

nous distinguer des autres, et rien ne conserve autant le sens commun que de vivre avec beaucoup d'hommes dans une manière de penser commune.

(*Goethe.*)

274

On se modèle imperceptiblement sur ceux que l'on fréquente.

(*Clément XIV.*)

275

Celui qui fréquente les sages deviendra sage lui-même, et l'ami des insensés deviendra semblable à eux.

(*Le roi Salomon.*)

276

On prend insensiblement les défauts et les mauvaises habitudes de ceux qu'on fréquente.

(*Sénèque.*)

277

Voir et écouter les méchans, c'est déjà un commencement de méchanceté.

(*Confucius.*)

278

N'admettez point dans votre intimité celui qui dit beaucoup de choses inutiles, car sa conversation affadit l'âme, émousse l'intelligence, et rend la volonté paresseuse.

(*Sainte-Foi.*)

Digitized by Google

279

Recherchez la société des gens instruits et occupés de grands intérêts ; rien ne rapetisse l'esprit comme le commerce des ignorans et des oisifs.

(*Madame Cécile Fée.*)

280

Si vous observez avec soin quels sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contens de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

(*La Bruyère.*)

281

Il faudrait renoncer à la société, si l'on ne voulait voir que des gens exempts de défauts.

(*Madame de Puisieux.*)

282

Il n'y a pas d'homme qui n'ait ses défauts ; le meilleur est celui qui en a le moins.

(*Solon.*)

283

Ne pouvoir supporter les mauvais caractères dont le

monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut dans le commerce des pièces d'or et de la monnaie.

(*La Bruyère.*)

284

C'est le triomphe de la raison que de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

(*Voltaire.*)

285

Il n'y a rien de si injuste que de s'irriter contre ceux qui ne sont pas de notre opinion.

(*Schiller.*)

286

C'est une grande folie chez bien des hommes, de demander que tout le monde soit d'accord avec eux. Je n'ai jamais eu cette faiblesse, j'ai toujours considéré l'homme comme un être complet en soi, que je cherchais à étudier et à connaître dans son originalité, et dont je n'attendais du reste aucune sympathie. Par cette voie je suis arrivé à fréquenter tous les hommes. C'est par cela seulement que nous parvenons à connaître les différens caractères et que nous acquérons l'habileté nécessaire dans la vie ; car c'est précisément avec des caractères opposés au nôtre qu'il faut nous observer avec une grande attention, si l'on veut vivre avec eux sans les choquer. Par là les différens côtés de notre caractère se développent et se perfectionnent,

de sorte que bientôt on se sent capable de soutenir toute espèce de *vis-à-vis.*

(Goethe.)

287

Soyez assez maître de vous-même pour entendre tranquillement louer ce que vous blâmez, et blâmer ce que vous approuvez.

(De Weiss.)

288

L'esprit consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : qui sort de votre entretien content de soi, l'est parfaitement de vous. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent l'être ; ils cherchent moins à être instruits qu'à être goûtés et applaudis.

(Bacon.)

289

Voulez-vous à la fois plaire et vous instruire, parlez à chacun de ce qu'il sait le mieux.

(De Lévis.)

290

La familiarité est toujours une maladresse. Avec nos supérieurs, ils nous en savent mauvais gré ; avec nos inférieurs, ils ont moins de considération pour nous.

(Madame Necker.)

291

La franchise ne consiste pas à dire tout ce qu'on pense, mais à ne dire que ce qu'on pense.

(*Livry.*)

292

Un excès de franchise est une indécence comme la nudité.

(*Bacon.*)

293

Comment espérer des autres le secret que vous n'avez pu vous imposer.

(*Sénèque.*)

294

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous ne pouvons le garder nous-mêmes?

(*La Rochefoucault.*)

295

On se repent souvent d'avoir parlé; de s'être tu, jamais.

(*Simonide.*)

296

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

(*La Bruyère.*)

297

Le grand caquet vient nécessairement ou de prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous.

(*J. J. Rousseau.*)

298

Il n'y a rien de plus déraisonnable et de plus insupportable dans la conversation que la suffisance.

(*Temple.*)

299

La langue est la partie du corps par laquelle les médecins reconnaissent les maladies du corps, et les philosophes celles de l'âme.

(*Parini.*)



V

AMITIÉ ; UNION CONJUGALE.

300

La puissance d'aimer tient de très près à la morale et à la religion ; il se peut donc que notre répugnance pour les âmes froides et dures soit un instinct sublime, un instinct qui nous avertit que de tels êtres, alors même que leur conduite est estimable, agissent machinalement ou par calcul, mais sans qu'il puisse jamais exister entre eux et nous aucune sympathie.

(*Madame de Staël.*)

301

L'amitié suppose la puissance de réfléchir : c'est de tous les attachemens le plus digne de l'homme et le seul qui ne le dégrade point ; l'amitié n'émane que de la raison, l'impression des sens n'y fait rien ; c'est l'âme de son ami qu'on aime, et pour aimer une âme, il faut en avoir une, il faut en avoir fait usage, l'avoir connue, l'avoir comparée et

Digitized by Google

trouvée de niveau à ce que l'on peut connaître de celle d'un autre.

(*Buffon.*)

302

Après la sagesse, je regarde l'amitié comme le plus riche présent que nous fassent les dieux immortels. D'autres préfèrent l'opulence; d'autres la santé, d'autres la puissance, d'autres les honneurs, et plusieurs même la volupté. Ce dernier est le partage des brutes : et à l'égard du reste, ce sont choses fragiles, incertaines, et qui dépendent moins de notre prudence, que de la fortune et de ses caprices.

Quant à ceux qui comptent la vertu pour le bien suprême, ils ont grande raison. Mais la vertu même est ce qui fait naître l'amitié; elle en est le soutien, et il ne peut y avoir d'amitié sans vertu.

(*Cicéron.*)

303

De toutes les liaisons, aucune n'est plus noble, aucune n'est plus stable, que celle qui se forme entre des hommes de bien dont les mœurs se ressemblent et qui sont unis par une confiance réciproque.

(*Silvio Pellico.*)

304

Ayez pour amis tous ceux dont l'esprit peut vous donner de la lumière, dont l'âme peut vous donner de la cha-

leur, et dont le caractère peut se marier avec le vôtre ; car l'amitié n'est pas un sentiment exclusif : elle dilate le cœur comme la charité dont elle est l'image ; et il suffit d'avoir un ami, pour désirer d'en avoir plusieurs. Mais parmi tous vos amis, qu'il y en ait un qui soit supérieur aux autres, et qui retienne dans l'unité les pensées de votre esprit et les affections de votre cœur ; autrement, votre âme partagée et obéissant à des impulsions diverses, se disperserait et perdrait toute sa vigueur.

(*Sainte-Foi.*)

305

On aime son ami sans intérêt vulgaire, on l'aime pour en être aimé ; il fait partie de notre famille : un ami est un frère que nous nous sommes choisi.

(*Droz.*)

306

L'amitié est une union fraternelle, et dans son sens le plus élevé, c'est le beau idéal de la fraternité ; c'est un accord suprême de deux ou trois âmes qui sont devenues comme nécessaires l'une à l'autre, qui ont trouvé l'une dans l'autre les plus parfaites dispositions à se comprendre, à s'entendre, à s'entre-aider noblement, à s'exciter à faire le bien.

(*Silvio Pellico.*)

307

L'amitié est une bienveillance réciproque, qui rend

deux êtres également soigneux du bonheur l'un de l'autre.

(Platon.)

308

Ce qui charme surtout dans les rapports si doux de l'amitié : c'est de rire et de causer ensemble ; se donner des témoignages d'égards mutuels et d'une mutuelle affection ; faire en commun d'agréables lectures ; se contredire quelquefois les uns les autres sans aigreur, comme si l'on voulait relever, par le sel de ces contestations légères, le plaisir que l'on éprouve à se trouver presque toujours du même avis ; apprendre tour à tour quelque chose les uns des autres ; ceux que l'on ne voit point, regretter leur absence ; et ceux que l'on attend, goûter la joie de les revoir. De toutes ces marques d'une bienveillance réciproque que le cœur exprime par la bouche, par les yeux et de mille autres manières pleines de charmes, il se fait comme un feu qui amollit les âmes, et de plusieurs semble ne faire qu'une seule âme.

(Saint Augustin.)

309

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu, sur la facilité du caractère, sur la conformité des principes, et sur un certain attrait qui prévient la réflexion, et que la réflexion justifie ensuite.

(Barthélemy.)

310

On ne peut aller loin en amitié si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

(*La Bruyère.*)

311

On ne fait que des échanges avantageux avec un être qu'on aime et dont on est aimé. S'il souffre, on partage ses peines; mais la douleur qu'on ressent est adoucie par la certitude d'alléger la sienne, et par cette émotion qui naît dans notre âme aussitôt que nous remplissons un devoir. Lorsqu'à son tour, on éprouve un revers, au lieu de se trouver seul avec le malheur, on reçoit des consolations si tendres, si touchantes, qu'on cesse d'accuser le sort, pour bénir l'amitié.

(*Droz.*)

312

Certitude d'être aimé, bonheur suprême, refuge assuré contre les orages de la vie, tu adoucis nos misères, tu doubles nos jouissances, tu remplaces tout, et rien ne te remplace.

(*De Lévis.*)

313

Pour savoir ce que c'est que le bonheur, il faut aimer, il faut vivre dans les autres.

(*Godwin.*)

Digitized by Google

314

Aimer ! ce mot sublime et souvent si mal compris, renferme un sens mystérieux qui répond à tout ce qu'il y a de plus excellent dans notre nature.

(De Gérando.)

315

Il y a dans les affections profondes du cœur quelque chose de pur et de désintéressé, qui annonce l'excellence et la dignité de l'âme humaine.

(Ancillon.)

316

Aimer ! c'est sentir une double existence et posséder une double vie.

(De Ségur.)

317

Lorsque je suis avec mon ami, je ne suis pas seul et nous ne sommes pas deux.

(Pythagore.)

318

L'amitié entre deux sexes différens n'est réellement possible que lorsque le trouble des sens n'agite plus notre âme. On goûte alors un sentiment d'autant plus enchanteur que la différence des sexes, qu'on ne peut entièrement oublier, rend l'amitié plus tendre, lui donne quelque chose de touchant et de vague, et pour ainsi dire un charme idéal.

(Droz.)

319

Les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les hommes vertueux ont seuls des amis.

(*Voltaire.*)

320

Voulez-vous juger un homme, observez quels sont ses amis.

(*Fénélon.*)

321

L'amitié est comme les vieux titres, la date la rend précieuse.

(*Goethe.*)

322

Le moyen de faire des amis qu'on puisse garder longtemps, c'est d'être longtemps à les faire.

(*De Lévis.*)

323

Il faut mettre bien du temps à juger ceux avec qui on se lie, pour ne contracter que des liaisons de longue durée.

(*Plutarque.*)

324

Je vais vous donner, pour arriver au bonheur suprême

de l'amitié, un charme tout-puissant sans filtre et sans magie : travaillez à être content de vous-même, et vous trouverez un ami dont vous serez content; aimez, et vous serez aimé.

(*Claudius.*)

325

Il n'y a sans doute point d'ami aussi agréable qu'une compagne qui nous aime. Il y a de plus, dans la femme, une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses grâces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les doux attraits de la confiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie ? Quel front ne se déride à son sourire ?

(*Bernardin de Saint-Pierre.*)

326

C'est un précieux trésor pour l'homme qu'une femme qui l'aime. Il n'y a point de cœur d'où l'amour tombe de plus haut, et à flots plus larges et plus pressés, que du cœur de la femme. La tendresse n'a point de source plus profonde, le dévouement n'a point d'abandons plus sublimes, le sacrifice n'a point d'actes plus saints et plus complets que chez elle.

(*Sainte-Foi.*)

327

Lorsque les querelles n'empoisonnent pas le mariage, il naît de cette union intime, de cette communauté de

Digitized by Google

biens et de maux, un charme trop habituel, pour être parfaitement apprécié : aussi n'en connaît-on tout le prix que quand on se croit en danger de le perdre.

(*De Lévis.*)

328

Deux époux sont des rameurs qui conduisent le frêle esquif de la félicité sur le torrent de la vie ; le défaut d'accord augmente le travail, les secousses et le péril.

(*De Lévis.*)

329

Les époux, en se mariant, font vœu de s'aimer ; ne serait-il pas mieux, pour leur bonheur, qu'ils fissent vœu de se plaire ?

(*Le roi Stanislas.*)

330

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges que de caractère et d'humeurs, suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux et n'en est que plus durable.

(*J. J. Rousseau.*)

331

L'une des sources des malheurs du mariage, c'est que la fille n'y envisage que la personne, et que la mère n'y considère que le bien.

(La Roche.)

332

Ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien ; ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une femme pour sa beauté ; ce n'est point se marier, c'est radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société : se marier, c'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination et sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même.

(Dufresny.)

333

On juge de ce que sera une fille dans la maison de son époux, en voyant ce qu' elle est dans celle de ses parens.

(Morale des Chinois.)

334

La jalousie grossière est une défiance de l'objet aimé ; la jalousie délicate est une défiance de soi-même.

(Chesterfield.)

335

La polygamie est un état purement animal : elle nous donne des esclaves, le mariage nous donne une compagne ; elle fixe la débauche dans l'habitation de l'homme, le mariage l'en bannit à jamais.

Au commencement du monde Dieu ne créa qu'un homme et qu'une femme ; et depuis cette époque, les deux sexes arrivent en nombre égal sur la terre. Ainsi chaque homme doit avoir sa compagne ; c'est la loi de la nature ; tout le reste n'est que barbarie et corruption.

(Aimé-Martin.)

336

La polygamie traîne à sa suite plus de misères que la servitude même ; elle frappe les générations dans leur constitution physique et dans leur existence morale ; elle oppose une barrière invincible au progrès social et politique des nations qui en sont infestées; il faut qu'elle disparaisse avec l'esclavage, ou que la civilisation s'arrête devant elle.

(Blanqui.)

337

L'unité dans le mariage, tel est l'ordre établi par la nature ; et la civilisation du globe tient à l'accomplissement de cette loi. Elle sépare l'Orient de l'Occident.

(Aimé-Martin.)



VI

BONHEUR ET INFORTUNE.

338

Il ne faut pas s'imaginer qu'il peut exister pour l'homme un état de contentement absolu appelé *bonheur*, dans lequel se reposent et se perdent ses désirs pleinement satisfaits. Il n'est point d'illusion plus vaine et plus dangereuse que cette fausse idée. Le désir dans l'homme est éternel, parce qu'il tend invinciblement à un bien sans bornes et sans mesure ou à Dieu, qui lui-même est le bien infini. Rien de limité ne peut le satisfaire, perpétuellement il aspire au delà ; et si, cédant à la séduction d'une espérance trompeuse, on s'est figuré que quelque bien terrestre pouvait remplir l'immensité du cœur, ne trouvant jamais ce bien, on prend en dégoût tous les autres, on devient incapable d'en jouir, et l'on tombe au-dessous de sa nature même, pour avoir follement voulu s'élever au-dessus.

(*Lamennais.*)

Digitized by Google

339

On a dit que la nature tendait au bonheur : c'est là son instinct involontaire ; mais son instinct réfléchi, c'est la vertu. En donnant à l'homme très peu d'influence sur son propre bonheur, et des moyens sans nombre de se perfectionner, l'intention du Créateur n'a pas été sans doute que l'objet de notre vie fût un but presque impossible. Comment donc le but de notre liberté morale serait-il le bonheur de cette courte vie, que le hasard, la souffrance, la vieillesse et la mort mettent hors de notre puissance ? Il n'en est pas de même du perfectionnement ; chaque jour, chaque heure, chaque minute peut y contribuer, tous les événemens heureux et malheureux y servent également, et cette œuvre dépend en entier de nous, quelle que soit notre situation sur la terre.

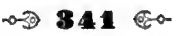
(*Madame de Staël.*)

340

On ne saurait tromper plus dangereusement les hommes qu'en leur montrant le bonheur comme le but de leur vie terrestre. Le bonheur ou un état de parfait contentement n'est point de la terre, et se figurer qu'on l'y trouvera est le plus sûr moyen de perdre la jouissance des biens mêmes que Dieu y a mis à notre portée. Nous avons à remplir une fonction grande et sainte, mais qui nous oblige à un rude et perpétuel combat ; et pourtant

il est vrai que ce combat, soutenu constamment, est la source de ce qu'il y a de plus doux dans cette région de passage. On nourrit le peuple d'envie et de haine, c'est-à-dire de souffrance, en opposant la prétendue félicité des riches à ses angoisses et à sa misère. Je les ai vus de près, ces riches si heureux : leurs douleurs ne sont pas celles du pauvre, comme leurs plaisirs ne sont pas les siens. Mais ces plaisirs, bientôt sans saveur, aboutissent à un irrémédiable ennui, à une sorte d'agonie semblable à celle des êtres vivans plongés dans le vide ; et ces douleurs, cachées dans le secret de l'âme, agrandies indéfiniment par une imagination malade, donnent, plus qu'aucune des autres que j'aie pu observer jamais, l'idée des tortures infernales. Sans doute il y a des riches qui échappent plus ou moins à cette destinée, mais par des moyens qui ne sont pas de ceux que la richesse procure. Les besoins réels une fois satisfaits, les choses matérielles contribuent peu au bonheur véritable, et y nuisent souvent. La paix du cœur en est le fond, et cette paix est le fruit du devoir accompli fidèlement, de la modération des désirs, des saintes espérances, des pures affections.

(Lamennais.)



Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme

constante. Tout change autour de nous, nous changeons nous-mêmes, et nul ne peut s'assurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui ; ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie sont des chimères. Profitons du contentement d'esprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute ; mais ne faisons pas de projets pour l'enchaîner, car ces projets-là sont de pures folies : j'ai vu peu d'hommes heureux, peut-être point ; mais j'ai vu des cœurs contens, et de tous les objets qui m'ont frappé, c'est celui qui m'a le plus contenté moi-même.

(J. J. Rousseau.)

342

Ce qui conduit surtout à penser que la vie est un voyage, c'est que rien n'y semble ordonné comme un séjour. Voulez-vous attacher votre existence à l'empire absolu d'une idée ou d'un sentiment ? Tout est obstacle à chaque pas. Voulez-vous laisser aller la vie au gré du vent qui lui fait doucement parcourir des situations diverses ? Voulez-vous du plaisir pour chaque jour sans le faire concourir à l'ensemble du bonheur de toute la destinée ? Vous le pouvez facilement ; et lorsque aucun des événemens de la vie n'est précédé ni suivi par de brûlans désirs, ou d'amers regrets, l'on trouve une part suffisante de félicité dans ces jouissances isolées que le hasard dispense sans but.

(Madame de Staël.)

343

Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non : quand on a tout acquis, il faut perdre, ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle.

(*J. J. Rousseau.*)

344

Nous sommes heureux, non par ce que nous possédons, mais par ce dont nous jouissons.

(*Massias.*)

345

La félicité est plus dans l'idée qu'on se forme des choses que dans les choses elles-mêmes; car tel objet que nous possédons sans l'apprécier ni en jouir, ferait le bonheur d'un autre.

(*La Rochefoucault.*)

346

Il y a pour tous les biens de ce monde plus d'ardeur dans la poursuite que dans la possession.

(*Shakspeare.*)

347

Tu espères être heureux, dès que tu auras obtenu ce que tu désires. Tu te trompes. Tu n'en seras pas plutôt en possession, que tu auras mêmes inquiétudes, mêmes

chagrins, mêmes dégoûts, mêmes craintes, mêmes désirs.

(*Épictète.*)

348

Nous désirerions peu de choses avec ardeur si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons.

(*La Rochefoucault.*)

349

L'accomplissement de nos plus grands désirs est souvent la source de nos plus grandes peines.

(*Sénèque.*)

350

Trois élémens principaux composent tout le bonheur dont l'homme peut jouir sur la terre, et se rapportent aux trois élémens constitutifs de son être : *la santé* du corps ; l'élévation de l'âme ou *la moralité ;* la culture de l'esprit ou *l'instruction.* Tous les moyens secondaires et les instrumens accessoires de notre félicité s'appuient nécessairement sur ces trois premières bases.

(*Jullien.*)

351

S'il est vrai que le bonheur de cette vie consiste dans le plus grand nombre possible de jouissances physiques et morales, on voit d'abord combien y contribuent la sobriété, l'innocence et les bonnes mœurs.

(*Massias.*)

352

Donnez tout aux hommes excepté la vertu, vous n'aurez rien fait pour leur bonheur.

(*Platon.*)

353

On ne parvient, n'en doutez pas, au calme du bonheur que par la vertu.

(*Juvénal.*)

354

Je n'ai vu la paix et le bonheur se perpétuer que dans les familles où l'on aime et pratique la vertu.

(*Kang-Hi.*)

355

L'excès de la prospérité et de l'adversité pousse les individus, comme les nations, à l'immoralité. Ainsi, dans les étangs, les poissons ne s'enfoncent dans la vase que par une chaleur ou par un froid excessif.

(*Jean-Paul.*)

356

Se contenter d'une fortune médiocre est la meilleure preuve de philosophie ; toutes les autres me semblent douteuses. Celui qui sait vivre de peu donne seul une haute garantie de la probité et du courage qu'il saurait conserver dans des situations difficiles : celui-là seul a mis,

autant qu'il est possible, sa vertu, son repos, son bonheur, à l'abri des vicissitudes du sort et des caprices de ses semblables.

(Droz.)

357

Heureuse la famille qui n'a pas trop de richesse et qui ne souffre pas la pauvreté.

(Thalès.)

358

Quiconque jouit de la santé et ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche.

(J. J. Rousseau.)

359

Souffrir, vieillir et mourir, voilà les plus grands maux de la vie : les richesses n'apportent point de remède à tout cela; mais par elles on tombe plus souvent malade, on vieillit souvent plus tôt, et on parvient plus vite à la mort.

(Morale des Chinois.)

360

Le malheur des pauvres, c'est de voir le bonheur dans les richesses : le malheur des riches, c'est de ne pas l'y trouver.

(Sanial-Dubay.)

361

Les pauvres gens que la plupart des riches ! ils ne savent ni faire des heureux, ni l'être eux-mêmes.

(Sanial-Dubay.)

362

Les richesses ne sont pas désirables pour elles-mêmes ; elles rendent malheureux celui qui les garde, et qui craint de s'en servir ; pour qu'elles soient utiles, il faut les employer.

(Aristote.)

363

Le bonheur des riches ne consiste pas dans les biens qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire.

(Fléchier.)

364

Celui auquel le ciel donne richesse et intelligence, celui-là est heureux, car il peut faire beaucoup de bien.

(Claudius.)

365

La bienfaisance est le bonheur de la vertu ; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Des projets de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de

gloire, ne sont point faits pour l'homme, faible, voyageur et passager.

(*Bernardin de Saint-Pierre.*)

366

L'un des premiers moyens, ou plutôt le seul d'être heureux, c'est de s'occuper du bonheur de ceux qui nous entourent.

(*Labouisse.*)

367

De la bonté avec tout le monde, excuser les fautes, pardonner les torts, être gai et complaisant, c'est la pierre philosophale de la félicité.

(*Madame Necker.*)

368

On perd souvent le bien en cherchant le mieux.

(*Shakspeare.*)

369

Le bonheur consiste principalement à s'accommoder à son sort, à vouloir être ce qu'on est.

(*Érasme.*)

370

La sagesse est de vivre heureux dans son état.

(*Horace.*)

371

Tous les états sont autant d'esclavages ; il faut donc

se faire à son sort, s'en plaindre le moins possible et saisir tous les avantages qui peuvent l'accompagner. Il n'y a pas de condition si dure où la raison ne trouve quelque consolation.

(*Sénèque.*)

372

Une insigne folie est de ne voir que les désagrémens de sa situation, et je pense qu'il est d'un bon esprit de s'en exagérer un peu les avantages.

(*Droz.*)

373

La plupart des hommes sont mécontens de leur position et de leur fortune, et estiment plus heureux d'autres hommes avec lesquels pourtant ils ne changeraient pas, si on les prenait au mot.

(*Horace.*)

374

La philosophie la plus heureuse et la plus sage, est celle qui nous fait voir parfois le côté le moins défavorable des circonstances les plus fâcheuses.

(*Las Cases.*)

375

Un excellent moyen d'être content de sa situation, c'est de la comparer à une plus mauvaise.

(*Franklin.*)

376

Tu gémis de tes malheurs! Si tu considérais tout ce que

souffrent les autres, tu te plaindrais plus doucement de tes maux.

(*Chilon.*)

377

Rien n'est plus capable de nous consoler dans nos disgrâces, que de réfléchir sur la situation de tant d'infortunés qui souffrent encore plus que nous.

(*Morale des Chinois.*)

378

Songez que la situation qui vous désespère et dans laquelle vous vous débattez, serait l'objet de vos vœux si le sort vous eût jeté plus bas.

(*Massias.*)

379

Vous vous plaignez tous de vos malheurs; je peux, si vous m'écoutez, vous en guérir dans un clin-d'œil : au lieu de regarder en haut, regardez en bas.

(*De Ségur.*)

380

Avec nos murmures et nos blasphèmes au sujet de nos maux, nous ressemblons à l'insecte qui croirait que le globe est bouleversé tout entier, parce qu'une goutte d'eau aurait pénétré jusqu'à sa demeure.

(*Frayssinous.*)

381

Telle est la nature de l'homme qu'il ne se contenterait

jamais d'une félicité sans mélange. Les souffrances, malgré que tous les êtres sensibles les abhorrent, sont indispensables au complément de nos plaisirs, ne fût-ce que par le contraste et pour faire sentir tout le prix de ces derniers.

(*Virey.*)

382

Les deux seuls malheurs véritables sont la perte de l'objet qu'on aime le plus, et la perte du repos de sa conscience : le ciel a chargé le temps d'adoucir l'une, et le repentir de réparer l'autre.

(*De Ségur.*)

383

C'est dans une âme froissée par la douleur que naissent les grandes pensées. Les hommes qui ne connaissent que la prospérité et les plaisirs ne sont pas plus capables de hautes idées que de sentimens élevés.

(*Besplas.*)

384

Il existe un état de sainteté où les souffrances peuvent seules nous conduire en nous épurant. Le fleuve de la vie devient d'une blancheur éblouissante lorsqu'il se brise contre les rochers.

(*Jean-Paul.*)

385

L'adversité est la forge où se trempe le cœur de l'homme, et d'où il sort plus propre à l'usage de la vie.

(*Fénélon.*)

Digitized by Google

386

Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connaissent ni les biens ni les maux, ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes.

(*Fénélon.*)

387

Quelqu'un qui aurait traversé la vie sans en ressentir les malheurs, serait aussi peu formé que le nautonier qui aurait parcouru les mers sans en éprouver les orages.

(*Massias.*)

388

L'adversité est l'épreuve de la vertu. Le spectacle le plus digne de Dieu, est celui de l'homme juste et courageux aux prises avec la mauvaise fortune.

(*Sénèque.*)

389

Rentrez en vous-même et dites si le malheur n'a point été votre plus grand ami.

(*Massias.*)

390

Avant de vous plaindre d'un événement, attendez-en l'issue : souvent le mal tourne en bien, et le bien en mal.

(*Guibert.*)

391

C'est une loi du monde que le bien s'achète par le mal.

(*Jean-Paul.*)

392

La philosophie et la morale nous font connaître dans tous les maux de la vie, une épreuve qui nous prépare, nous exerce à devenir meilleurs, une éducation rude mais salutaire, qui a pour but de nous réformer, de nous perfectionner, de nous rendre l'empire de nous-mêmes, de détruire l'égoïsme dans son principe, de nous disposer à sympathiser avec nos frères.

(*De Gérando.*)

393

La condition inévitable de la vertu dans ce monde est la souffrance. Otez la souffrance, plus de résignation, d'humanité, plus de vertu pénible, plus de sublime morale. Nous sommes sensibles, c'est-à-dire soumis à la souffrance, parce que nous ne pouvons être vertueux que par le sacrifice de la sensibilité à la raison morale. S'il n'y avait pas de mal physique, il n'y aurait plus de dévouement moral, et ce monde serait mal adapté à la destination de l'homme. Les désordres accidentels du monde physique et les maux imprévus qui en résultent, ne sont pas des désordres et des maux échappés à la puissance

et à la bonté de Dieu. Dieu non seulement les permet, mais il les veut. Il veut qu'il y ait dans le monde physique, pour l'homme, un grand nombre de sujets de peine, afin qu'il y ait pour lui des occasions de résignation et de courage.

(*V. Cousin.*)

394

La souffrance est bonne, parce qu'elle tourne au profit de la vertu, et que tout ce qui donne à la liberté morale plus d'énergie, tout ce qui peut servir au plus grand développement moral de l'espèce humaine, est bon. La souffrance n'est pas la pire condition de l'homme sur la terre ; la pire condition est l'abrutissement moral qu'engendrerait l'absence du mal physique.

(*V. Cousin.*)

395

Dans les desseins de la Providence, l'adversité n'est pas seulement une épreuve destinée à nous rendre meilleurs par l'exercice de la patience ; elle est aussi une correction destinée à punir nos fautes, à réformer nos vices, et, sous ce double rapport, elle est également un grand et salutaire moyen d'éducation morale.

(*De Gérando.*)

396

Le plus malheureux des hommes est celui qui ne sait pas supporter le malheur.

(*Bias.*)

397

Subir avec résignation le coup qui nous terrasse, y voir la volonté du maître de la destinée, adopter sans murmure cette volonté, en faire la sienne propre, est la plus sublime philosophie et la seule consolation des malheurs irrémédiables.

(Massias.)

398

La résignation est le remède le plus infaillible du malheur.

(Shakspeare.)

399

Le désespoir ne remédie à rien, et la résignation remédie à tout.

(Goldsmith.)

400

J'ai vécu longtemps, et peut-être ai-je assez réfléchi pour qu'on ne puisse m'accuser de préjugés. Je le déclare à tous ceux qui liront cet écrit : le trésor de l'homme est sa confiance en Dieu.

(Droz.)

401

Il n'appartient qu'à la religion de faire supporter les grandes infortunes.

(Zimmermann.)

402

Il n'est pas de maux qui ne puissent se soulager par la religion.

(Blair.)

403

J'ai été jeune, et à présent je suis vieux ; cependant je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa postérité réduite à mendier son pain.

(Le roi David.)

404

L'abattement est souvent pire que sa cause, il met le comble à nos maux, en nous ôtant les moyens d'y remédier.

(Sanial-Dubay.)

405

Faire trop de réflexions sur son malheur, c'est envenimer une plaie en la grattant.

(Jean-Paul.)

406

La vertu propre à la prospérité est la tempérance ; et la vertu propre à l'adversité est la force d'âme, la plus héroïque des vertus morales.

(Bacon.)

407

Il n'y a que les âmes fortes qui ne se laissent pas dégrader par le malheur et la misère.

(Mercier.)

408

C'est par le courage et la patience qu'on lasse la fortune qui se plaît à nous persécuter.

(Fénélon.)

409

Opposer le courage, la bonté, la patience aux infortunes et aux injustices, c'est prouver qu'on leur est supérieur, lors même qu'on en est la victime.

(De Weiss.)

410

Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme, qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

(Napoléon.)

411

Les soins et les occupations de l'esprit rendent les peines morales plus légères, comme l'habitude des travaux du corps rend les maux physiques plus légers.

(Saint-Lambert.)

412

Une grande activité appliquée à des objets sérieux, finit toujours par nous réconcilier avec la vie.

(Jean-Paul.)

413

C'est dans le malheur surtout qu'il faut chercher à connaître toutes ses ressources et à en faire usage.

(*Horace.*)

414

Il ne faut jamais renoncer au bonheur. Les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

(*Saint-Lambert.*)

415

C'est bien peu connaître les chances de la fortune, que de s'abandonner au désespoir.

(*De Augny.*)

416

En général, les hommes ne sont pas d'ordinaire souvent et longtemps malheureux; mais seulement ceux d'entre eux, ou qui désirent trop de félicité, ou qui, par de sombres pressentimens, se rendent moins facile la jouissance de celle qui leur est donnée.

(*Klopstock.*)

417

Que d'hommes ont éprouvé dans leur vie des chagrins, une perte, des jours de tristesse qui leur ont fait verser

bien des larmes ! Celui qui se rappelle les jours de tristesse, trouvera qu'il lui semblait alors qu'il ne pourrait supporter le chagrin, survivre à la perte qu'il avait faite, qu'il pourrait difficilement endurer ses souffrances, et que l'avenir n'aurait plus pour lui aucune joie. Et voyez : les chagrins ont été supportés, il a survécu à la perte, résisté à ses souffrances.

(Demme.)

418

Tout être n'éprouve de douleurs qu'autant qu'il a de susceptibilité pour les souffrir, de sorte que le plus sensible est toujours le plus malheureux ; mais comme il peut jouir du bonheur dans la même proportion, il est difficile de dire si son état est plus digne d'être plaint que d'être envié.

(Virey.)

419

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

(J. J. Rousseau.)

420

Ne peux-tu pas à chaque instant considérer le destin comme une résolution ; par exemple, la prison, comme l'état d'un homme qui reste volontairement à la maison ; l'exil, comme un voyage ; une ennuyeuse société, comme

un cabinet de figures de cire ; le mauvais temps, comme un climat de ton choix ; et la faim, comme une diète salutaire.

(Jean-Paul.)

121

Il n'y a point d'accident si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage ; ni de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur préjudice.

(La Rochefoucault.)



VII

CHARME DE L'ÉTUDE. — SCIENCES.

422

C'est l'étude qui déploie devant nous les champs des cieux et les merveilles de la terre ; elle nous environne des sages du temps passé, nous fait converser avec eux, et cette grande assemblée traversant les siècles, nous fait jouir de ses méditations, et nous rend plus libres, plus grands et plus vertueux.

(*Aimé-Martin.*)

423

Lorsque vous vous livrez aux études qui éveillent l'âme et qui l'appellent, avec quel transport elle vous répond! de quel torrent de jouissances elle vous inonde! toutes les pensées des plus puissans génies deviennent vos pensées ; vous pénétrez avec eux dans les trésors du beau et de l'infini qu'ils vous ont ouverts et qui, sans leurs inspirations, vous seraient à jamais fermés. Vous vous sentez fort de leurs forces, vertueux de leur vertu, pieux de leur piété ;

Digitized by Google

ils vous transportent des émotions des grandes âmes ; et dans ces études ravissantes de l'intelligence et du sentiment, il vous est donné de vivre à la fois des pensées d'Homère et du Tasse, de Fénélon et de Socrate, de Montesquieu et de Descartes ; de voir la nature des yeux de Linné, et la grandeur de Dieu des yeux de Newton.

(*Aimé-Martin.*)

424

La lecture des bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, dans laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées.

(*Descartes.*)

425

L'étude d'une vie entière peut se recueillir dans quelques heures par la lecture d'un bon ouvrage.

(*Vauvenargues.*)

426

Se plaire à la lecture des bons modèles, persister dans leur étude, c'est se donner à soi-même ce que tous les trésors du monde ne peuvent nous donner : les délicatesses du goût, la paix du cœur, le contentement de l'esprit, et les joies d'une conscience pure ; car la connaissance

du beau nous conduit toujours aux jouissances de la vertu.

(*Aimé-Martin.*)

427

L'homme le plus heureux est celui qui unit aux jouissances rapides des sens, les douceurs et les charmes de l'étude; elle est la ressource la plus assurée contre l'ennui, ce mal indéfinissable attaché à l'homme; elle orne l'esprit de vérités, élève l'âme, apprend à connaître les hommes, elle nous rend plus humains, plus généreux, plus éclairés sur nos devoirs, et plus agréables à la société.

(*Lantier.*)

428

Dès qu'un homme se plaît à cultiver son esprit, il ne craint plus le poids du temps, et les plaisirs qu'il trouve au sein de la retraite sont en quelque sorte magiques. Il vit dans le siècle qu'il préfère, il franchit la distance qui le sépare des lieux qu'il veut connaître ; il interroge les grands hommes de tous les âges, de toutes les contrées, et ses entretiens avec eux cessent ou changent d'objet aussitôt qu'il le veut.

(*Droz.*)

429

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences. En

quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir; et l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper de quelque lecture.

(Fénélon.)

430

De toutes les passions celle de l'étude est la plus constante et la moins sujette au dégoût.

(Prévost.)

431

L'étude est, par elle-même, de toutes les occupations celle qui procure à ceux qui s'y attachent les plaisirs les plus attrayans.

(De Jaucourt.)

432

Rien n'est plus propre que l'étude à dissiper les troubles du cœur, à rétablir dans un concert parfait les harmonies de l'âme. Quand, fatigué des orages du monde, vous vous réfugiez au sanctuaire des muses, vous sentez que vous entrez dans un air tranquille, dont la bénigne influence a bientôt calmé vos esprits.

(Châteaubriand.)

433

L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et pour les choses;

on ne tient plus à soi comme à un être privilégié. Quand on en sait beaucoup sur la destinée humaine, on ne s'irrite plus de chaque circonstance comme d'une chose sans exemple; et la justice, n'étant que l'habitude de considérer les rapports des êtres entre eux sous un point de vue général, l'étendue de l'esprit sert à nous détacher des calculs personnels. On a plané sur sa propre existence comme sur celle des autres, quand on s'est livré à la contemplation de l'univers.

(Madame de Staël.)

434

Les sages qui ont écrit avant nous, sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main, et nous invitent à nous joindre à leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

(Bernardin de Saint-Pierre.)

435

L'âme trouve de vastes consolations dans l'étude et la méditation des sciences et des idées. Il semble que notre propre destinée se perde au milieu du monde qui se découvre à nos yeux. Il est certain que l'étude de l'histoire, la connaissance de tous les malheurs qui ont été éprouvés avant nous, livrent l'âme à des contemplations philosophiques dont la mélancolie est plus facile à supporter que le tourment de ses propres peines. Le joug d'une loi com-

mune à tous, ne fait pas naître ces mouvemens de rage qu'un sort sans exemple exciterait; en réfléchissant sur les générations qui se sont succédé au milieu des douleurs, en observant ces mondes innombrables, où des milliers d'êtres partagent simultanément avec nous le bienfait ou le malheur de l'existence, l'intensité même du sentiment individuel s'affaiblit, et l'abstraction enlève à soi-même.

(Madame de Staël.)

436

L'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles : c'est un maître impartial dont nous ne pouvons réfuter les raisonnemens, appuyés sur des faits; il nous montre le passé pour nous annoncer l'avenir : c'est le miroir de la vérité.

(De Ségur.)

437

L'histoire est la lumière des temps, la dépositaire des événemens, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de

l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne.

(*Rollin.*)

438

De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'univers, on y voit une profusion de prodiges; et si nous cessons de les admirer, c'est assurément que nous cessons de les considérer avec l'attention qu'ils méritent.

(*Malebranche.*)

439

L'étude de la nature et des grands phénomènes qu'elle présente élève l'esprit de l'homme, le rend meilleur et plus heureux ; elle le console en tout temps des chagrins que l'on éprouve dans cette vie; enfin elle apprend à apprécier, à bénir la puissance qui a tout créé, qui régit tout, qui n'a pu commencer et qui ne peut finir.

(*Lamouroux.*)

440

L'étude de la nature est pleine de grâces et d'enchantemens; à mesure que nous avançons dans la connaissance de ses secrets, les difficultés disparaissent, l'aridité des sujets fait place aux découvertes les plus intéressantes ; la Providence nous montre alors toute sa sagesse et l'on jouit, pour ainsi dire, du plaisir qu'éprouve un voya-

Digitized by Google

geur lorsqu'il s'assied au sommet d'une montagne qu'il croyait ne jamais atteindre : les plus beaux paysages se déploient à ses yeux, et le ciel l'entoure de tous côtés.

(*Aimé-Martin.*)

441

Quelques anciens, exaltés sur les jouissances de l'étude, se sont persuadé que le paradis consistait seulement dans le plaisir de contempler les merveilles du monde. Celui qui s'instruit chaque jour, qui s'empare du moins de ce que la Providence a abandonné à l'esprit humain, semble anticiper sur ces éternelles délices et déjà spiritualiser son être.

(*Madame de Staël.*)

442

Il ne faut pas considérer la nature sous le seul point de vue de l'utile, mais il faut l'envisager aussi sous le point de vue du beau..... Il est mal de n'avoir pas, à son égard, sympathie poétique, et de rester froid à ses beautés. Je n'aimerais ni n'estimerais une telle insouciance ; je voudrais au moins à l'homme, un peu de soin et de délicatesse pour toutes les choses que le Créateur semble avoir recommandées, par leur charme et leur attrait, à son art et à son goût. Ne passez pas devant cette fleur sans la regarder et vous plaire à ses vives couleurs, à son port élégant, à la suavité de son parfum ; autre-

ment je croirai qu'il vous manque une faculté, celle de sentir la beauté sous une de ses formes les plus gracieuses.

(*Damiron.*)

443

La nature est belle dans son ensemble et de tous les genres de beautés ; tantôt elle nous sourit avec le charme de l'enfant dont le vif et doux visage, la grâce si délicate, l'innocence si pure, nous touchent jusqu'au fond de l'âme ; tel est l'attrait qu'elle a pour nous dans l'humble fleur et le petit oiseau ; tantôt sous d'autres traits, toujours pleine de séductions, mais d'une séduction plus sérieuse, sans nous imposer encore comme quand elle s'élève au sublime, elle excite cependant en nous un profond plaisir du goût, et nous ravit par la noblesse, par l'aisance et la grandeur de ses beaux développemens ; c'est ainsi qu'elle nous semble dans un jour pur et serein, dans une nuit calme et claire, dans un fleuve qui coule en paix, limpide et transparent ; tantôt enfin prenant encore un nouveau caractère, continuant à intéresser et à captiver notre admiration, mais mêlant à nos impressions je ne sais quoi de sévère, de solennel et de religieux, plus puissante que jamais, toute-puissante, si on pouvait le dire d'un autre être que de Dieu ; majestueuse et immense, sublime en un mot, elle nous apparaît comme une force qui s'exalte, grandit jusqu'à l'infini, et se déploie sans obstacle dans une carrière illimitée. Telle nous la voyons dans ces

tempêtes qui remuent et troublent les élémens, dans ces montagnes colossales qu'une si vaste énergie a soulevées, organisées et posées là pour l'éternité, dans ces plaines sans fin, ces abîmes sans fond, et cette splendide voûte des cieux ; et alors nous la contemplons avec un saint frémissement ; elle ne cesse pas de nous plaire, car c'est la vertu de tout ce qui est beau ; mais dans le sentiment qu'elle nous inspire il y a une sorte d'humilité et de reconnaissance tacite de notre faiblesse et de notre petitesse.

Or, quand la nature se montre à nous sous l'un ou l'autre de ces aspects, nous fût-elle d'ailleurs inutile pour les nécessités de la vie, par cela seul qu'elle est belle et qu'elle excite dans notre âme de poétiques sympathies ; qu'elle la remplit de sa grâce, de sa noblesse et de sa sublimité ; qu'elle l'enchante et l'émerveille : elle la récrée, la vivifie, la fortifie réellement, et la dispose par conséquent à mieux remplir sa destination. Qu'elle ait sur l'âme un tel effet, qu'elle porte au bien par l'influence et le charme heureux de ces impressions, c'est ce que savent tous ceux qui ont senti ce que répand dans l'âme de calme et de pureté, d'élévation et de grandeur, la religieuse contemplation des beautés de l'univers.

(Damiron.)



L'homme est avec la nature dans des relations presque aussi variées, presque aussi inconcevables que celles

qu'il entretient avec ses semblables ; et comme elle se met à la portée des enfans et se complaît avec leurs simples cœurs, de même elle se montre sublime aux esprits élevés, et divine aux êtres divins. L'amour de la nature prend diverses formes, et tandis qu'elle n'excite dans les uns que la joie et la volupté ; elle inspire aux autres la religion la plus pieuse, celle qui donne à toute la vie une direction et un appui. Déjà chez les peuples anciens il y avait des âmes sérieuses pour qui l'univers était l'image de la Divinité.

(*Novalis.*)

445

Il faut pour connaître la nature, devenir une avec elle. Une vie poétique et recueillie, une âme sainte et religieuse, toute la force et toute la fleur de l'existence humaine, sont nécessaires pour la comprendre, et le véritable observateur est celui qui sait découvrir l'analogie de cette nature avec l'homme, et celle de l'homme avec le ciel.

(*Novalis.*)

446

Qui que vous soyez, quelles que soient votre ambition et votre carrière, ne vous donnez pas tout entier aux hommes, à la vie sociale ; ménagez, cultivez en vous le sentiment et le goût de la vie solitaire, des scènes de la nature ; elle a un langage qu'il ne faut pas cesser de comprendre, des secours qu'il faut se réserver. Quelque jour,

peut-être, un ciel pur, un beau soleil porteront le calme dans l'âme agitée, ou lui rendront le courage qui amène le calme.

(*Madame Guizot.*)

447

Ce n'est point à la ville que l'on trouve les véritables consolations. L'homme profondément affligé ne se console qu'avec la nature. La nature est l'élément du cœur. Si quelquefois la prospérité nous éloigne d'elle, l'adversité nous y ramène toujours; car plus notre cœur est affecté, plus il soupire après son élément.

(*Demoustier.*)

448

Peu d'hommes résistent aux enseignemens du spectacle de la nature, qui se traduisent à leur âme par ce qu'il y a de plus gracieux et de plus imposant à la fois, de plus riant et de plus sublime parmi les choses de ce monde; peu ferment l'oreille à ce chant, qui ne se tait ni jour ni nuit, qui s'exhale ou éclate en suaves accens ou en solennelles harmonies. Mais ce sont ceux surtout que le malheur a brisés, qui éprouvent dans leur douleur un grand bien à recourir aux douces fêtes ou aux pompes brillantes d'une poétique nature. Ils y retrouvent sous images et en signes admirables, dans la parure et la variété des espèces diverses, dans la beauté des lieux et des scènes qui les remplissent, dans tout ce drame de la vie physique, si in-

téressant, si bien conduit, une intervention de la Providence plus visible et plus directe qu'au sein des choses humaines. Au sujet des choses humaines, l'affliction les aveuglait ; ils ne conservaient pas assez de sang-froid pour y reconnaître, comme partout, les traces profondes des conseils de Dieu, et ils doutaient, ne se confiaient plus, laissaient aller leur destinée, faute de foi et d'espérance. Mais au spectacle sensible, si facilement intelligible des perfections dont est revêtue cette autre partie de la création, ils reprennent croyance et force, se relèvent, se raffermissent, et désormais en progrès, poursuivent avec constance leur marche vers le bien.

(*Damiron.*)

449

Celui qui trouvera le plus de prévoyance et de bonté dans les œuvres de la nature, sera toujours son interprète le plus vrai.

(*Aimé-Martin.*)

450

La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu, et des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

(*Pascal.*)

451

La nature est un chemin agréable et facile qui mène à l'admiration de Dieu.

(*Linné.*)

Digitized by Google

452

La nature n'est-elle pas un beau livre de prières ? Qu'il est à plaindre, celui qui ne voit pas Dieu dans les beautés que, d'une main prodigue, il a semées sur ce vaste univers.

(*De Géramb.*)

453

Mon Dieu ! quand je me laisse aller à la contemplation de la nature, il me semble que vous ne m'êtes plus caché que par un voile presque transparent, que le moindre souffle d'air peut lever... Ah ! je comprends maintenant cette joie promise à vos élus, et dont j'ai souri quelquefois ironiquement ; cette joie ineffable de vous *contempler face à face*, je la comprends par les ravissemens que me donne la contemplation des plus petits de vos ouvrages.

(*Alphonse Karr.*)

454

Les beautés de la nature sont les seules qui peuvent toujours être vues sans fatiguer l'admiration.

(*Massias.*)

455

Deux objets remplissent l'âme d'un respect et d'une admiration qui ne cessent de s'accroître à mesure que notre pensée s'en occupe plus souvent et avec plus de suite,

c'est la voûte étoilée des cieux au dessus de nous, c'est la loi morale au fond de nos cœurs.

(*Kant.*)

456

Il n'est rien de plus beau, de plus imposant, de plus majestueux que le spectacle de ces grands corps de lumière qui roulent sur nos têtes dans les espaces du ciel. La main de l'Éternel les y a établis comme les hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence auguste parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations ; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitans. Qu'on parcoure les extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était ; c'est là qu'ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies : c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant.

(*Massillon.*)

457

Veux-tu, ô homme, connaître toutes les œuvres de ton Créateur ! Perfectionne tes instrumens, ou plutôt laisse là

ce débile secours, prends quelque chose de plus puissant, élance-toi par la pensée à travers l'espace, franchis d'un bond des milliards d'étoiles, de systèmes et de mondes; marche, marche toujours, et quand ta pensée sera lasse, arrête-toi et regarde : tu n'es pas au centre de l'univers. Devant toi s'étendent d'autres cieux, d'autres mondes, d'autres multitudes de sphères. A cette vue, ma raison chancelle, le vertige me saisit, je succombe sous le poids de l'admiration et de l'épouvante. Et quand de ces hauteurs infinies, je ramène un regard vers la terre, et sur moi, un cri s'échappe de mon âme oppressée : mon Dieu, que l'homme est petit ! Mais quoi ! Cette terre qui n'est qu'une imperceptible goutte dans l'océan des mondes, est-ce que l'œil de Dieu la distingue ! Et mon pays, qui n'est qu'un point ! Et moi, mes intérêts, mes joies, mes douleurs, ma prière, le battement de mon cœur, est-ce que l'œil de Dieu les distingue? Oui, il les voit, il les suit, il les compte, il s'en occupe ; et ce battement de ton cœur qui prie, vaut plus à ses yeux que tous les soleils de l'univers. Mon Dieu, que l'homme est grand !

(Jean-Martin.)



Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature; nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces; nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes

au prix de la réalité des choses : c'est un cercle infini dont le centre est partout, et la circonférence nulle part.

(Pascal.)

459

On peut considérer la science de l'astronomie comme la plus sublime de toutes, comme la plus intéressante et la plus utile sur laquelle l'homme ait jamais employé ses facultés ou engagé son attention. En élevant l'esprit au dessus des préjugés vulgaires, cette science favorise les développemens de l'intelligence ; elle empreint fortement la conviction de l'existence, de la sagesse et de la bonté de l'Être suprême. Est-il une chose capable de rehausser davantage la gloire de l'esprit humain, que de voir les atomes qui habitent ce globe infiniment petit, et confondu au milieu des mondes innombrables, contempler l'univers, comprendre cet arrangement divin, et partager en quelque sorte, par des études audacieuses, le travail merveilleux qu'un Dieu tout-puissant pouvait seul établir.

(Herschel.)

460

La science et la sagesse sont les seuls biens immortels que nous puissions avoir.

(Plutarque.)

461

Après la santé et la vertu, il n'y a rien de plus précieux

au monde que le savoir, et rien n'est plus facile à acquérir. Toute la difficulté consiste à être calme et à savoir dépenser le temps que, du reste, nous ne pouvons mettre en réserve.

(*Goethe.*)

462

L'instruction est un trésor ; le travail en est la clef.

(*Leibnitz.*)

463

Soyez avide de savoir, et vous deviendrez savant.

(*Isocrate.*)

464

Tant que tu vivras cherche à t'instruire : ne présume pas que la vieillesse apporte avec elle la raison.

(*Solon.*)

465

Il ne faut passer aucun jour sans avoir donné quelque temps à l'étude ; car qui n'avance pas, recule.

(*Lantier.*)

466

Dans la distribution que vous ferez de l'emploi de votre temps, réservez chaque jour pour l'étude une partie de celui que vos occupations habituelles laisseront disponible. Consacrez-y aussi quelque instans chaque jour de re-

pos et de fête. Ne vous couchez jamais sans avoir lu quelques pages, dans lesquelles vous trouviez des conseils pour vous perfectionner dans l'exercice de votre profession et dans la pratique de la vertu.

(*Silvio Pellico.*)

467

L'instruction est l'ornement du riche, et la richesse du pauvre.

(*Mabire.*)

468

Il y a autant de différence entre les savans et les ignorans qu'entre les vivans et les morts.

(*Aristote.*)

469

On ne croit savoir que quand on sait peu; avec la science augmente le doute.

(*Goethe.*)

470

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant; l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre eux qui sont sortis de l'igno-

Digitized by Google

rance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres.

(*Pascal.*)

471

Un des principaux avantages de l'étude est d'affranchir l'esprit des préjugés qui troublent la vie.

(*Droz.*)

472

Les sciences sont utiles aux mœurs, car elles combattent les grandes causes de la dépravation : l'ignorance, l'oisiveté et la misère.

(*Droz.*)

473

Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertus.

(*Madame de Lambert.*)

474

Les différens genres d'ouvrages produisent sur ceux qui les lisent des effets analogues à ces genres. L'histoire rend un homme plus prudent, la poésie le rend plus spirituel, les mathématiques plus pénétrant, les sciences naturelles plus profond, la morale plus sérieux et plus réglé, la rhétorique et la dialectique plus contentieux et

plus fort dans la dispute. En un mot, les études passent dans les mœurs.

(*Bacon.*)

475

La lecture ne donne que la nourriture à l'esprit ; ce n'est qu'en écrivant qu'il acquiert de l'exercice et de la force.

(*Jean-Paul.*)

476

La lecture donne à l'esprit de l'abondance et de la fécondité ; la conversation, de la prestesse et de la facilité ; enfin l'habitude d'écrire, de la justesse et de l'exactitude.

(*Bacon.*)

477

Une bonne bibliothèque est le trésor des remèdes de l'âme.

(*Sentence Égyptienne.*)

478

Une bibliothèque est pour moi un lieu aussi sacré que le champ des sépultures. N'est-ce pas là en effet que sont déposées les pensées immortelles des hommes dont les cimetières n'ont que la dépouille périssable ?

(*Émile Deschamps.*)



VIII

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

479

Les lettres sont le délassement le plus doux et le plus honnête. Tous les autres plaisirs ne sont ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Mais les lettres sont l'aliment de la jeunesse, et l'amusement de la vieillesse; elles nous donnent de l'éclat dans la prospérité, et sont une ressource, une consolation dans l'adversité.

(Cicéron.)

480

Les lettres sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent; c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles, nous réunissons autour de nous, les choses, les lieux, les hommes et les temps. Elles calment les passions;

elles répriment les vices; elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des filles du ciel qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain.

(Bernardin de Saint-Pierre.)

481

Il importe de cultiver les belles-lettres et les beaux-arts, non pas seulement en vue de nos jouissances et de nos délassemens, mais dans l'intérêt sacré de la vertu et de la vérité. Les beaux monumens perpétuent les belles actions; les bons livres propagent les bonnes maximes; l'art de bien parler dispose à l'art de bien agir. Dans l'état de la société et de nos mœurs, la sèche et froide raison sera toujours forcée de céder le pas à la raison brillante et ornée.

(Portalis.)

482

Les belles-lettres et les beaux-arts adoucissent les mœurs, en même temps qu'ils donnent à notre âme plus de noblesse et d'élévation. Ceux qui veulent opprimer la patrie ont raison de chercher à les étouffer, de même que des brigands auraient raison d'éteindre les réverbères.

(Pagès.)

483

Il existe une telle connexion entre toutes les facultés de l'homme, qu'en perfectionnant même son goût en littérature, on agit sur l'élévation de son caractère.

(*Madame de Staël.*)

484

Les écrits des grands écrivains élèvent l'âme à des méditations générales qui détournent la pensée des peines individuelles; ils créent pour nous une société, une communication avec les écrivains qui ne sont plus, avec ceux qui existent encore, avec les hommes qui admirent comme nous ce que nous lisons.

(*Madame de Staël.*)

485

En lisant un chef-d'œuvre, nous éprouvons pendant quelques heures ce que, en le composant, éprouvait son auteur, qui nous communique de lui-même tout ce que nous pouvons en contenir.

(*Massias.*)

486

On aime la lecture et les spectacles, parce qu'on aime à être ému; on aime à être ému, parce qu'on aime à vivre.

(*Massias.*)

487

Si l'on me demande ce qui vaut mieux d'un ouvrage avec de grands défauts et de grandes beautés, ou d'un ouvrage médiocre et correct, je répondrai sans hésiter, qu'il faut préférer l'ouvrage où il existe ne fût-ce qu'un trait de génie. Il faut chercher avant tout dans les pensées de l'homme, ce qui agrandit l'âme et l'esprit. Le mérite négatif ne peut donner aucune jouissance; mais beaucoup de gens ne demandent à la vie que l'absence des peines, aux écrits que l'absence des fautes, à tout que des absences. Les âmes fortes veulent exister, et pour exister en lisant, il faut rencontrer dans les écrits des idées nouvelles ou des sentimens passionnés.

(*Madame de Staël.*)

488

Si l'on faisait l'analyse de plusieurs ouvrages, et que, laissant à part le coloris et la manière, on s'arrêtât uniquement à ce qui est profondément pensé, à ce qui étend la sphère de l'intelligence du lecteur, on serait étonné de la médiocrité du résultat.

(*De Meilhan.*)

489

Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentimens nobles et vertueux, ne cherchez pas

Digitized by Google

une autre règle pour juger l'ouvrage; il est bon et fait de main de maître.

(*La Bruyère.*)

490

Voulez-vous que la lecture vous laisse des impressions durables? Bornez-vous à quelques auteurs pleins d'un esprit sain, et nourrissez-vous de leur substance. Être partout, c'est n'être dans aucun lieu particulier. Une vie passée en voyages fait connaître beaucoup d'hôtes et peu d'amis. Il en est ainsi de ces lecteurs toujours pressés qui, sans prédilection pour aucun livre, en dévorent un grand nombre.

(*Sénèque.*)

491

Connaître, comprendre l'œuvre divin, voilà la science; le reproduire sous des conditions matérielles ou sensibles, voilà l'art.

(*Lamennais.*)

492

Les sciences et les arts font voir combien l'homme est ingénieux et inventif : en pénétrant par les sciences les œuvres de Dieu, et en les ornant par les arts, il se montre vraiment fait à son image, et capable d'entrer, quoique faiblement, dans ses desseins.

(*Bossuet.*)

493

L'homme a trois facultés : sentiment, raisonnement,

action. A chacune de ces trois facultés répond l'un des trois modes d'activité de l'intelligence humaine : art, science, industrie. Les arts sont la manifestation immédiate de la faculté du sentiment, et s'adressent à cette même faculté ; c'est-à-dire qu'ils ont puissance d'agir sur la partie morale de l'homme. Aux arts donc appartient l'enseignement moral de la société ; les beaux-arts doivent partager avec la religion le privilège de moraliser la société.

(*Saussine.*)

494

Celui à qui la nature commence à dévoiler ses secrets éprouve un désir irrésistible de connaître son plus digne interprète, l'art.

(*Goethe.*)

495

La sensibilité, un certain souffle d'inspiration, le goût de la nature, la vivacité des impressions, le désir d'embellir ce monde matériel pour en retirer l'essence d'une vie divine et pure, voilà les dispositions que veulent les arts.

(*Madame Necker.*)

496

L'imagination qui invente avec grandeur, médite avec profondeur, féconde avec patience, dispose avec sagesse et enchaîne avec habileté, est du génie.

(*P. Tissot.*)

497

Dans les ouvrages de l'art, l'invention n'est que le choix. Le poète choisit, arrange, et ne peut créer; les êtres fantastiques sortis du cerveau de l'Arioste, existent dans la nature, si ce n'est dans leur ensemble, au moins dans les parties dont ils sont composés.

(*Massias.*)

498

L'art consiste à nous donner mieux que la nature, ou à parer la nature pour l'embellir, afin de produire, par un ensemble de beautés qui y sont éparses, des chefs-d'œuvre dont on lui demanderait en vain le modèle ; témoin, entre autres, la Vénus de Médicis, dont chacun des traits a existé séparément, mais qui n'ont jamais été réunis.

(*Mademoiselle Lajolais.*)

499

Les arts n'imitent pas précisément les objets tels que nous les avons sous les yeux ; ils remontent à ces idées de la raison qui sont les lois de la nature et auxquelles elle se conforme dans ses œuvres. Il y a plus, l'art tire beaucoup de lui-même et d'un autre côté ajoute beaucoup à la nature ; il lui donne ce qui lui manque en perfection, parce que c'est lui qui possède la vraie beauté. Phidias a pu représenter Jupiter, quoiqu'il n'en trouvât pas le modèle

autour de lui ; mais il concevait par la pensée le dieu tel qu'il devait se manifester aux regards des hommes.

(*Goethe.*)

500

Ne cherchez point à découvrir les défauts dans les chefs-d'œuvre avant que vous ayez appris à en connaître les beautés.

(*Winckelmann.*)

501

Le goût consiste en une facilité à voir d'un coup d'œil et à saisir dans l'instant le point de beauté propre à chaque objet. Il ne se définit pas, parce qu'il est sentiment. Il ne s'acquiert pas non plus, c'est la nature qui le donne ; mais il est susceptible de se perfectionner par la réflexion, l'étude et la comparaison.

(*Mademoiselle de Lajolais.*)

502

Le goût fin et sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté parmi les défauts, et d'un défaut parmi les beautés.

(*Voltaire.*)

503

Le goût dépend de deux choses ; d'un sentiment très délicat dans le cœur, et d'une grande justesse dans l'esprit.

(*Madame Lambert.*)

504

Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût.

(*Vauvenargues.*)

505

Ce qui n'est point beau dans tous les lieux et dans tous les temps, ne peut plaire que par convention, et n'est point la vraie et saine littérature.

(*Massias.*)

506

Le beau idéal ne peut tomber sous les sens, ne se trouvant complet dans aucun individu ; il n'est que le type des espèces, et n'est visible qu'à l'esprit. La portion du beau qui tombe sous les sens, sert d'échelon pour s'élever au beau intellectuel.

(*Massias.*)

507

Le sublime, dans tous les genres, est le plus haut degré d'étendue, de grandeur, d'élévation et d'expression auquel puisse atteindre l'esprit humain. C'est un *je ne sais quoi* qui frappe l'imagination par un caractère de grandeur et de vérité dont le merveilleux naturel saisit, ravit, transporte l'âme, et semble l'élever au-dessus de la nature humaine.

(*Champignac.*)

508

Cela est sublime, qui laisse à l'esprit beaucoup à penser, qui fait sur nous une impression que nous ne pouvons pas repousser, et dont nous gardons un souvenir profond et ineffaçable.

(*Longin.*)

509

Quand un acte noble de vertu, de courage ou d'humanité fait jaillir une larme de nos paupières, c'est le sentiment du beau qui se manifeste en nous. Quand un spectacle grandiose ou pathétique nous imprime un certain frisson accompagné d'admiration ou d'attendrissement, c'est encore le sentiment du beau.

(*Mademoiselle de Lajolais.*)

510

La parfaite vertu est le beau idéal du monde intellectuel. Il y a quelques rapports entre l'impression qu'elle produit sur nous et le sentiment que fait éprouver tout ce qui est sublime, soit dans les beaux-arts, soit dans la nature physique. Les proportions régulières des statues antiques, l'expression calme et pure de certains tableaux, l'harmonie de la musique, l'aspect d'un beau site dans une campagne féconde, nous transportent d'un enthou-

Digitized by Google

siasme qui n'est pas sans analogie avec l'admiration qu'inspire le spectacle des actions nobles et vertueuses.

(*Madame de Staël.*)

511

On est malheureusement convenu de n'appeler utile que ce qui satisfait à des besoins grossiers, ce qui nous assure un superflu de moyens alimentaires, une abondance d'objets de luxe extérieur. Je ne vois pas pourquoi tout ce qui est désiré par mon sentiment le plus vif et le plus délicat, ne serait pas mis également au nombre des choses utiles.

(*Kant.*)

512

La nature déploie ses magnificences souvent sans but, souvent avec un luxe que les partisans de l'utilité appelleraient prodigue. Elle semble se plaire à donner plus d'éclat aux fleurs, aux arbres des forêts qu'aux végétaux qui servent d'aliment à l'homme. Si l'utile avait le premier rang dans la nature, ne revêtirait-elle pas de plus de charmes les plantes nutritives, que les roses qui ne sont que belles ?

(*Madame de Staël.*)

513

Quelle pauvre existence que celle de beaucoup d'hommes qui se contentent de ne pas faire le mal, et traitent

Digitized by Google

de folie la source d'où dérivent les belles actions et les grandes pensées ! Ils se renferment par vanité dans une médiocrité tenace, ils se condamnent à cette monotonie d'idées, à cette froideur de sentiment qui laisse passer les jours sans en tirer ni fruits, ni progrès, ni souvenir : et si le temps ne sillonnait pas leurs traits, quelles traces auraient-ils gardées de son passage ! S'il ne fallait pas vieillir et mourir, quelles réflexions sérieuses entreraient jamais dans leur tête ?

(*Madame de Staël.*)

514

Le pouvoir d'éprouver des émotions agréables est une des plus belles prérogatives de l'homme et l'un de ses plus grands attributs.

(*Saurin.*)

515

La satisfaction que nous éprouvons en nous sentant capables de saisir et d'admirer ce qui est grand et beau, élève notre âme, agrandit et perfectionne notre nature.

(*Massias.*)

516

Rien ne révèle mieux l'origine céleste de l'âme humaine, que les émotions qui sont sans rapports avec la conservation de la vie matérielle. Ces émotions que n'é-

Digitized by Google

prouvent jamais les créatures inférieures, semblent être l'introduction à une existence plus élevée.

(*Madame Necker.*)

517

Le charme des beaux-arts résulte de ce qu'ils inspirent l'élévation qui convient aux facultés humaines. Plus un être est doué de sensibilité, de noblesse, mieux il jouit des prodiges des arts. Ces prodiges existent à peine, au contraire, pour les âmes que la nature fit étroites et froides, ou qui sont devenues telles par l'habitude d'occupations intéressées, minutieuses, serviles. Le beau ne peut les enchanter : c'est une douce lumière vainement répandue sur des yeux fermés à son éclat.

(*Droz.*)

518

Les impressions délicates doivent manquer sans doute aux honnêtes gens qui ont toutes leurs pensées tournées vers le travail.

(*Lessing.*)

519

Après le génie, ce qu'il y a de plus semblable à lui, c'est la puissance de le connaître et de l'admirer.

(*Madame de Staël.*)

520

L'homme a la conscience du beau comme celle du bon,

et la privation de l'un lui fait sentir le vide, ainsi que la déviation de l'autre le remords.

(*Madame de Staël.*)

521

La véritable jouissance de l'âme est dans la contemplation du beau.

(*J. J. Rousseau.*)

522

L'amour du beau est une passion calme et sans danger, qui ne peut entraîner les funestes conséquences des autres et ne peut contribuer qu'à rendre la vie heureuse. On sent qu'on passe d'une sphère de plaisirs plus étroits et plus grossiers à une sphère de plaisirs plus larges et plus nobles. Passer de la poursuite de l'utile à la contemplation du beau, c'est s'élever. On sent que les plaisirs du beau ne coûtent rien ; il suffit de regarder pour jouir ; au lieu qu'il faut travailler pour posséder l'utile, qui n'est agréable que dans la possession. On sent qu'on peut jouir des plaisirs du beau sans les disputer à personne, sans exciter le mouvement de l'envie; au contraire on les éprouve plus vivement quand d'autres les éprouvent en même temps. On sent enfin que la contemplation et la jouissance du beau ne coûtent rien à la vertu et ne peuvent avoir aucune conséquence fâcheuse, n'exposent à aucune tentation ni à aucun danger, ne menacent, en un mot, ni la morale ni l'intérêt ; et l'on se complaît à l'idée de trouver le bon-

heur sans le payer d'aucun sacrifice. Cette perspective est ravissante, et l'on conçoit qu'elle attire puissamment.

(*Jouffroy.*)

523

Le beau est après le bon ce qu'il existe de plus digne d'amour. L'homme qui se plaît à cultiver les lettres, à s'occuper des arts, qui jouit des chefs-d'œuvre sans ambition de les imiter, n'éprouve que des émotions douces, et chaque jour des voluptés paisibles renaissent pour charmer le cours de sa vie.

(*Droz.*)

524

L'habitude de vivre au milieu des chefs-d'œuvre produit l'élévation d'âme, et celui dont l'âme est élevée est heureux et bon. Exempt des vaines faiblesses, libre des turbulentes passions des hommes, il cultive les vertus nobles et généreuses pour le plaisir de les pratiquer ; dédaignant une foule d'objets qui troublent le vulgaire, il offre peu de prise au malheur ; et si cependant l'adversité le frappe, il a contre elle des ressources d'autant plus sûres qu'il les trouve en lui-même.

(*Droz.*)

525

Sublime vocation des beaux-arts ! L'admiration des

chefs-d'œuvre dispose nécessairement aux sentimens nobles et généreux.

(*Massias.*)

526

Un homme de génie disait que la vue de l'Apollon du Belvédère, ou d'un tableau de Raphaël le rendait meilleur. En effet, la contemplation du beau en tout genre nous détache de nous-mêmes, nous inspire l'oubli de nos intérêts étroits, nous transporte dans une sphère de pureté plus grande et de perfectionnement inespéré.

(*Benjamin Constant.*)

527

Le plus digne objet de la littérature, le seul même qui l'ennoblisse, c'est son utilité morale.

(*Marmontel.*)

528

La lutte n'est plus entre le facile et le difficile, mais bien entre l'utile et l'inutile dans l'art; comme entre ceux qui regardent l'art comme un but, et ceux qui l'emploient comme un moyen, entre ceux qui font de l'art pour de l'art, et ceux qui mettent la pensée au service de l'humanité; entre la forme et le fond. Nous voulons que l'écrivain remplisse une mission profitable aux hommes, soit en attaquant, soit en défendant quelque chose dans la société; nous voulons que l'esprit le plus exact puisse s'intéresser

à la fable la plus futile, et que le mathématicien, après la représentation d'un drame ou la lecture d'un roman, n'ait plus le droit de dire : qu'est-ce que cela prouve?

Tels ont été les principes des grands écrivains du temps passé ; tels seront les principes de la littérature à venir. Les partisans des doctrines contraires en sont restés à ce pitoyable argument; l'art ne doit pas instruire, et doit plaire. Il ne peut être moraliste, ni pédant, ni dire comme la caricature : *cela prouve que la vertu trouve tôt ou tard sa récompense.* Non, sans doute, la morale d'un ouvrage ne doit point se tracer en toutes lettres au commencement ou à la fin d'un livre. La pensée de l'auteur doit être partout, ressortir du sujet même, apparaître d'un bout à l'autre dans l'enveloppe de sa fable, comme le corps se dessine sous les vêtemens bien ajustés. Est-ce que Molière a besoin de nous dire en tête du Tartufe qu'il attaquera l'hypocrisie religieuse, ou en conclusion du Malade imaginaire qu'il a attaqué l'ignorance des médecins? Non, ces conséquences jaillissent d'elles-mêmes, elles naissent des entrailles du sujet. L'œuvre de l'auteur n'est que la preuve de son opinion. Il pose des prémisses et vous concluez. Ainsi Voltaire veut argumenter contre le fanatisme, et il rédige Mahomet, une tragédie en cinq actes et en vers; Rousseau écrit l'Emile, un roman philosophique, pour améliorer l'éducation. Beaumarchais compose Figaro pour lui faire dire: *Et moi morbleu?* Tous les auteurs du dix-huitième siècle font du théâtre et de la librairie leurs journaux d'opposi-

tion. Aussi quelle est leur puissance et leur gloire ! Leurs voix sont au vieux monde ce que les trompettes de Josué furent aux murailles de Jéricho. Idées, mœurs, législation, pouvoir, ils changent tout avec leur plume. Ils sont la tête de ces bras qui vite après eux se mirent à renverser les vieux trônes.

Ceux au contraire qui manquent de but en écrivant, peuvent bien briller par le précieux et le fini de la forme dans leurs ouvrages ; mais ils sont sans crédit, sans force sur les masses ; ils dépopularisent l'art, ils l'isolent, et brisent tout autour de lui les sympathies du peuple, qui seul peut faire les grandes gloires présentes et les sanctionner dans l'avenir.

L'art sans la pensée, ressemble à la statue de Pygmalion avant que l'ouvrier n'eût prié les dieux d'animer son marbre. Pour nous, beauté de forme et puissance au fond, voilà l'art. L'art, c'est la vie; la vie, c'est la pensée; et la plus haute pensée, c'est l'humanité.

(***)

529

La poésie est à la prose ce qu'une belle musique est au langage ordinaire.

(Laharpe.)

530

Le sentiment vif des situations et la faculté de les exprimer, c'est là ce qui fait le poète.

(Goethe.)

531

La poésie n'est pas seulement dans les vers, elle est partout. L'esprit qui tend vers le beau, le cœur qui l'aime, peuvent s'alimenter de cette manne céleste au sein de la nature et des arts. Les vers ne sont qu'une expression, qu'une forme, la poésie est le souffle qui les inspire, comme elle est l'âme des chefs-d'œuvre de l'artiste.

(*Mademoiselle de Lajolais.*)

532

On devrait souhaiter à tout homme sensé une certaine dose de poésie. Ce serait le vrai moyen de lui donner de la dignité et de la grâce, quelle que fût sa position.

(*Goethe.*)

533

La poésie, la religion, la philosophie, sont les trois manifestations d'un même sentiment, qui se satisfait ici par de laborieuses recherches, là par une foi vive, plus loin par des plaintes harmonieuses ; et c'est ce qui fait que les âmes poétiques, religieuses, philosophiques sont sœurs ; et c'est ce qui fait qu'elles s'entendent si bien, alors même qu'elles parlent des langues si différentes.

(*Jouffroy.*)

534

De tous les beaux-arts la musique est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée, celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence, et change en entier la disposition intérieure.

(*Madame de Staël.*)

535

La musique donne à l'âme une véritable culture intérieure et fait partie de l'éducation du peuple. Elle a pour effet de développer les deux organes de l'ouïe et de la parole, d'adoucir les mœurs, de civiliser les classes inférieures, d'alléger pour elles les fatigues de leurs travaux, et de leur ménager un plaisir innocent à la place d'amusemens souvent grossiers et ruineux.

(*Guizot.*)

536

L'étude de la musique est, sans contredit, le meilleur moyen de faire acquérir à l'ouïe toute la délicatesse dont elle est susceptible ; à cette raison de perfectionnement individuel se joint encore la politesse qu'elle répand sur les mœurs, le soulagement qu'elle apporte aux peines de la vie, et l'essor qu'elle donne aux affections généreuses qui, sans elle, sommeilleraient quelquefois au fond des cœurs.

(*Mademoiselle de Lajolais.*)

537

La sculpture et la peinture s'adressent à la vue, sens moins intime que l'ouïe. La musique, par le secours de l'oreille, paraît s'adresser à toute notre organisation intérieure, l'émouvoir, la troubler et la calmer à volonté. Ses effets sont trop puissans pour pouvoir être prolongés, d'où résulte la nécessité des repos, et d'une variété plus grande peut-être que dans les autres arts.

(*Massias.*)

538

Le plaisir que peut donner la musique instrumentale est surtout d'une nature bien innocente. Des impressions vagues et sans objet n'excitent rien que de pur dans l'âme. Tout y est idéal, immatériel; des sons évoqués comme par magie, semblables à des esprits aériens, étrangers aux choses d'ici-bas, nous enlèvent sur leurs ailes légères.

(*Madame Necker.*)

539

La musique suave, sans expression déterminée, se prête à nos diverses rêveries. C'est elle qui, s'unissant à nos affections, nourrit un jour nos songes de bonheur, le lendemain notre mélancolie; elle ne prescrit point tel genre de plaisir, elle ajoute à celui que nous voulons

goûter; elle émeut l'imagination et l'abandonne à ses propres chimères.

(*Droz.*)

540

Les airs simples sont les seuls durables, les seuls qui s'adressent à l'âme et que tous les hommes comprennent.

(*Droz.*)

541

Aucune langue écrite et parlée ne peut rendre l'énergie et les nuances de nos passions; la musique seule les exprime dans toute leur force et leurs variétés, parce qu'elles résident, au moins quelques-unes, autant dans les sens que dans l'âme.

(*Massias.*)

542

La musique est de tous les beaux-arts celui qui enivre l'âme avec le plus de charme pour la transporter dans un monde idéal.

(*Droz.*)

543

L'infériorité de la musique instrumentale sur la musique dramatique résulte de ce que la première ne s'adresse pas aussi directement que la seconde à notre âme. Des symphonies flattent le sens de l'ouïe et ce n'est pas assez pour nous intéresser longtemps. L'âme suit d'abord avec

Digitized by Google

plaisir des sons qu'elle juge agréables, mais recevant trop peu d'idées, bientôt elle devient inactive et cède à l'ennui.

(*Schlegel.*)

544

Si nous aimions les arts avec un sentiment parfaitement pur, la musique ne serait plus abandonnée par les femmes au moment où elle cesse d'être un moyen de briller. Elle charmerait les enfans, enchanterait le séjour domestique, retiendrait dans une enceinte étoite mais plus animée, les maris, les frères, et les parens âgés.

(*Madame Necker.*)

545

Les occasions que les produits matériels de l'art et de la nature nous fournissent tous les jours d'observer le goût d'autrui, peuvent nous servir à déterminer, d'une manière assez probable, quel serait son sentiment, appelé à de plus hautes vues, dans le vaste domaine du cœur et de la pensée. Ainsi, je soupçonnerai fort que les prestiges du style et les enchantemens de l'amour resteront à jamais ignorés de l'être pour lequel une belle musique ne serait qu'une source d'ennui.

(*Kant.*)

546

La peinture doit être une imitation embellie de la nature.

(*Lessing.*)

547

Il faut étudier la nature, mais le peintre doit en faire le roman.

(*Doyen.*)

548

La sculpture ne produit véritablement son effet que lorsqu'elle touche à la perfection. La sculpture doit aussi chercher un intérêt dans les sujets qu'elle représente, et elle le trouve en perpétuant l'image des hommes illustres, mais encore doit-elle ici atteindre à un haut degré de perfection, si elle veut être vraie et conserver sa dignité.

(*Goethe.*)

549

L'architecte fait dire à la pierre des choses simples, naïves, élégantes, gracieuses ou sublimes. Les marbres, les pilastres, les coupoles, les voûtes, les dômes, les colonnes sont ses mots et son alphabet; les proportions sont sa pensée, son génie et sa poésie.

(*Massias.*)

550

L'âme se proportionne pour ainsi dire aux objets qui l'entourent : c'est pourquoi nous aimons la grandeur des monumens.

(*Droz.*)

551

Dans une société où l'on manque tout à la fois d'intérêt pour les sciences, la littérature, les tableaux et la musique, où l'imagination enfin n'occupe personne ; ce sont les petits faits, les critiques minutieuses qui font nécessairement le sujet des entretiens ; et les esprits étrangers à l'activité comme à la méditation, ont quelque chose d'étroit, de susceptible et de contraint qui rend les rapports de la société tout à la fois pénibles et fades.

(*Madame de Staël.*)



IX

PEUPLES. — GOUVERNEMENS. — CIVILISATION.

552

L'état sauvage est contre nature : il rapetisse tout, parce qu'il ne crée rien. La patrie pour le sauvage, c'est une forêt ; l'humanité, c'est la tribu ; et Dieu, c'est un fétiche, un morceau de bois. Le sauvage n'est homme ni par l'intelligence, ni par les développemens de l'âme : la sociabilité est donc une loi, car seule elle fait l'homme complet.

Autour de nous, et en nous, tout est prévu, tout est combiné pour l'accomplissement de cette loi. L'homme isolé ne peut rien, il n'éprouve pas même le désir de son propre bien-être. Les arts, les sciences, la philanthropie, les grandes idées morales, sont les fruits de la civilisation et l'œuvre de la société. Il faut à l'homme des compagnons et des rivaux ; il lui faut une ville, un pays, une patrie, un monde. Quand il n'a pas tout cela, son intelligence sommeille, son âme s'engourdit ; il est incomplet.

(Aimé-Martin.)

Digitized by Google

553

L'homme hors de la société n'est pour ainsi dire, qu'en puissance d'être ; il n'est progressif et perfectible que par la société.

(*Ballanche.*)

554

L'état sauvage est un fait incontestable, puisqu'il existe encore dans les forêts de l'Amérique. La question à décider est celle de savoir si cet état est primitif, ou bien s'il n'est qu'une dégradation. Tout ce qui a été dit pour établir que l'homme n'a pu se développer spontanément, qu'il n'a pu inventer ni la pensée ni la parole, renverse l'hypothèse de l'état sauvage comme l'état originaire de l'humanité. D'ailleurs si l'homme eût commencé par cet état, pourquoi et comment en serait-il sorti? Lorsque les philosophes veulent expliquer le passage de l'état sauvage à une civilisation commencée, ils prêtent au sauvage des idées et des besoins empruntés à un état plus avancé ; des idées et des besoins qu'il ne pouvait avoir. Cette remarque se trouve confirmée par l'expérience : jamais on n'a vu les sauvages s'élever par eux-mêmes à la civilisation, ils y ont toujours été initiés par un peuple déjà civilisé ; ceci ne souffre aucune exception. Toutes les traditions des peuples, tous les monumens historiques, le haut degré de civilisation auquel furent élevées, dès leur ori-

gine, les plus anciennes nations, nous fournissent encore des preuves irréfragables contre la priorité de l'état sauvage. Les plus anciens monumens écrits que nous possédions, sans parler des livres de Moïse, sont contraires à l'hypothèse de l'état sauvage. Le code de Manon, les Védas, à côté de déplorables erreurs, renferment de sublimes vérités, des idées très hautes de la Divinité. Ces livres s'adressent à un peuple civilisé. Aucune trace certaine de cette barbarie primitive qu'on nous donne pour le berceau de l'humanité ne s'y fait remarquer. Les monumens des arts et des sciences des peuples primitifs nous offrent encore leurs gigantesques débris, qui semblent porter un défi à la science moderne.

(*De Bonald.*)

555

Un peuple civilisé est celui qui respecte les personnes et les propriétés, habite dans des maisons décentes et meublées, se nourrit d'alimens sains et variés, se couvre de bons vêtemens, cultive les arts et les talens d'esprit.

(*Say.*)

556

Il y a deux civilisations qui quelquefois marchent de concert, et quelquefois s'avancent séparées : l'une est la civilisation morale, c'est-à-dire l'ensemble des croyances, des lois, des mœurs, des vertus d'un peuple; l'autre est

la civilisation matérielle, c'est-à-dire le développement plus ou moins progressif des métiers et des arts purement manuels ou de l'industrie. Quand on confond ces deux sortes de civilisation dans un seul mot, on ne s'entend plus.

(Lamartine.)

557

La civilisation me paraît consister en deux faits principaux : le développement de la société humaine et celui de l'homme lui-même; d'une part, le développement politique et social, de l'autre, le développement intérieur et moral.

(Guizot.)

558

Les principales causes des progrès de la civilisation ont été la prédication de l'Évangile, le développement du commerce et la découverte de l'imprimerie.

(Le prince de Ligne.)

559

En étudiant l'histoire, il me semble qu'on acquiert la conviction que tous les événemens principaux tendent au même but, la civilisation universelle.

(Madame de Staël.)

560

Avec le monde a commencé une guerre qui doit finir avec le monde ; celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité. L'histoire n'est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte.

(*Michelet.*)

561

La perfectibilité n'est pas le pouvoir de changer la nature de l'homme ; elle est tout simplement l'expression du mouvement des masses et des progrès de l'humanité. Considérant tous les peuples qui couvrent le globe comme un seul homme, elle cherche si cet être s'est amélioré depuis le commencement du monde ; elle lui demande ce qu'il était à l'époque de Sésostris et ce qu'il est aujourd'hui ; les erreurs qu'il a tuées et les vérités qu'il a fait naître ; tout ce qu'il a laissé sur sa route et tout ce qu'il y a recueilli dans une marche de plus de six mille ans. Magnifique spectacle des destinées humaines, dont le cercle s'agrandit et s'éclaire à chaque nouveau siècle qui tombe dans l'éternité.

(*Aimé-Martin.*)

562

En rétrogradant de siècle en siècle, pour nous éloigner du temps présent contre les torts duquel nous sommes

courroucés, nous rencontrons graduellement les orgies de la régence et le système de Law; les guerres de Louis XIV, et l'édit de Nantes; la Fronde et la Saint-Barthélemy; la Ligue et Ravaillac; Charles VII trahi par sa noblesse, déshérité par sa mère et son parlement, et la France aux mains des Anglais; enfin, la féodalité et la barbarie. Ayons un peu d'indulgence pour le temps où nous vivons.

(*Massias.*)

563

A toutes les époques, dans tous les siècles, rien n'a été faisable que ce qui était conforme aux croyances, aux opinions, au génie du temps.

(*Lamouroux.*)

564

Les grandes révolutions, que le vulgaire attribue au génie de certains hommes, sont le fruit des siècles, l'œuvre des circonstances; et les hommes qui passent pour en être les auteurs ne font autre chose que sonner l'heure, déjà marquée par le temps.

(*De Ségur.*)

565

Un grand homme n'est en dernière analyse que l'instrument de la divine Providence. Aussi tous les grands hommes ont été plus ou moins fatalistes: l'erreur est

dans la forme, non dans le fond de la pensée. Ils sentent qu'en effet ils ne sont pas là pour leur compte ; ils ont la conscience d'une force immense, et, ne pouvant s'en faire honneur à eux-mêmes, ils la rapportent à une puissance supérieure dont ils ne sont que les instrumens, et qui se sert d'eux selon ses fins.

(*V. Cousin.*)

566

La philosophie n'est pas seulement l'étude des lois morales qui doivent assurer le bonheur de l'individu, elle est encore la découverte des lois sociales qui doivent assurer la prospérité des peuples ; alors elle prend le nom de politique.

(*Aimé-Martin.*)

567

Tous nos progrès politiques se concentrent dans trois grands faits : la suppression de l'esclavage, cet élément hideux des vieilles républiques ; la liberté de conscience, conquête du dernier siècle ; et l'amour des hommes qui a élargi le cœur de l'homme. Dans le monde antique il y avait des cités rivales, des peuples ennemis ; dans le monde moderne, il y a un genre humain ! Voilà les progrès des nations civilisées depuis deux mille ans.

(*Aimé-Martin.*)

568

Le climat force la main du législateur. Pourra-t-on

défendre aux peuples septentrionaux l'usage des boissons fermentées, et leur prescrire les ablutions journalières? D'un Hindou ferez-vous jamais un Français ou un Suédois? Vous êtes également loin de la vérité en accordant tout, ou en n'accordant rien à l'influence du climat.

(*Massias.*)

569

Le climat n'a pas une influence purement physique, mais il agit surtout à la manière de l'éducation, c'est-à-dire en faisant contracter les habitudes qui déterminent les mœurs et modifient le caractère.

(*De Bonstetten.*)

570

Les meilleurs rois tendent à agrandir leur autorité, les aristocrates les moins aveuglés exigent des priviléges et une supériorité d'influence; les peuples les plus moraux se laissent entraîner à des excès lorsqu'ils essaient de réparer par la force les injustices de l'état social et les inégalités du sort; de bonnes lois seules sont incorruptibles et sans passions.

(*F. Bodin.*)

571

L'intérêt général manifesté par l'opinion du plus grand nombre; le partage aussi égal que possible entre les

hommes des avantages et des charges de l'existence sociale, tel est l'objet de la loi.

(*F. Bodin.*)

572

Les formes d'un gouvernement sont peu de chose si elles ne sont pas l'expression des mœurs, des persuasions, des croyances d'un peuple.

(*De Barante.*)

573

C'est l'unanimité des intérêts qui constitue la force légitime du gouvernement.

(*Napoléon.*)

574

Nulle autorité ne peut avoir de fondement solide que dans l'avantage de celui qui obéit.

(*Mirabeau.*)

575

L'autorité n'existe que pour le peuple, et non pour l'intérêt de ceux qui l'exercent.

(*Mounier.*)

576

Il ne faut pas que l'homme règne, il faut qu'il se contente de faire régner les lois. S'il prend la royauté pour

Digitized by Google

lui, il la gâte, et se perd lui-même; il ne doit l'exercer que pour le maintien des lois et le bien du peuple.

(*Fénélon.*)

577

Le souverain n'a qu'un seul devoir à remplir vis-à-vis de l'État, c'est de faire observer la loi.

(*Napoléon.*)

578

Les droits des rois sont des dépôts, ceux des peuples sont des propriétés.

(*Bolingbroke.*)

579

Ceux qui pensent que les nations sont des troupeaux qui, de droit divin, appartiennent à quelques familles, ne sont ni du siècle ni de l'Évangile.

(*L'abbé de Montgaillard.*)

580

Une bonne constitution empêche les nations de courir les chances du caractère des rois.

(*L'abbé de Montgaillard.*)

581

Le grand intérêt que les peuples ont à l'hérédité du trône serait singulièrement affaibli, s'ils ne pouvaient

compter sur une charte héréditaire, qui les protége contre les chances d'indignes successeurs à la couronne.

(*Massias.*)

582

Lorsque le hasard de la naissance place sur un trône absolu un prince incapable ou méchant, ce malheur est un inconvénient prévu de l'hérédité, et contre lequel il n'y a point de remède ; mais le gouvernement représentatif ne serait qu'une dérision si, en dépit de l'opinion publique, un ministère malhabile ou corrompu pouvait conserver le pouvoir.

(*De Lévis.*)

583

Qu'est-ce que la *liberté ?* On est convenu de désigner par ce mot les garanties que la société, sous quelque forme politique qu'elle soit constituée, doit à l'homme pour que son existence soit aussi heureuse et le développement de ses facultés aussi grand que possible. Ces garanties consistent dans la sûreté des personnes, celle des propriétés, la liberté d'industrie, d'opinion et de conscience. L'*égalité* est la participation de tous les citoyens à la jouissance de ces garanties. Le gouvernement représentatif et municipal est celui de tous qui peut le mieux assurer la liberté. Les gouvernemens qui n'accordent pas ou ne

maintiennent pas ces garanties sont mauvais. Ceux qui les accordent et les maintiennent sont bons.

(*F. Bodin.*)

584

Il faut apprendre aux peuples qui prétendent à l'honneur d'être libres, que la liberté, c'est le despotisme de la loi.

(*Casimir Périer.*)

585

Des libertés, chez une nation privée de lumières, seraient comme des liqueurs fortes entre les mains de gens sans tempérance.

(*L'abbé de Montgaillard.*)

586

Le meilleur moyen de rendre une nation digne de la liberté, c'est de l'éclairer, c'est de répandre l'instruction dans toutes les classes de la société. C'est en s'éclairant que les nations apprennent à chérir leurs institutions et à placer leur garantie dans le règne des lois et le maintien de la tranquillité.

(*Louis-Philippe.*)

587

L'éducation empêche la misère de devenir coupable, et facilite l'exécution des lois ; car la plupart des crimes sur

lesquels la justice appesantit son bras, sont commis par des malheureux sans éducation. Plus les hommes seront éclairés, plus la tâche des gouvernemens deviendra facile, plus les nations seront heureuses.

(*Louis-Philippe.*)

588

Que chacun ne puisse pas être tenu de faire autre chose que ce que la loi exige de lui, et qu'il puisse faire tout ce que la loi n'interdit pas, telle est la liberté.

(*Louis-Philippe.*)

589

Le libre exercice des droits de tous ne saurait subsister là où il y a une force supérieure à la loi, soit qu'elle vienne du trône, soit qu'elle vienne du peuple.

(*Louis-Philippe.*)

590

Il est une vérité qu'il ne faut pas perdre de vue ; c'est que la liberté dépend autant des mœurs que des lois.

(*F. Bodin.*)

591

Otez aux peuples modernes la faim et la soif de l'or, des places, des titres et des dignités, et faites ensuite des républicains si vous le pouvez.

(*Massias.*)

592

C'est le comble du délire, de croire qu'il est aussi facile de faire des républicains que des projets de république.

(*De Ségur.*)

593

L'esprit de parti fausse le jugement et durcit le cœur.

(*Shéridan.*)

594

L'évidence de l'intérêt commun ne frappe jamais l'aveugle esprit de parti.

(*De Ségur.*)

595

L'esprit de parti n'est qu'un égoïsme un peu étendu ; il rapetisse les pensées, fausse les idées, corrompt les sentimens, et met les intérêts à la place des vertus ; il enfante les discordes, rompt les liens des peuples, et cause même le malheur des individus, en chassant de leur cœur la modération et la bienveillance, hors desquelles il ne peut exister ni vraie sagesse ni vrai bonheur.

(*De Ségur.*)

596

Une des bizarreries de la nature humaine, c'est qu'il y a souvent plus de haine entre les opinions voisines qu'entre les opinions contraires.

(*F. Bodin.*)

597

L'idée morale de l'antiquité, c'est l'amour de la patrie. Tous les prodiges des anciennes républiques reposent sur cette base vigoureuse, mais étroite.

L'idée morale des temps modernes, c'est l'amour du genre humain. La bienveillance universelle, qui est l'esprit de l'Évangile, embrasse l'humanité tout entière.

(*Aimé-Martin.*)

598

Le patriotisme exclusif est un des plus funestes obstacles aux progrès de la civilisation.

(*Droz.*)

599

Triste avantage que celui de substituer l'égoïsme national à l'égoïsme individuel ! ce dernier mérite plus de mépris, et l'autre plus de haine.

(*Droz.*)

600

Interrogé sur sa patrie, Socrate répondit qu'il était citoyen du monde.

(*Plutarque.*)

601

Combien d'actions célébrées par l'histoire révoltent l'homme juste, sensible et vertueux !

(*Mademoiselle de l'Espinasse.*)

Digitized by Google

602

Ce qui épouvante quand on parcourt l'histoire, c'est cette immense quantité de guerres acharnées, entreprises sans motif ou pour des motifs injustes, ou par suite de frivoles intrigues de cour, et qui la plupart n'aboutissent à rien qu'à exterminer des milliers d'hommes, ruiner, incendier, saccager des provinces, remettre les terres en friche, et amener la peste après la famine. Les peuples civilisés ne se haïssent pas, ce sont les gouvernemens qui allument les haines nationales pour servir leurs desseins. L'alliance des rois peut encore comprimer les peuples ; mais l'alliance des peuples pourra un jour imposer la paix aux rois.

(F. Bodin.)

603

La guerre la plus heureuse est le plus grand fléau des peuples, et une guerre injuste est le plus grand crime des rois.

(Fénélon.)

604

La guerre est quelquefois nécessaire il est vrai ; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions.

(Fénélon.)

605

Qu'est-ce que la guerre ? un métier de barbares, où tout l'art consiste à être le plus fort sur un point donné.

(*Napoléon.*)

606

Un conquérant n'est qu'un roi blasé qui veut à tout prix de grandes émotions ; c'est un joueur déterminé qui prend un million d'hommes pour jetons et le monde entier pour tapis.

(*De Ségur.*)

607

On supplicie les obscurs incendiaires d'une grange ; on proclame grands, on couronne les incendiaires d'un État.

(*Holland.*)

608

Lorsque la civlisation sera arrivée à amener dans toute l'Europe l'abandon des vieux usages de la barbarie, la guerre ne sera plus possible, car il n'y aura plus de forces matérielles qui puissent lutter contre les forces morales.

(*Odillon-Barrot.*)

609

Dans les révolutions il y a deux sortes de gens : ceux qui les font et ceux qui en profitent.

(*Napoléon.*)

Digitized by Google

610

Ceux qui occasionnent une grande révolution dans un État, sont les premiers enveloppés dans sa ruine.

(*Montaigne.*)

611

Les révolutions laissent toujours après elles plus de pertes à réparer que d'avantages à recueillir.

(*Sanial-Dubay.*)

612

Les anciens Egyptiens vivaient dans la monotonie d'une vie symétrique et, pour ainsi dire, mécanique; les Grecs dans la gloire ; les Romains dans le sentiment de leur puissance ; les Italiens modernes dans leurs sensations ; les Espagnols dans leur ignorance, dans leur paresseux et farouche orgueil, exagération d'un fier et noble caractère ; les Français dans leur esprit ; les Belges dans la jouissance et l'apprentissage d'une sage liberté ; les Allemands dans leur bonhomie et leur imagination ; les Anglais dans leurs intérêts; les Russes dans une haute attente civile et politique ; les Prussiens dans une active et prévoyante incertitude; les Autrichiens dans la jovialité et le contentement des besoins physiques satisfaits. Viendra-t-il un jour quelque peuple qui ne veuille vivre que dans l'innocence, la justice et la vertu ?

(*Massias.*)

Digitized by Google



X

FEMMES.

613

La perfection et le bonheur du genre humain dépendent du caractère et de la vertu des femmes.

(*Iselin.*)

614

Deux choses forment les nations : ce sont les mœurs et les lois. Aux femmes Dieu a confié la sainte mission de former les mœurs.

(*Sainte-Foi.*)

615

Les vertus de la femme empêchent l'homme de douter du bien ; sa foi fait croire en Dieu ; son espérance fait croire à l'autre vie ; les inépuisables trésors de sa charité font croire au ciel et en donnent un avant-goût ; et sa prière s'étend comme un ombrage protecteur sur toutes les vertus de la famille.

(*Sainte-Foi.*)

616

Le cœur de la femme est un abîme d'amour. Il peut suffire aux affections les plus diverses par leur nature. Dès qu'un objet y tombe, il y est soudain enveloppé d'amour et de tendresse ; et l'on ne sait souvent ce qu'on doit le plus admirer dans une même femme, ou de sa tendresse pour ses enfans, ou de sa pieuse soumission envers ses parens, ou de son dévouement envers un frère, envers une sœur, ou de sa naïve confiance envers une amie, ou de sa charité compatissante envers les pauvres. Son cœur sait à la fois, et s'élever vers ce qui est plus haut que lui pour l'admirer et le vénérer, et se pencher vers ce qui est près de lui pour l'aimer et le chérir, et s'incliner vers ce qui est plus bas pour l'appuyer et le soutenir. Elle a un sourire pour toutes les joies, une larme pour toutes les douleurs, une consolation pour toutes les misères, une excuse pour toutes les fautes, une prière pour toutes les infortunes, un encouragement pour toutes les espérances.

(Sainte-Foi.)

617

Oh ! combien la bienfaisance a plus de charmes, combien la pitié est plus touchante chez les femmes que chez les hommes ! Nées pour subjuguer par la douceur, leur essence est d'aimer ; et le cœur de celle qui sait être tour

à tour fille soumise, épouse vertueuse, mère tendre, est sans contredit le chef-d'œuvre de la nature.

(*Jouy.*)

618

Il y a des femmes qui traversent la vie, comme ces souffles du printemps qui vivifient tout sur leur passage.

(*Jean-Paul.*)

619

Le soleil et la femme semblent s'être partagé l'empire du monde ; l'un nous donne les jours, l'autre les embellit.

(*Sanial-Dubay.*)

620

C'est surtout dans le malheur que la femme est vraiment forte, et que sa grandeur se manifeste dans tout son éclat. Semblable au saule qui croît au bord des fleuves, et penche ses rameaux pleurans sur leurs ondes fugitives, le cœur de la femme semble reverdir et prendre une nouvelle vie dans la douleur et les larmes. L'adversité, qui consterne et renverse l'homme, la redresse au contraire et multiplie ses forces. S'oubliant elle-même, pour ne songer qu'aux autres, elle suffit à porter le poids de ses propres douleurs, et à soulager les misères de ceux qu'elle aime. Son âme se dilate et s'agrandit à mesure qu'elle s'emplit de larmes, et les traits de son visage sem-

blent refleurir, sous les pleurs, et s'empreindre d'une beauté nouvelle.

(*Sainte-Foi.*)

621

Quelle est la véritable science des femmes ? Celle de la morale : voilà la seule étude qui leur convienne, qui leur soit nécessaire et par laquelle elles peuvent influer sur la vertu des hommes.

(*Madame Bernier.*)

622

Une femme pour être sage à ses mœurs, ne doit pas ignorer ce que c'est que la sagesse; et pour qu'elle imite la pureté des anges, il ne faut pas que ses pensées restent enfoncées dans la matière.

(*De Grenailles.*)

623

L'ignorance où les femmes sont de leurs devoirs, l'abus qu'elles font de leur puissance, leur font perdre le plus beau et le plus précieux de leurs avantages, celui d'être utiles.

(*Madame Bernier.*)

624

Il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui

leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

(Fénélon.)

625

Il y a tant de puérilité dans la vie privée, tant de minuties dans les soins journaliers du ménage, tant de mesquinerie dans les commérages de société, que beaucoup réfléchir et lire des ouvrages sérieux sont, pour une femme, les deux seuls moyens de rester au-dessus du vulgaire, et de conserver une certaine indépendance d'esprit nécessaire au bonheur.

(Madame Cécile Fée.)

626

Donnons à l'empire des femmes une sublime direction; que cette puissance enchanteresse dont elles disposent reçoive de nos propres mains une impulsion salutaire vers les grandes et belles choses, et qu'elles nous guident ensuite elles-mêmes vers cette amélioration morale, si inutilement cherchée par les philosophes.

(Raymond.)

627

Les occupations des femmes ne sont guère moins im-

Digitized by Google

portantes que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever.

(*Fénélon.*)

628

Lorsque les soins d'une famille ou le soulagement des malheureux remplissent la vie des femmes, nous n'avons rien de mieux à leur indiquer. La satisfaction qu'on éprouve à suivre ces routes tracées de Dieu même, ne se retrouve point quand il faut chercher à se frayer un chemin. Il n'est plus de vide intérieur, plus d'incertitudes chez la femme qui a pu se consacrer tout entière à l'accomplissement d'un devoir sacré. Ainsi, malgré des privations et des mécomptes sans nombre, une existence de dévouement nous paraît la plus heureuse de toutes ici-bas.

(*Madame Necker.*)

629

Les femmes qui comprennent bien leurs droits et leurs devoirs de mère de famille n'ont certes pas à se plaindre de leur destinée. S'il existe de l'inégalité entre les moyens de bonheur accordés aux deux sexes, elle est en faveur des femmes.

(*Madame Sirey.*)

630

Que les femmes sont heureuses ! On leur tient compte

de leurs affections comme si c'étaient des vertus : qu'elles soient tendres filles, épouses dévouées, bonnes mères, amies sincères, elles n'auront suivi que les penchans les plus doux de leur cœur, et tout le monde louera leurs vertus !

(*Madame Cécile Fée.*)

631

L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance ; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans sa maison comme un ministre dans l'État, en se faisant commander ce qu'elle veut faire.

(*J. J. Rousseau.*)

632

La qualité la plus essentielle dans une femme, est la douceur et l'égalité de caractère.

(*Madame Campan.*)

633

La première et la plus importante qualité de la femme est la douceur ; faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir, même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur et l'opiniâtreté des

femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point faibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène, et triomphe de lui tôt ou tard.

(*J. J. Rousseau.*)

634

Pour les femmes, le plus sûr moyen d'avoir raison est d'être douces.

(*Miss Edgeworth.*)

635

Madame Necker a dit : le devoir d'une femme est de paraître heureuse. Nous renchérissons encore, et nous croyons qu'*être* heureuse, forme une de ses principales obligations, une de ses plus attrayantes vertus.

Savoir être heureuse ! c'est-à-dire, ne pas se plaire aux ennuis, ne pas se plaire aux soucis ; glisser sur certaines

impressions fâcheuses, s'attacher aux idées douces, et ne pas examiner de trop près les roses, pour leur découvrir des plis. Savoir être heureuse ! c'est-à-dire, songer beaucoup aux autres, se reporter peu sur soi ! contempler longtemps les félicités que Dieu nous envoie ; se laisser réjouir par l'éclat des diamans qu'il parsème sur les plus pauvres tissus ; permettre aux rayons du soleil de pénétrer dans notre cœur. Savoir être heureuse ! c'est-à-dire, soulever les montagnes qui barrent le chemin ; souffler sur les fantômes qui l'obstruent ; s'avancer d'un pas confiant dans la vie. Savoir être heureuse ! c'est-à-dire encore, rechercher ce contentement d'esprit qui est un grand gain, et se maintenir toujours joyeuse ; non de cette joie insensée du monde, que suit la douleur, qu'accompagne le vide : non de la joie saccadée, inégale d'une âme capricieuse qui s'éclaire ou s'assombrit sans cause ; non de cette joie orgueilleuse de l'homme qui se complaît dans la contemplation de ses richesses ; mais de la joie inouïe, de la joie inébranlable qu'on trouve à se sentir aimé de Dieu ; de cette joie ineffable qu'on trouve à s'abandonner à sa sollicitude, à lui laisser le soin de l'avenir et la garde du présent.

(*Madame Agénor de Gasparin.*)

636

L'extérieur d'une femme doit parler aux yeux, comme son esprit, comme son caractère parlent à l'âme et au

cœur. Ce n'est point assez pour elle, que de se borner à suivre strictement les lois de l'ordre et de la propreté ; à ces vertus effectives, il faut joindre l'*amabilité;* à la propreté, à l'ordre, le bon goût et la grâce.

(*Madame Agénor de Gasparin.*)

637

La dignité de la femme est d'être ignorée, sa gloire est dans l'estime de son mari, ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

(*J. J. Rousseau.*)

638

La femme est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre.

(*Lamennais.*)

639

Il faut dans une femme que la vertu habite son cœur, la modestie brille sur son front, la douceur découle de ses lèvres, et le travail occupe ses mains.

(*Morale des Chinois.*)

640

Les femmes ne peuvent imaginer de parure qui les embellisse autant que la vertu.

(*Le Blanc.*)

Digitized by Google

641

La vertu, les qualités du cœur et de l'esprit, voilà la véritable beauté.

(*Saadi.*)

642

L'honneur des femmes est mal gardé, quand la vertu et la religion ne sont pas aux avant-postes.

(*De Lévis.*)

643

Le respect que les femmes ont pour elles-mêmes est tout à la fois, et la garantie, et la mesure de celui que l'homme leur porte ; et la femme qui ne sait pas commander à l'homme le respect et l'estime, est bien près d'être coupable et malheureuse.

(*Sainte-Foi.*)

644

Les femmes doivent être attentives, car une simple apparence leur fait quelquefois autant de tort qu'une faute réelle.

(*Girard.*)

645

La modestie chez les femmes est l'annonce de toutes les vertus ; l'effronterie semble supposer tous les vices.

(*Richardson.*)

646

Chez les femmes, la modestie a de grands avantages ; elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur.

(Fontenelle.)

647

Rien n'est si triste que la vie des femmes qui n'ont su être que belles, car rien n'est plus court que le règne de la beauté.

(Fontenelle.)

648

Dans une femme, la laideur avec un bon caractère, est préférable à la beauté accompagnée d'un mauvais naturel.

(Morale des Indiens.)

649

Une femme vaine, est une femme dont l'esprit est vide de pensées sérieuses, dont le cœur est vide de sentimens élevés et généreux, et dont la vie enfin est vide d'actions nobles et grandes.

(Sainte-Foi.)

650

Accoutumez vos filles à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs

Digitized by Google

pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs ; à faire le bien sans ostentation parce qu'il l'aime ; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera ; à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparaîtront devant lui.

(J. J. Rousseau.)

651

Sachez habituer de bonne heure votre fille aux travaux domestiques et lui en inspirer le goût ; que la religion seule et la poésie ouvrent son cœur au ciel.

(Jean-Paul.)

652

La plus utile et la plus honorable science pour une femme, c'est la science du ménage.

(Montaigne.)

653

Les filles doivent être vigilantes et laborieuses : ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances. Il faut les exercer d'abord à la contrainte afin qu'elle ne leur coûte jamais rien, à dompter

toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui.

(*J. J. Rousseau.*)

654

Soit que la plupart des femmes aient naturellement les manières plus douces et plus polies, soit que le dessein de leur plaire nous élève l'esprit et les sentimens, il est certain que leur commerce est pour les hommes une école excellente, et que rien n'est plus propre, non seulement à inspirer la politesse et le bon goût des choses, mais même à former d'honnêtes gens.

(*Le prince de Ligne.*)

655

La société des femmes est l'élément des bonnes mœurs.

(*Goethe.*)

656

Il n'y a de méchant que l'homme qui ne sait respecter ni la vieillesse, ni les femmes, ni l'infortune.

(*Parini.*)

657

Malheur à l'homme qui souille le cœur de la femme et qui lui enlève le précieux trésor de l'innocence ! L'infamie l'enveloppera comme un vêtement, et aux yeux de

Dieu, le forçat qui traîne le boulet pour avoir volé quelques pièces d'or, sera moins coupable que lui.

Maudit soit l'homme qui de propos délibéré marque d'un sceau d'ignominie le front d'une femme, et livre peut-être pour toujours son corps au vice, son âme au remords, et son cœur au désespoir.

(Sainte-Foi.)



XI

ÉDUCATION.

658

L'objet de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir, à l'âme la perfection dont elle est susceptible.

(*Platon.*)

659

Développer chaque individu dans toute la perfection dont il est susceptible, voilà le but de l'éducation.

(*Kant.*)

660

L'éducation est l'art de diriger le développement physique, intellectuel et moral de l'être humain ; l'art de former l'homme dans l'enfant.

(*Théodore Ratisbonne.*)

661

On façonne les plantes par la culture, et l'homme par l'éducation. Si l'homme naissait grand et fort, sa taille et

Digitized by Google

sa force lui seraient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir; elles lui seraient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister, parce que, semblable à eux pour l'extérieur, et privé de la parole ainsi que des idées qu'elle exprime, il serait hors d'état de leur faire entendre le besoin qu'il aurait de leurs secours, et rien en lui ne leur manifesterait ce besoin ; abandonné à lui-même, il mourrait de misère avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant.

(*J. J. Rousseau.*)

662

Notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens et les maux de cette vie, est à mon gré le mieux élevé ; d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

(*J. J. Rousseau.*)



Observez la nature, et suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans ; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute espèce ; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine et douleur. Les dents qui percent leur donnent la fièvre ; des coliques aiguës leur donnent des convulsions ; de

Digitized by Google

longues toux les suffoquent ; les vers les tourmentent ; la pléthore corrompt leur sang ; des levains divers y fermentent, et causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie et danger : la moitié des enfans qui naissent, périt avant la huitième année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces ; et sitôt qu'il peut user de la vie le principe en devient plus assuré. Voilà la règle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous ! Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins ! l'expérience apprend qu'il meurt plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne passe pas la mesure de leurs forces, on risque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à supporter un jour. Endurcissez leurs corps aux intempéries des saisons, des climats, des élémens, à la faim, à la soif, à la fatigue. Avant que l'habitude du corps soit acquise, on lui donne celle qu'on veut sans danger ; mais quand une fois il est dans sa consistance, toute altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des changemens que ne supporterait pas un homme : les fibres du premier, molles et flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuste sans exposer sa vie et sa santé.

(*J. J. Rousseau.*)

664

On ne songe qu'à conserver son enfant; ce n'est pas assez : on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence et la misère, à vivre, s'il le faut, dans les glaces de l'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte. Vous avez beau prendre des précautions, pour qu'il ne meure pas, il faudra pourtant qu'il meure : et quand sa mort ne serait pas l'ouvrage de vos soins, encore seraient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir que de le faire vivre. Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir, c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence.

(*J. J. Rousseau.*)

665

La première éducation est celle qui importe le plus, et cette première éducation appartient incontestablement aux femmes. Si l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur aurait donné du lait pour nourrir les enfans.

(*J. J. Rousseau.*)



666

C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former

Digitized by Google

des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc.; mais ce qu'on appelle l'homme moral, s'il n'a pas été formé sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être sûr que la main du vice ne l'effacera jamais.

(De Maistre.)

667

Les sentimens qui durent toujours sont ceux qui naissent autour de notre berceau, et la voix des vieillards nous répète assez que nos premières émotions sont aussi nos derniers souvenirs.

(Aimé-Martin.)

668

Il y a dans l'éducation deux parties bien distinctes: l'enseignement intellectuel et l'enseignement moral. Ce dernier est tellement négligé en France que pour beaucoup d'esprits le mot instruction, est synonyme du mot éducation; et c'est bien à tort, car l'instruction n'est qu'une des deux parties de l'éducation, et peut-être la moins importante: l'instruction s'adresse à l'intelligence, l'éducation au cœur.

(Rivail.)

669

Sans l'éducation, l'instruction n'est qu'un instrument

de ruine. L'éducation seule enseigne véritablement le devoir en le réduisant en pratique.

(Royer-Collard.)

670

L'éducation morale doit élever l'homme, soit général, soit individuel, de l'état d'animalité à l'état de moralité. La loi de l'animal, c'est l'égoïsme; la loi de l'être moral, c'est la justice, c'est la charité. L'éducation doit donc conduire l'homme, de l'égoïsme à la justice, de la justice à la charité.

Le premier moyen qu'elle puisse employer pour diriger et maintenir l'homme animal, c'est l'autorité soutenue par la force : de là, la nécessité de la loi pénale, soit dans la famille soit dans la société.

Le second moyen pour rendre l'homme juste, mais qui suppose l'effet du premier, c'est l'intérêt propre : ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent : fais pour autrui ce que tu désires pour toi-même. De là, l'équilibre des intérêts, la réciprocité des services qui constitue l'équité sociale et maintient les sociétés.

Le troisième moyen qui suppose le second, c'est la loi de l'amour : aimez Dieu par-dessus tout : aimez-vous les uns les autres. De là le dévouement pour Dieu et pour les hommes.

L'homme qui n'est juste que par crainte de la peine est un esclave, un animal discipliné.

Celui qui est juste par intérêt est un calculateur; il donne pour recevoir : c'est l'égoïsme raisonné à la place de l'égoïsme instinctif; c'est la vertu humaine qui est à elle-même sa récompense.

Celui qui est juste par amour, par oubli de soi-même, est le seul vraiment juste : car le désintéressement est la mort de l'égoïsme. C'est la vertu chrétienne, c'est la charité.

Donc s'il y a divers degrés de justice et de bien pour l'homme, il y a plusieurs degrés dans l'éducation morale. L'éducation ne sera complète que quand elle aura mené l'homme au terme supérieur, à la vertu par excellence, à la charité.

(*Théodore Ratisbonne.*)

671

Toute éducation qui n'est pas religieuse décomplète l'homme, et ne réussit tout au plus qu'à former un animal intelligent. C'est une erreur de penser que l'homme n'est grand que par la science, il n'est grand, il n'est homme, que par la connaissance de Dieu. Hors de là nous ne voyons rien que sa vie bornée, et une philosophie sans lumières.

Pourquoi l'égoïsme ? Pourquoi l'amour de l'or, l'amour du pouvoir, l'amour de la vengeance, au lieu de l'amour de l'humanité? Pourquoi tant d'ambitions qui enfantent tant de crimes? Pourquoi tant de meurtres, d'adultères, d'ingra-

titudes, de calomnies, de divagations, de dépravation? Deux causes : l'erreur et la misère. Un seul remède : la religion.

Vous aurez beau vous agiter, vous tourmenter, creuser votre cerveau pour suppléer à cette puissance divine; vous interrogerez en vain toutes les sciences dont vous êtes si orgueilleux et les chiffres de l'algèbre et les lignes de la géométrie ; ces vastes déploiemens de l'intelligence ne nous donneront rien que la matière d'un savant. Pour faire un homme il faut développer une âme, et dès que l'âme paraît elle cherche son Dieu : ainsi nous revenons toujours à cette chose tant méprisée : la religion. L'idée de Dieu seule complète l'homme.

(Aimé-Martin.)

672

L'éducation demande le plus grand soin parce qu'elle influe sur toute la vie : rien de plus facile que de façonner une âme encore tendre ; rien de plus difficile que de déraciner les vices qui se sont accrus avec nous.

(Sénèque.)

673

Le cœur de l'enfant, sous une sage direction, s'ouvre naturellement à la vertu comme le calice de la fleur aux rayons bienfaisans du soleil.

(De Gérando.)

674

On laisse au temps le soin de corriger les défauts des enfans ; au temps, qui seul suffit pour les rendre incorrigibles.

(Jean-Paul.)

675

On s'imagine qu'il ne faut pas contraindre les enfans dans leurs premières années : on ne fait pas attention que les contradictions qu'on leur épargne ne sont rien, que celles qu'on leur prépare seront terribles.

(Lefèvre.)

676

L'habitude de céder à ses désirs, prise dès l'enfance, est la source de presque de toutes nos fautes. Le premier et le plus important emploi que l'enfant doive faire de sa volonté est donc contre lui-même.

(Madame Souvestre.)

677

L'enfant veut sans raison, puisque la raison n'est point développée en lui : son vouloir n'est donc que l'expression naïve et naturelle de l'animalité ; il veut pour lui et tout pour lui. Il est donc clair qu'en satisfaisant ses désirs capricieux et désordonnés, vous nourrissez et fortifiez l'é-

Digitized by Google

goïsme : vous abrutissez l'homme dans l'enfant, vous le dégradez.

L'éducateur de l'enfance n'a donc autre chose à faire qu'à modérer et à réprimer les manifestations excessives de la volonté, soit en la laissant se débattre avec les obstacles physiques, soit en lui opposant l'autorité, non celle des raisonnemens que l'enfant ne peut comprendre, mais l'autorité de nature, l'impératif du regard qui lui dit nettement : tu n'auras ou tu ne feras point cela.

(Théodore Ratisbonne.)

678

L'école la plus nécessaire aux enfans est celle de la patience : la volonté doit être brisée dans la jeunesse, ou elle brisera le cœur dans l'âge mûr.

(Jean-Paul.)

679

La seule leçon de morale qui convienne à l'enfance, et la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne.

(J. J. Rousseau.)

680

L'habitude est le principal modérateur des actions humaines : faisons donc en sorte de contracter et de conserver de bonnes habitudes.

(Bacon.)

681

Les enfans oublient les recommandations et les règles de conduite ; il faut donc leur faire exécuter les actions indispensables, jusqu'à ce qu'ils se soient formé des habitudes indépendantes de la mémoire.

(*Locke.*)

682

Le naturel est souvent voilé ou déguisé, quelquefois vaincu, rarement tout à fait détruit. Si on lui fait violence, il revient avec plus de force quand il reprend le dessus. L'instruction et de sages préceptes peuvent modérer son impétuosité, mais l'habitude seule a le pouvoir de le changer et de le dompter.

(*Bacon.*)

683

Les pensées des hommes dépendent de leurs inclinations et de leurs goûts ; leurs discours dépendent de leurs lumières, des maîtres qu'ils ont eus et des opinions qu'ils ont embrassées ; mais c'est l'habitude seule qui détermine leurs actions.

(*Bacon.*)

684

Rien ne pénètre aussi doucement et aussi profondément dans l'âme que l'influence de l'exemple.

(*Locke.*)

Digitized by Google

685

Se nourrir de la vie des grands hommes, c'est comme si l'on vivait avec eux, et les biographies de Plutarque font plus d'effet que tous les compendium de philosophie morale. Particulièrement pour les enfans, il n'y a point d'autre morale que les exemples qu'on leur met sous les yeux.

(*Jean-Paul.*)

686

L'éducation qu'on reçoit dans les pensionnats est incontestablement préférable pour les jeunes gens à celle qu'ils pourraient recevoir dans leur famille.

Un des plus grands avantages de l'éducation publique, c'est sans contredit cette égalité qui place un grand nombre d'enfans sous le même niveau de la même loi, sans tenir aucun compte des distinctions de rang ou de fortune, qui tiennent une si grande place dans le monde. On peut dire que la pension ou le collége, c'est la société telle qu'elle devrait toujours être, puisque l'autorité réside entre les mains d'hommes incontestablement supérieurs par l'expérience, l'âge et le mérite à ceux qui obéissent, et que les seules distinctions qu'on y reconnaît parmi ceux-ci reposent sur les qualités de l'esprit et du cœur. D'ailleurs, un enfant se prépare dans ces maisons pour l'avenir des relations qui lui seront douces et utiles; et l'homme, étant fait pour la société, ne saurait jamais

trop multiplier les liens qui l'y attachent, parce qu'il est d'autant plus fort qu'il tient à plus d'hommes, et que plus d'hommes tiennent à lui.

(*Sainte-Foi.*)

687

La première éducation ne doit pas être professionnelle, elle doit s'étendre sur toutes les facultés et dispositions, parce que l'enfant étant homme avant tout, et possédant plus ou moins toutes les dispositions humaines, doit recevoir d'abord une éducation générale, humanitaire..... Toujours la culture générale doit précéder l'institution professionnelle, pour que les enfans deviennent hommes et non pas de pures machines.

(*Ahrens.*)

688

L'éducation mène à tout, et c'est peut-être elle qui donne dans le monde les seuls avantages solides qu'on puisse y acquérir. Il n'est pas de bien qu'on ne puisse perdre : l'éducation reste ; et après avoir fait la gloire, et souvent le bonheur de l'homme pendant toute sa vie, elle l'aide à descendre au tombeau sans désespoir.

(*Lemaire.*)

689

C'est la bonne éducation qui seule peut conduire à la vertu, qui seule est capable de procurer le bonheur.

(*Plutarque.*)

690

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talens.

(*Vauvenargues.*)

691

Le véritable orphelin est celui qui n'a pas reçu d'éducation.

(*Morale des Chinois.*)



Digitized by Google

XII

MORT.

692

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre la suite? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instans du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir. Qu'on interroge les hommes accoutumés à observer les actions des mourans et à recueillir leurs derniers sentimens; ils conviendront, qu'à l'exception d'un très petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation, causée par des mouvemens convulsifs, semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement, et sans douleurs; et même, ces terribles agonies effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent les malades; car combien n'en a-t-on pas vus qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient

aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; et, sur le petit nombre de ceux qui conservent la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons ; nous la jugeons mal de loin ; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on vient à en approcher de près ; nous n'en avons donc que des notions fausses ; nous la regardons non seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses ; cependant rien de plus faux que ce raisonnement.

(*Buffon.*)

693

Si nous étions immortels nous serions des êtres très misérables. Il est dur de mourir sans doute, mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre, quel homme qui réfléchit voudrait accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel

espoir, quelle consolation nous resterait-il contre les rigueurs du sort et contre les injustices des hommes? L'ignorant, qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie et craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir et la fausse sagesse qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort, et pas au delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'était pas sûr de la perdre une fois, elle coûterait trop à conserver.

(*J. J. Rousseau.*)

694

Consolons-nous d'être mortels sur la terre : tant de causes nous dégoûteraient de l'immortalité.

(*Blair.*)

695

La mort est un bien pour tous les hommes; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent à jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent sans cesse les malheureux vivans.

(*Bernardin de Saint-Pierre.*)

696

O mort, ô douce mort, que l'on est injuste envers toi !

Fille de Dieu, mère des êtres, qui les enfantes à l'existence réelle, qui leur ouvres l'entrée de l'immense avenir, qu'est-il pour eux de plus bienfaisant que ta puissance, de plus sacré que tes fonctions, de plus désirable que ta venue, de plus digne d'amour que ta tendresse sévère en apparence, lorsque, te penchant sur leur dur berceau, tu les enveloppes des plis de ton voile, pour les transporter là où rayonne, plus brillant, plus pur, l'astre éternel de qui tout émane, qui anime et vivifie tout ?

(Lamennais.)

697

La mort est la porte d'un autre monde, comme la vie est la porte de celui-ci. C'est le complément de l'être, une seconde naissance : notre naissance à l'éternité.

(Aimé-Martin.)



De même que le Nouveau-Monde n'apparaît d'abord au navigateur que comme un trait obscur au-dessus de l'horizon, ainsi l'autre monde ne repose devant notre œil mourant que comme un nuage, jusqu'à ce que, lorsque nous en approchons, il se développe à nos regards et nous présente ses palmes et ses fleurs. Un sentiment d'ivresse et de gloire se peint souvent sur le visage d'un mourant. Klopstock revit sa bien-aimée, qui l'avait pré-

Digitized by Google

cédé; Herder (*), dans son ravissement, s'écria : Que deviens-je !

(*Jean-Paul.*)

699

A l'heure de la mort, c'est une ressource bien consolante que le souvenir d'une belle vie. En quelque temps que meure un homme qui a toujours fait tout le bien qu'il a pu, il n'a point à se plaindre de n'avoir pas assez vécu.

(*Cicéron.*)

700

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux !

(*) Quand Herder mourut, ses amis trouvèrent, en approchant de son lit, sa main froide arrêtée sur quelques lignes qu'il venait de tracer. On lut ce qui suit :

« Transporté dans de nouvelles régions, je jette autour de moi un « regard inspiré. Je vois le monde réfléchissant l'éclat de l'Être su- « blime qui l'a créé ; le ciel formant comme le tabernacle de l'Éter- « nel..... Ma faible intelligence, courbée vers la poussière, ne peut « soutenir le spectacle de ces augustes merveilles, elle s'arrête dans « le silence..... »

Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter : marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens ; la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen, tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

(Bossuet.)

701

Que la mort soit toujours devant tes yeux, et tu n'auras jamais de pensées basses, et tu ne désireras rien avec trop d'ardeur.

(Épictète.)

702

Pourquoi tant d'inquiétudes pour une vie qui demande si peu?

(*Horace.*)

703

La fortune des riches, la gloire des héros, la majesté des rois, tout finit par *ci-gît.*

(*Young.*)

704

La mort n'est que l'instrument de la vie. Tout son pouvoir se réduit à changer les formes de la matière qu'elle ne peut anéantir, et que la vie lui reprend aussitôt. Ainsi la mort n'a de puissance que sur la forme. L'essence de tout lui échappe. Un pareil fait offre à notre âme quelque chose de plus que l'espérance.

(*Aimé-Martin.*)

705

Les hommes sont en présence de la mort comme Christophe Colomb aux bords des abîmes de l'Océan. On a beau lui crier que cet océan n'a point de rives, son regard d'aigle plonge dans l'immensité; il y pénètre à travers la nuit et les tempêtes, et voit un nouveau monde et une gloire immortelle, où la terreur imbécile ne voit que le néant.

(*Aimé-Martin.*)

TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google



I

RELIGION.

706

L'auteur de l'*Esprit des lois* a dit, avec raison, que tous les êtres avaient leurs lois : la Divinité comme le monde, le monde comme les hommes, les hommes comme les autres espèces d'êtres animés.

Si donc il y a dans le cœur de l'homme un sentiment qui soit étranger à tout le reste des êtres vivans, qui se reproduise toujours quelle que soit la position où l'homme se trouve, n'est-il pas vraisemblable que ce sentiment est une loi fondamentale de sa nature?

Tel est le sentiment religieux : les hordes sauvages, les tribus barbares, les nations qui sont dans la force de l'état social, celles qui languissent dans la décrépitude de la civilisation, toutes éprouvent la puissance de ce sentiment indestructible.

(Benjamin-Constant.)

Digitized by Google

707

Là où vivent des hommes réunis en société, se trouve une église, un temple, ou une mosquée. On ne se verrait point sans terreur au milieu d'une nation chez laquelle n'existerait aucune trace de culte et de religion.

(*Massias.*)

708

Professer publiquement certains dogmes fondamentaux, tels que ceux de l'existence de Dieu, d'une Providence, de la vie future, de la liberté de l'âme, de la distinction du bien et du mal, et rendre à la Divinité des hommages graves et purs qui portent dans l'âme des sentimens louables et bons : voilà ce qu'on appelle en général religion. Lorsque tout est vrai dans la croyance, pur dans les préceptes, saint dans le culte, alors c'est la religion véritable.

(*Frayssinous.*)

709

Une véritable religion n'est autre chose qu'une solution complète des grandes questions qui intéressent l'humanité, c'est-à-dire de la destinée de l'homme, de son origine, de son avenir, de ses rapports avec Dieu et avec ses semblables. Or c'est en vertu des opinions que les peuples professent sur ces questions, qu'ils se donnent un

culte, des lois, un gouvernement, qu'ils adoptent certaines pensées, certaines habitudes, certaines mœurs, qu'ils aspirent à un certain ordre de choses qui est pour eux l'idéal du beau, du bon et du vrai en ce monde. Tout système religieux entraîne donc nécessairement après soi, non seulement un certain culte, mais une certaine organisation politique, et de certaines mœurs. En un mot, toute religion enfante une civilisation tout entière, qui est à elle comme l'effet est à sa cause, et qui tôt ou tard doit nécessairement et inévitablement se réaliser.

(*Jouffroy.*)

710

La religion se persuade et ne se commande pas.

(*Origène.*)

711

La foi et la science, ces deux puissances qui se partagent l'empire du monde, loin de se combattre, doivent se donner la main, car elles sont sœurs, et concourir ainsi à l'amélioration de l'homme sur la terre.

(*L'abbé Lacordaire.*)

712

La vérité ne s'impose plus d'autorité : elle n'est admise aujourd'hui que par la lumière de l'intelligence ou la persuasion du cœur..... Le temps de la foi simple est passé : elle est le caractère et le privilége des époques de sponta-

néité, et le monde a trop réfléchi, trop raisonné depuis plusieurs siècles, pour croire encore de cette façon.

(*Bautain.*)

713

Que, grâce à vos lumières, la postérité se félicite de concevoir ce que l'antiquité croyait avec respect sans en avoir encore l'intelligence.

(*Saint Vincent de Lérins.*)

714

La philosophie peut légitimement prendre à la religion toutes ses grandes questions, pour les résoudre par ses procédés propres, et convertir ainsi sagement les dogmes de la foi en doctrines de la raison.

(*Damiron.*)

715

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

(*J. J. Rousseau.*)

716

Je crains Dieu, et après Dieu, je crains principalement celui qui ne le craint pas.

(*Saadi.*)

717

La religion est le plus ferme appui de la morale : sans religion, la morale est un arbre sans racines.

(*Massias.*)

718

La nature humaine est si faible, que les hommes honnêtes qui n'ont pas de religion me font frémir avec leur périlleuse vertu, comme les danseurs de corde avec leurs dangereux équilibres.

(De Lévis.)

719

Il faut, dit-on, de la religion pour la classe ouvrière. Oui, et davantage encore pour la classe occupée de grands intérêts ; à moins qu'il ne soit plus facile de gravir un roc que de traverser un vallon.

(Droz.)

720

La religion veille sur les crimes secrets ; les lois veillent sur les crimes publics.

(Voltaire.)

721

Dire que la religion n'est pas un motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. La question n'est pas de savoir s'il vaudrait mieux qu'un certain homme ou qu'un certain peuple n'eût point de religion que d'abuser de celle qu'il a, mais de savoir quel est le

Digitized by Google

moindre mal, que l'on abuse quelquefois de la religion ou qu'il n'y en ait point du tout parmi les hommes.

(*Montesquieu.*)

722

C'est tomber dans une étrange absurdité, que de ne pas reconnaître quelle influence doit exercer sur la morale de tout un peuple, la croyance qu'il existe un juge, partout présent, qui voit nos actions, entend nos pensées, récompense les vertus les plus secrètes, et punit les crimes les plus cachés.

(*Droz.*)

723

Que ne gagne pas l'homme à avoir des sentimens religieux, pourvu qu'ils soient sincères! Loin d'être détourné par eux d'aucune des vertus de ce monde, il en a plus de courage pour les pratiquer toutes; il en est plus propre à l'accomplissement de tous les genres de devoirs auxquels sa condition l'oblige; il en sent mieux la raison, il en conçoit mieux le but. Mais, en outre, ne gagne-t-il rien à se tourner vers Dieu, à s'élever vers lui, à vivre, au moins par momens, comme en sa présence et dans son union? Ne puise-t-il pas dans ce saint et mystérieux commerce une vie toute nouvelle, une ardeur presque divine, une grâce singulière! Dieu est la force des forces, la force par excellence, le bien sans limites et sans défauts.

Digitized by Google

Pour une force imparfaite et bornée comme est celle de l'homme, aspirer à Dieu, s'unir à lui, n'est-ce pas se fortifier, se relever, se recréer en quelque sorte, et prendre la vertu à sa source ? L'âme vaut toujours mieux, après s'être ainsi rapprochée de son principe ; elle se sent plus grande, plus pure et plus heureuse ; elle éprouve à la suite de cette élévation religieuse quelque chose de ce qu'elle éprouve au spectacle de la nature ; elle est plus aise de l'existence, elle se trouve mieux comme âme. Ainsi, quelque vague et mystérieux que puisse être ce mouvement qui porte l'homme vers son Créateur, il n'est pas sans objet, il n'est pas sans effet.

(*Damiron.*)

724

Ma surprise n'est pas que l'homme ait besoin de religion, ce qui m'étonne, c'est qu'il ne se croie jamais assez fort, assez à l'abri du malheur pour oser la rejeter.

(*Benjamin-Constant.*)

725

Un des grands avantages, un des plus touchans attributs de la religion, ce sont les consolations qu'elle présente à tous les fidèles, et contre les dégoûts de l'opulence, et contre les horreurs de la pauvreté, et contre les fureurs des persécutions, et contre les angoisses mêmes de la mort. Il le faut avouer, la plus sublime philosophie est bien loin

Digitized by Google

d'offrir à l'homme un pareil secours. En le courbant sous le sceptre de fer de la nécessité, en promettant au trépas son être tout entier, l'incrédulité laisse le raisonneur en proie au désespoir le plus affreux. Plus ce raisonneur sera juste, honnête, vertueux, plus il aura à gémir de l'impunité des crimes qui l'environnent, des méchans qui l'accablent, des iniquités dont il est la victime. Mais la foi soutient, au contraire, le courage des hommes pénétrés des vérités célestes. Elle les ranime, et s'ils sont éprouvés dans cette vie par des afflictions qui l'empoisonnent, rien n'altère du moins leur espérance qui est pleine d'immortalité.

(*Linguet.*)

726

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut parler au fond de son âme? Quel prix peut-il attendre de sa vertu? Comment peut-il envisager la mort?

(*J. J. Rousseau.*)

727

Soyons religieux. L'homme est faible même avec un appui céleste; que serait-il sans la confiance en Dieu?

(*Droz.*)

728

Vous qui ne croyez pas à la nécessité d'une religion, quelle fureur vous anime à publier vos opinions? C'est, dites-vous, le désir d'affranchir la société de l'esclavage que la religion lui impose. Malheureux affranchissement qui, en nous délivrant de ce que vous croyez une erreur, nous plonge dans mille misères réelles, sape tous les fondemens des sociétés, répand les divisions dans les familles, les révoltes dans les États, et ôte à toutes les vertus tous leurs motifs et toutes leurs bases! Eh! qui nous soutiendra, si ce n'est la religion, dans ces catastrophes si ordinaires aux fortunes même les plus brillantes? Qui adoucira nos esprits, si ce n'est la religion, dans ces misères sans nombre que la fragilité humaine traîne nécessairement à sa suite? Qui calmera, si ce n'est la religion, nos consciences dans leurs agitations et dans leurs troubles? Qui nous rassurera, surtout dans les langueurs d'une maladie mortelle, quand nous serons étendus sur un lit d'infirmités, placés entre des maux réels et présens, et la nuit affreuse de l'avenir? Ah! si la religion, qui produit de si beaux effets, est chimérique, laissez-moi ma chimère.

(*Saurin.*)

729

Qui oserait, en jetant un regard sur la carrière qui nous

est tracée, déclarer le recours aux sentimens religieux inutile ou superflu? Les causes de nos douleurs sont nombreuses. Le mensonge peut nous calomnier; les liens d'une société toute factice nous blessent. La destinée nous frappe dans ce que nous chérissons le plus. La vieillesse s'avance vers nous, époque sombre et solennelle, où les objets s'obscurcissent et semblent se retirer, et où je ne sais quoi de froid et de terne se répand sur tout ce qui nous entoure. Nous cherchons partout des consolations, et presque toutes nos consolations sont religieuses. Lorsque le monde nous abandonne, nous formons une alliance au delà du monde; lorsque les hommes nous persécutent, nous nous créons un appel par delà les hommes. Lorsque nous voyons s'évanouir nos illusions les plus chères, la justice, la liberté, la patrie, nous nous flattons qu'il existe quelque part un être qui nous saura gré d'avoir été fidèles, malgré notre siècle, à la justice, à la liberté, à la patrie. Quand nous regrettons un objet aimé, nous jetons un pont sur l'abîme et le traversons par la pensée. Enfin, lorsque la vie nous échappe, nous nous élançons vers une autre vie. Ainsi la religion est la compagne fidèle, l'ingénieuse et infatigable amie de l'infortuné.

(Benjamin-Constant.)

730

Il ne faut pas regarder Dieu comme un juge puissant et inexorable, qui veille sans cesse pour nous censurer et

pour nous contraindre en toute occasion; mais au contraire on doit voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins, et a pitié de nos faiblesses; nous devons nous familiariser avec lui comme avec un père tendre et compatissant.

(Fénélon.)

731

La prière est née de la foi et de l'amour; elle est destinée à vivifier et à fortifier les âmes; c'est un soupir vers la bonne vie.

(Damiron.)

732

La prière n'est qu'un élan du cœur vers le bien suprême et absolu; elle est en parfaite harmonie avec la destination générale de l'homme, car soit qu'elle le relève et le soutienne, soit qu'elle l'excite et l'exalte, elle ne peut manquer de le fortifier, de le rendre meilleur et plus heureux. La prière, sans être encore précisément la vertu, est le commencement de toute vertu. Prier, bien prier, c'est être prêt à bien vivre.

(Damiron.)

733

Dans le sentiment de sa misère l'homme conçoit obscurément et vaguement l'être tout parfait, et ne peut le concevoir sans se sentir soulagé et relevé, sans éprouver le désir de retrouver et de posséder encore, ne fût-ce que

pendant le moment le plus fugitif, la puissance et la douceur de cette contemplation. La pauvre femme, dont Fénélon enviait la prière, ne prononçait pas de savantes paroles ; elle pleurait en silence, abîmée dans la pensée de l'Être parfait et infini, témoin invisible, et consolateur secret de ses misères. Nous ressemblons tous à cette pauvre femme.

(*Cousin.*)

734

Lorsqu'un homme affligé prie avec ferveur, il sent quelquefois un calme inattendu pénétrer son âme : sans doute que Dieu vient, par des actes particuliers de sa providence, donner la paix au malheureux dont l'ardeur confiante mérite sa pitié.

(*Droz.*)

735

La prière lie le ciel à la terre ; les vœux que l'une élance vers l'autre, retombent en douce rosée pour rafraîchir les cœurs desséchés par le souffle brûlant de l'affliction.

(*Kératry.*)

736

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente? La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle

mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

(*Lamennais.*)

737

Malheur à celui qui ne prie point! sa vie sera comme un arbre qui n'a point de séve, et ses actions tomberont à terre comme des feuilles jaunies et desséchées. La prière est lumière pour l'esprit, repos pour le cœur, force pour la volonté. L'humilité de la foi est sa racine, l'espérance est sa tige, et sa fleur est la charité.

(*Sainte-Foi.*)

738

Si la religion garde la morale, on peut dire que le culte garde la religion, lui donne un corps, la rend sensible et populaire. En vain la fausse délicatesse et le bel-esprit dédaigneux affectent de voir des pratiques puériles et ridicules dans les rites sacrés, dans la pompe des cérémonies et le chant religieux: l'expérience apprendra toujours que, si tout cela n'est pas la religion même, tout cela du moins en est l'aliment et le soutien..... Il faut prendre l'homme tel qu'il est: son esprit est si faible, son imagination si volage, son cœur si facile à s'égarer, qu'on ne doit négliger aucun des moyens qui peuvent fixer son inconstance, éveiller son attention, et nourrir dans son âme de pieux sentimens.

(*Frayssinous.*)

Digitized by Google

739

Il faut un culte extérieur et des cérémonies qui frappent les sens des hommes : l'expérience a fait voir qu'une religion abstraite, ne présentant rien à leurs yeux, tombait bientôt sans effet.

(*Virey.*)

740

C'est un sentiment religieux bien impuissant que celui qui s'arrêterait à une contemplation rare, vague et stérile. Il est de l'essence de tout ce qui est fort de se développer, de se réaliser. Le culte est donc le développement, la réalisation du sentiment religieux, non sa limitation. Le culte est à la religion naturelle ce que l'art est à la beauté naturelle, ce que l'état est à la société primitive, ce que le monde de l'industrie est à celui de la nature. Le triomphe de l'intuition religieuse est dans la création du culte, comme le triomphe de l'idée du beau est dans la création de l'art, comme celui de l'idée du juste est dans la création de l'état. Le culte est infiniment supérieur au monde ordinaire, en ce que, 1° il n'a d'autre destination que celle de rappeler Dieu à l'homme, tandis que la nature extérieure, outre son rapport à Dieu, en a beaucoup d'autres qui distraient sans cesse la pauvre humanité de la vue de celui-là ; 2° parce qu'il est infiniment plus clair, comme représentation des choses divines ; 3° parce

qu'il est permanent, tandis qu'à chaque instant, à nos mobiles regards, le caractère divin du monde s'affaiblit ou s'éclipse tout à fait. Le culte, par sa spécialité, par sa clarté, par sa permanence, rappelle l'homme à Dieu mille fois mieux que ne le fait le monde. C'est une victoire sur la vie vulgaire plus haute encore que celle de l'industrie, de l'état et de l'art.

(*Cousin.*)

741

Sans doute la Divinité n'a pas besoin de temple pour elle-même, comme un monarque a besoin d'un palais pour en faire le siége de sa grandeur et de sa puissance ; sans doute encore ce ne sont pas précisément les lieux qui sanctifient les hommes, qui les rendent agréables au Créateur, et celui qui, sous un toit de chaume, prie avec un cœur humilié, sera bien plus sûr d'être exaucé que celui qui, conduit par l'ostentation, vient prier dans le temple avec un esprit plein de dissipation et d'orgueil. Mais c'est nous qui avons besoin de ces lieux spécialement consacrés au culte de la Divinité, soit pour aider notre faiblesse à s'élever jusqu'à l'auteur de tout bien, soit pour nous faciliter les moyens de lui adresser des prières plus ferventes et plus méritoires, soit pour lui offrir tous ensemble des hommages plus solennels, et nous présenter comme les enfans d'une même famille sous les yeux de notre père commun.

(*Frayssinous.*)

742

Les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exciter ; mais les cérémonies ne sont pas la religion même : elle est toute au dedans, puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité.

(Fénélon.)

743

La simple observation du culte extérieur est inutile, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion.

(Fénélon.)

744

Ce qui décrie la piété parmi les gens du monde, c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, et abandonnent l'essentiel.

(Fénélon.)

745

Trop souvent il est arrivé que les passions et l'ignorance ont dénaturé la religion par des pratiques ou bizarres, ou cruelles, ou infâmes, et c'est là ce qu'on appelle superstition. Plus d'une fois aussi le faux zèle a fait servir la religion de prétexte à ses fureurs, armé les hommes contre les hommes, et commandé des crimes au nom du ciel ; et c'est là ce qu'on appelle fanatisme.

(Frayssinous.)

746

La superstition abaisse l'esprit autant que la religion l'élève.

(*Montesquieu.*)

747

La superstition est de toutes les passions celle qui avilit davantage l'âme, par l'état de servitude et d'inertie auquel elle la réduit.

(*L'abbé Ricard.*)

748

Un préjugé très nuisible à l'esprit religieux, est celui qui nous fait trouver des coupables dans les personnes dont la croyance est différente de la nôtre. Tandis que la religion nous enseigne à couvrir du voile de l'indulgence les fautes de nos semblables, l'intolérance nous apprend à transformer leurs opinions en crimes : la religion élève des asiles au malheur, l'intolérance dresse des échafauds ; l'une veut pour ministres des hommes charitables, et l'autre des bourreaux ; l'une essuie les larmes, et l'autre verse le sang.

(*Droz.*)

749

Rien au monde n'est plus odieux et en même temps plus absurde que l'emploi de la violence en ce qui concerne la foi religieuse, soit pour la comprimer, soit pour

l'imposer..... La persécution religieuse est un abus de la force ; c'est le despotisme le plus odieux et le plus intolérable, parce qu'il viole ce qu'il y a de plus sacré, et prétend subjuguer l'homme jusque dans le plus profond de son être. Elle outrage l'humanité qu'elle dégrade ; elle est un blasphème contre Dieu, qui aime les adorateurs en esprit et en vérité, et ne veut pas être honoré des lèvres, mais du cœur.

(*L'abbé Bautain.*)

750

Hommes intolérans, quel est celui de vous dont on pourra dire : *On lui a beaucoup remis parce qu'il a beaucoup aimé?*

(*Droz.*)

751

En vérité, je vois bien que Dieu n'a point égard aux diverses conditions des personnes : mais qu'en toute nation, celui qui le craint et dont les œuvres sont justes, lui est agréable.

(*Saint-Pierre.*)

752

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont

éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

(J. J. Rousseau.)

753

Il y a autant de légèreté et de faiblesse d'esprit à être incrédule et opiniâtre, qu'à être crédule et superstitieux.

(Fénélon.)

754

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts, et j'ai pu me tromper encore sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, et je meurs.

(Vauvenargues.)

755

Que la brute, privée de réflexion, vive et meure sans s'inquiéter de l'avenir, cette insouciance est sa condition naturelle et nécessaire. Mais quand l'homme, doué de facultés incomparablement plus nobles, capable de s'élever à l'idée de Dieu, et d'embrasser l'infini par sa pensée, ses désirs et ses espérances, se précipite de cette hauteur dans la vile condition des bêtes, ne veut plus connaître, à leur exemple, que des penchans et des besoins, et, dégoûté du partage immortel que lui assigna le Créateur, leur envie jusqu'au néant, cela confond, cela épouvante, et l'on n'a point de paroles pour exprimer l'horreur qu'inspire une si profonde dégradation.

(*Lamennais.*)





II

EXCELLENCE DU CHRISTIANISME.

156

Il y a environ dix-huit cents ans qu'il s'est opéré dans l'univers une révolution telle, qu'aucune histoire n'en peut présenter de semblable, et que l'esprit humain, ne pouvant la révoquer en doute, a peine à la concevoir. Douze hommes sans naissance et sans considération, sans éducation et sans lettres, sortis d'un coin de la terre presque inconnu, envoyés par un homme mort du supplice des scélérats, sans autres moyens que la persuasion, sans autres armes que leur patience, sont parvenus à changer les idées religieuses et morales de tous les peuples. Ils ont trouvé les nations prosternées devant des idoles, que consacraient le respect de tous les pays et le préjugé de tous les siècles connus : à leur prédication ces idoles sont tombées, et sur les autels qu'elles occupaient a été élevée la croix, jusque-là l'instrument du plus honteux supplice et le symbole de l'ignominie. Ils ont trouvé

Digitized by Google

les esprits enthousiasmés de la philosophie alors dans son plus brillant éclat, et les cœurs enivrés des passions déifiées par le culte public : leur voix victorieuse à la fois des opinions, des affections, des habitudes, des superstitions, dissipant de son souffle et les lumières de la philosophie, et les illusions des passions, a soumis la raison à la foi, et les sens à la mortification. Ils ont trouvé les trônes occupés par des souverains superstitieux et cruels qui, pour soutenir leur culte antique, ont déployé toute leur puissance, et se sont armés de toute leur fureur : par le plus étonnant des succès ils ont triomphé de leur animosité en y succombant. Leur sang répandu est devenu une semence de nouveaux apôtres, qui eux-mêmes, par leur mort sanglante, en ont reproduit d'autres, jusqu'à ce qu'enfin, de persécutions en persécutions, l'univers se soit trouvé chrétien.

(De la Luzerne.)

757

L'époque de la naissance du christianisme est le plus grand événement de l'histoire des hommes ; c'est la régénération du globe par la foi et la charité. Après sept cents ans de gloire, de violences et de pillage, Rome mourait, et tous les peuples soumis à ses lois, des bords du Tage aux rives de l'Euphrate, du Danube au Nil, du Rhin au Tibre, allaient se trouver sans maîtres et sans dieux : la grande unité républicaine et romaine se dissol-

vait. Un enfant né dans une étable, élevé dans l'atelier d'un charpentier, fut le seul secours de la Providence au milieu des ruines de l'univers, et ce secours suffit pour le sauver. A l'unité romaine créée par la guerre, constituée par la forme municipale, il substitue une doctrine morale d'où ressort l'unité du genre humain, la charité universelle ; il rapproche les peuples divisés, il les unit entre eux, en leur montrant un père dans le ciel, des frères dans tous les hommes ; puis du haut de sa croix il jette le pardon et la résignation sur la terre.

(Aimé-Martin.)

758

Lorsque Jésus vint sur la terre toutes les religions étaient mortes, et tous les peuples étaient mourans. Sa mission fut de renouveler les croyances et les empires. On peut nier qu'il ait ressuscité les morts, mais on ne peut nier qu'il ait ressuscité le genre humain ; le titre de sauveur de l'univers qu'il se donne lui-même ne saurait trouver un incrédule ; il faut l'honorer comme un bienfaiteur si l'on ne veut l'invoquer comme un Dieu. Et voyez seulement de quel effroyable chaos il vint tirer le monde ? Rome livrée à Tibère, élevant des temples à Tibère, adorant les crimes de Tibère, trouvant dans les férocités de Tibère le type des héros, dans ses dépravations les attributs d'un Dieu : l'univers entier suivant l'exemple de Rome, et s'ensevelissant dans cette abjection. Point d'u-

nion morale entre les peuples ; la terre devenue un marché d'esclaves ; les nations livrées au fer des soldats ; les droits de l'homme méconnus ; les droits des sociétés violés ; un peuple privilégié, et tous les autres barbares ; les vainqueurs disant toujours : meurs ! à l'infortuné. Le sang humain coulant sur les autels pour réjouir des idoles auxquelles on ne croyait plus, et, dans les spectacles publics, pour réjouir une populace aussi vile que ses dieux. Voilà où en était la civilisation au moment de la venue de Jésus-Christ. Oh ! l'admiration est sans bornes lorsqu'elle vient à percer la nuit infernale où il fit briller sa lumière ! Dans toutes les institutions religieuses de la Grèce et de Rome, il n'y avait pas alors une idée, un principe, un sentiment qui pût régénérer les nations ; la vertu même sur le trône n'aurait pas suffi à leur rendre la vie. Dieu permit qu'on en fit l'essai, sans doute pour nous laisser voir toute la profondeur du mal ; et le dernier souffle de la sagesse antique s'exhala, avec les Antonins, inutilement pour le monde.

C'est que pour sauver le monde, il ne suffisait pas de relever ses ruines ; il fallait tout renouveler, la morale, les idées, les gouvernemens et les peuples. Jésus-Christ vint à temps pour l'humanité, et son avénement sublime aux dernières heures de la grande république, témoigne de la Providence.

(*Aimé-Martin.*)

759

Du milieu d'un peuple pauvre, inconnu ou méprisé des autres nations, et de la classe la plus obscure de ce peuple, un homme simple, sans lettres, sans culture, cru le fils d'un artisan, fait ressortir le code de morale le plus sublime que le genre humain ait jamais reçu. Ce n'est ni par la force du raisonnement, ni par le charme de l'éloquence que Jésus-Christ a persuadé l'univers; c'est par la vérité de ses maximes. Supérieur aux grandes choses qu'il annonce, il n'en semble point affecté. Les préceptes les plus sublimes, inouïs jusqu'à lui, coulent de sa bouche naturellement, avec une clarté qui les fait comprendre à tous les esprits, avec une autorité qui subjugue tout: il parle, et c'est, de l'aveu même de ses ennemis, comme aucun homme n'a jamais parlé. Aussi jamais doctrine ne fut ni aussi connue, ni aussi universellement publiée. L'artisan le plus grossier parmi nous est plus instruit de ses devoirs, que n'était le plus savant des philosophes.

(*De la Luzerne.*)

760

Un enfant, instruit dans les dogmes de la haine et du fanatisme, dans les idées étroites de tribu privilégiée, de peuple élu, vient tout à coup enseigner l'amour du genre humain. Au Dieu de colère de la Bible, au Dieu exclusif

d'Abraham, il substitue le Créateur, le père de tous les hommes. Moïse n'était que le libérateur d'un peuple ; Jésus sera le Sauveur de l'univers. Quelle humanité ! quelle charité ! comme il se dépouille du vêtement de sa caste ! comme il secoue l'orgueil national ! comme il brise les chaînes de la superstition et du despotisme ! Juif, il ne prononce pas anathème, il n'appelle pas la vengeance et l'extermination, il ne parle pas de sauver les Juifs, mais le monde. Son règne est celui de l'indulgence et de la paix ; il n'est pas venu conquérir avec le fer, frapper avec la foudre, mais adoucir avec la parole et civiliser avec l'amour.

Le genre humain s'humiliait devant des idoles, et lui seul il annonce le Dieu créateur, le Dieu inconnu, un Dieu.

L'assentiment de tous les peuples consacrait l'esclavage, et lui seul il dit aux peuples : Tous les peuples sont libres, parce que tous les hommes sont frères.

Les sages s'étaient réservé toutes les vérités morales ; ils ne réglaient les actions de l'homme que par les lois politiques : les vertus de Rome et de Sparte sont écrites dans leurs constitutions et non dans leurs religions.

Jésus, seul sur la terre, comprend que cette œuvre du législateur est incomplète, qu'elle resserre notre âme dans des limites trop étroites, et brise l'essor de sa vertu. Seul il sait que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de vérités. Ces vérités, inconnues jusqu'à lui, il les présente sous la forme facile et gracieuse d'une instruc-

tion toute populaire. A la sagesse abstraite des philosophes, il substitue une sagesse simple, précise, sublime, faite pour l'homme, puisqu'elle arrive à son cœur aussitôt qu'à son oreille, sans fatigue, sans travail, comme une réminiscence d'un sentiment qui reposait dans son âme, et qu'il doit emporter dans le ciel.

La plus haute vertu, jusqu'à lui, était de mourir pour le petit coin de terre où l'on avait reçu la vie ; les limites du pays traçaient les limites de l'humanité. A présent, le Sauveur vient nous dire : notre patrie, c'est le globe ; notre famille, c'est le genre humain ; notre père, c'est Dieu. Mesurez la grandeur de ces paroles, et voyez quelle origine elles nous donnent, quelle morale elles répandent et quelle destinée elles nous promettent ! Les anciens disaient : « Il faut aimer sa famille plus que soi-même, et sa patrie plus que sa famille. » De là, civilisation parcellaire, guerre éternelle. Jésus-Christ ajoute : « Et le genre humain plus que sa patrie. » De là, civilisation universelle, morale invincible, paix générale.

Amour filial envers Dieu, amour fraternel envers les hommes, loi céleste et terrestre, le plus haut point de perfection où l'âme puisse atteindre.

Avant lui, et j'appuie à dessein sur cette pensée, les institutions politiques traçaient seules les devoirs du citoyen, la morale humaine ne touchait aux cultes religieux que par les intérêts matériels : rien n'unissait l'homme à Dieu ; on était vertueux pour la patrie, l'Evangile nous

fit vertueux pour l'humanité et pour le ciel. En coordonnant ainsi la morale et la religion, l'amour de Dieu et des hommes, Jésus remédia d'un seul coup à l'insuffisance de la morale sans religion des philosophes, et à la fatalité de la religion sans morale des païens.

(*Aimé-Martin.*)

761

La sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste et d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir, et mourir sans faiblesse et sans ostentation ?

(*J. J. Rousseau.*)

762

Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? ce n'est pas ainsi qu'on invente..... Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il serait plus

inconcevable que quatre hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet ; jamais les auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.

(*J. J. Rousseau.*

763

Il n'y a eu dans le monde que trois grands capitaines : Alexandre, César et moi. Malgré tous leurs exploits, Alexandre et César ne sont plus qu'un thème pour les écoliers : mais qui les aime aujourd'hui ? — Ainsi de moi ; mon souvenir vivra peut-être encore cinquante ou soixante ans dans le cœur de quelque brave, et après cela personne ne m'aimera plus. Un seul homme est encore aimé sur la terre après dix-huit-siècles : c'est Jésus-Christ ! Montholon, je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme.

(*Napoléon, à Sainte-Hélène.*)

764

La gloire d'avoir été le Messie, le Messie véritable, reste à Jésus. L'effet a été produit, l'initiation a été donnée, et c'est lui qui l'a donnée. Tous les siècles peuvent venir battre au pied de sa croix ; jamais l'homme ne passera sans

respect auprès de ce gibet qui a été pendant tant de siècles le phare de l'humanité.

(*Pierre Leroux.*)

765

Voulez-vous un exemple de la portée et de l'étendue d'une grande religion? Considérez la religion chrétienne. Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfans, et sur lequel on les interroge à l'église; lisez ce petit livre qui est le catéchisme, vous y trouverez une solution de toutes les questions qui intéressent l'humanité, de toutes, sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable; demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes; comment la terre a été peuplée; si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira; il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'i-

gnore rien; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens, car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité.

(Jouffroy.)

766

Le christianisme est la plus profonde des philosophies.

(Bacon.)

767

De toutes les doctrines qui ont paru sur la terre, le christianisme est la plus profonde, la plus vaste, la plus sublime, celle qui renferme la plus pure sagesse et la plus haute science, la plus philosophique en un mot ; ainsi, s'il y a une parole de vérité dans le monde, c'est là qu'il faut la chercher.

(Bautain.)

768

Depuis trois mille ans que les hommse cherchent par les seules lumières de la raison le principe de leurs connaissances, la règle de leurs jugemens, le fondement de leurs devoirs, qu'ils cherchent en un mot la *science* et la *sagesse* ; il y a toujours eu, sur ces grands objets, autant de

systèmes que de savans, et autant d'incertitudes que de systèmes.

(*De Bonald.*)

769

Depuis l'apparition du fils de Marie, ceux-là mêmes qui n'ont pas cru dans sa divinité, se sont exprimés sur les grands intérêts de la terre et du ciel d'une manière plus nette et plus satisfaisante, que ne l'ont fait leurs prédécesseurs les plus distingués dans les chaires de philosophie.

(*Kératry.*)

770

Dans les états où régnait le polythéisme, la morale, entièrement séparée de la religion, n'était enseignée qu'au petit nombre d'adeptes qui fréquentaient les savantes écoles des philosophes. Un changement prodigieux, un changement dont les effets sont incalculables, s'opéra quand le christianisme vint unir un enseignement moral à la religion publique. Bientôt des milliers de voix annoncèrent à toutes les classes de la société, des idées utiles pour la conduite de la vie ; les gens les plus obscurs entendirent des préceptes dictés par la plus haute sagesse ; la dignité humaine s'en ressentit, et par ce fait seul que la lumière était portée à tous, une sorte d'égalité et une fraternité réelle commencèrent à s'établir parmi les hommes.

(*Droz.*)

Digitized by Google

771

Oh ! qu'il est consolant pour la multitude, de savoir que pour trouver le bonheur il ne faut ni puissance, ni richesse, ni science, qu'il suffit de croire au maître et à sa parole, d'espérer et d'aimer. Que deviendraient la plupart des hommes, tous ceux qui payent leur pain de chaque jour par la sueur de leur front, qui chaque jour disputent leur existence précaire au besoin, à la misère, à la mort ; tous ceux qui n'ont ni le loisir ni les moyens de jouir avec Épicure, qui ne peuvent raisonner avec Aristote, renier joie et douleur avec Zénon, ni s'élever à la hauteur des idées platoniques ? Doctrines humaines, que ferez-vous de ces hommes ? Ils sont hommes, malades et malheureux. Quel remède offrez-vous à leurs maux, quel soulagement à leur misère ? Pouvez-vous leur dire : venez à nous, vous tous qui gémissez, qui êtes fatigués et souffrans, et nous vous soulagerons ? Non, sans doute. Eh bien ! ceux que vous abandonnez, ceux que vous repoussez, ont trouvé un consolateur et un protecteur, un sauveur et un père. C'est l'Évangile qui le leur a fait connaître; et c'est sa morale pratiquée avec foi qui leur fraye le chemin pour arriver jusqu'à LUI.

(*Bautain.*)

772

Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile ; la philanthropie

est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière ; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre faternité devant Dieu : les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées ; la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne ! Mais son œuvre est loin d'être accomplie ; la loi du progrès ou du perfectionnement qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, est aussi la foi de l'Évangile : il nous défend de nous arrêter dans le bien, il nous sollicite toujours au mieux, il nous interdit de désespérer de l'humanité devant laquelle il ouvre sans cesse des horizons plus éclairés ; et plus nos yeux s'ouvrent à sa lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères, de vérité dans ses préceptes, et d'avenir dans nos destinées.

(*Lamartine.*)

773

L'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes.

(*Montesquieu.*)

774

L'Évangile est le code de la morale la plus sublime et la plus pure.

(Virey.)

775

C'est la morale sublime de l'Évangile qui a retiré la terre de sa barbarie primitive, des superstitions insensées et cruelles de l'idolâtrie, des sacrifices humains, des orgies honteuses des mystères païens ; qui a épuré les mœurs, proscrit les incestes et les adultères, policé les nations sauvages, fait disparaître l'esclavage. Enfin c'est au christianisme que les peuples de l'Europe sont redevables de jouir d'une existence plus sûre et plus aisée que tous ceux de l'Asie.

(De la Luzerne.)

776

Les nations qui professent le christianisme deviennent en général les plus policées, les plus industrieuses, et les plus instruites de l'univers ; car la civilisation, les arts et les sciences, n'ont jamais fait de progrès aussi éclatans chez les autres peuples modernes de la terre.

(Virey.)

777

Chose admirable ! La religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que notre félicité dans l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci, et elle est le meil-

Digitized by Google

leur garant que l'on puisse avoir des mœurs et de la probité.

(*Montesquieu.*)

778

Les préceptes que la religion renferme, sont la route assurée pour parvenir au souverain bien que les philosophes ont tant cherché.

(*D'Aguesseau.*)

779

La morale chrétienne présente l'heureux tempérament de la sévérité et de la douceur... Et cette morale si modérée est cependant celle qui réprime le plus efficacement le vice, qui réunit le plus de précautions pour l'arrêter. Toutes les autres lois qui ont régné successivement sur la terre ont condamné les crimes! mais là se terminait leur action : ce qui n'est pas entièrement et par soi-même criminel, elles le permettaient. La loi de Jésus-Christ a une tout autre étendue : elle va au-devant du crime, le prévient, l'attaque avant même qu'il ne soit formé. Pour abolir le parjure, Jésus-Christ réprouve le serment fait sans nécessité ; pour empêcher l'homicide, il réprime les mouvemens de la colère : pour arrêter l'adultère, il défend de le désirer ; le désir est un crime, le regard un adultère. Il place sa loi à l'entrée du cœur humain, comme une garde inflexible, qui repousse jusqu'à l'idée de tout péché.

(*De la Luzerne.*)

780

Le christianisme, toujours d'accord avec les cœurs, ne connaît point les vertus abstraites et solitaires, mais des vertus tirées de nos besoins et utiles à tous.

(Châteaubriand.)

781

Il n'y a que la religion chrétienne qui consiste dans l'amour de Dieu; les autres religions ont consisté dans crainte des dieux qu'on voulait apaiser, et dans l'espérance de leurs bienfaits, qu'on tâchait de se procurer par des honneurs, des prières et des sacrifices.

(Fénélon.)

782

La supériorité de la morale de Jésus-Christ sur la morale des philosophes anciens et modernes, consiste dans le précepte de l'Évangile du double amour de Dieu et des hommes. Séparé de l'amour des hommes, l'amour de Dieu alluma les bûchers de l'inquisition. Séparé de l'amour de Dieu, la philanthropie dressa les échafauds révolutionnaires.

(Madame Celnart.)

783

L'amour est le sentiment que respire tout l'Évangile; il est comme le fond de toutes les pensées de cet adorable livre. C'est ce qui rend ce mystérieux langage si pénétrant et si fécond en consolations; chaque mot aime, si

je puis ainsi m'exprimer. Quand on songe à ce que ces pages ont enfanté de grandes actions, de dévouemens sublimes, de glorieuses victoires sur des passions terribles ; quand on songe qu'elles ont changé le cœur de l'homme, qu'elles ont rendu à l'âme l'empire que la matière usurpait, qu'il est dans leur destinée de guider l'humanité dans son laborieux voyage, jusqu'à la fin des temps ; on sent profondément que ce ne sont pas là des pages sorties d'un front d'homme ; la voix de Dieu y éclate, ou plutôt elle s'insinue dans l'âme avec un parfum et une mélodie ineffables ; elle la calme, l'épure, l'élève ; elle la remplit de cet amour qui est la vie, comme la haine est la mort.

(Aménée Duquesnel.)

784

Tout le mystère de la religion chrétienne est dans la charité, dans le dévouement sans bornes du maître : toute la morale évangélique est dans le mot charité ; toute la perfection du chrétien est dans cette seule vertu ; car la foi et l'humilité, le renoncement et l'espérance ne sont que pour arriver à la charité. Et le but de cette charité fraternelle entre les disciples, et de ce dévouement du maître, c'est de détruire les barrières qui séparent l'homme de Dieu, et qui divisent les hommes entre eux ; c'est de les réunir dans une même foi, dans une même espérance, dans une même félicité.

(Bautain.)

785

Nous ne connaissons pas assez l'Évangile, nous en ignorons les maximes, nous n'en pénétrons point l'esprit ; nous recherchons curieusement les paroles des hommes et nous négligeons celles de Dieu.

(Fénélon.)

786

Quand on révoquerait en doute la vérité des dogmes du christianisme, il resterait encore dans la sublimité de sa morale, dans l'immensité de ses bienfaits, des preuves suffisantes qu'il est le culte le plus parfait, le plus rationnel et le plus divin que les hommes aient jamais pratiqué.

(Virey.)

787

Que de merveilles la religion chrétienne n'a-t-elle pas opérées ? C'est la religion qui a recueilli une multitude d'enfans délaissés, et qui a eu pour eux des entrailles que n'ont pas eues leurs mères dénaturées ; c'est la religion qui verse la pitié avec le noble courage dans le cœur de ces filles de charité, de ces anges consolateurs prêts à voler partout où le cri du malheur les appelle. Qui donc a bâti sur des montagnes de neiges éternelles, ces retraites hospitalières auxquelles le voyageur égaré a dû si souvent

la conservation de ses jours? C'est le christianisme. Qui donc avait inspiré à des hommes généreux d'aller, sur des plages brûlantes et barbares, se présenter comme les libérateurs de leurs frères captifs? C'est le christianisme. Encore aujourd'hui, quelle est l'âme secrète de ces associations qui visitent les asiles de la misère, descendent dans les cachots, instruisent l'ignorance, et semblent avoir des consolations pour toutes les douleurs, et des services pour tous les besoins? C'est toujours le christianisme.

(*Lamennais.*)

788

Charité! divine fille de Jésus-Christ, tu es un des plus grands bienfaits de cette sublime religion qui nous fit de l'amour du prochain un précepte, et nous ordonna de faire du bien à nos ennemis. Ton nom de *caritas,* dont le sens propre est grâce, joie, tient à quelque chose de céleste; il nous enseigne cette consolante vérité que pour être heureux dans ce monde et dans l'autre, les hommes doivent s'aimer, se secourir, et ne former qu'une grande famille. Combien de miracles n'as-tu pas enfantés! Combien de fondations admirables, d'inconcevables sacrifices! A ta voix, de saintes âmes renoncent aux joies de la famille, aux plaisirs du monde, se consacrent au soulagement de toutes les infortunes; le missionnaire part pour les pays lointains, et court, au péril de ses jours, endurer

toutes les privations, afin d'arracher des peuples au joug de l'esprit de ténèbres; la sœur *grise* va secourir l'indigent dans sa chaumière; le frère du *bien-mourir* console l'agonisant sur son lit de mort; la sœur de *charité* monte au septième étage pour prodiguer les secours, les vêtemens, l'espérance; d'autres distribuent çà et là des bouillons, la charpie, les médicamens; la religieuse du *refuge* tend les bras à la pécheresse et lui crie avec Jésus-Christ: « je ne suis point venu pour appeler les justes, mais les pécheurs! » Par toi, divine charité, l'orphelin trouve un père, l'insensé un médecin, toutes les misères un secours. Oh! qu'elle est douce la joie qui remplit un cœur à la vue des êtres qu'il a consolés! Avec quelle satisfaction il se rappelle les paroles du Sauveur: « En vérité je vous le dis, un verre d'eau donné au nom de mon Père, ne restera point sans récompense en ce monde et dans l'autre. » Notre divin maître apparaît au milieu des hommes, et tous ses prodiges sont pour les malheureux. Sa charité est sans bornes; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs des infortunés; tout ce qui souffre, tout ce qui est abandonné du monde, fait ses délices; il répète continuellement à ses disciples: « aimez-vous les uns les autres. » Il se sert de l'admirable parabole du mauvais riche, pour montrer le châtiment réservé à ceux dont le cœur dur reste insensible aux besoins et à la misère de ses semblables.

(*Madame de Sainte-Marguerite.*)

Digitized by Google

789

Aux biens innombrables que le christianisme a opérés sur la terre se sont sans doute mêlés beaucoup de maux; mais les biens viennent du christianisme, ils en découlent directement, et les maux arrivent de ceux qui ont faussé la doctrine du maître, ou violé ses préceptes saints.

(*Lamennais.*)

790

Qu'est-ce que le sacerdoce considéré dans ses rapports avec les intérêts de la vie présente? C'est un ministère de zèle universel, généreux, héroïque, qui embrasse tous les besoins de l'homme, et qui n'élève les prêtres au-dessus de tous par la dignité, que pour en faire les serviteurs de tous par la charité. Chrétien pour lui, et prêtre pour les autres, le ministre de la religion est par état, par vocation spéciale, l'homme de Dieu sur la terre pour faire le bien de ses semblables; sa destinée est de travailler à les rendre plus heureux en les rendant meilleurs; sa douce mission est de se dévouer pour les instruire dans la vertu, et pour les soulager dans leurs maux; et son triomphe serait de mourir victime de son zèle.

(*Frayssinous.*)

791

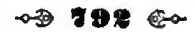
Au sein des cités et des campagnes se trouvent des pasteurs éclairés et charitables, chargés d'apprendre aux

hommes les vérités les plus importantes, les seules même dont il est impossible de se passer. La classe la plus indigente, la plus délaissée, celle que dédaignent le savant et le riche, celle qui forme l'immense majorité de la population, dont il est si nécessaire d'adoucir les mœurs sauvages et de contenir les passions brutales, voilà celle qui fixe plus spécialement les regards et les soins du pasteur. Sans lui, privées de toute éducation religieuse, que deviendraient ces âmes grossières? Quelles idées se formeraient-elles de Dieu, de la providence, de la vie future, de la probité, de la bonne foi, de toutes ces maximes fondamentales qui sont la règle des devoirs, et la meilleure sauve-garde des vertus domestiques et civiles? La véritable éducation du peuple, c'est la religion; ses vrais instituteurs sont ceux qui, par état, sont chargés de la lui enseigner, et qui ont grâce pour la lui faire goûter et pratiquer. A peine l'enfant est éclairé des rayons d'une raison naissante, que le prêtre fait pénétrer dans son âme encore neuve les premières notions d'un Dieu père commun de tous les hommes, de sa providence pleine de bonté, de cette vie à venir où sont entrés nos pères. De là découle l'obligation d'adorer Dieu, de suivre sa loi, et d'être fidèle à tous ses devoirs; de là ces premières impressions de piété, cette délicatesse de conscience qui repousse le mal, ces remords qui suivent la faute, cet amour secret de la vertu qui se fait sentir lors même qu'on l'abandonne..... Cependant ces premières semences crois-

Digitized by Google

sent et se développent avec les années; les soins que le pasteur a donnés à l'enfance, il les continue à l'âge plus avancé. Ainsi, par le ministère sacerdotal, se forment le bon fils, le bon père, le bon frère, l'ami fidèle, l'homme de bien; et les instructions du pasteur deviennent un bienfait immense pour la société.

(Frayssinous.)


792

Les incrédules accusent le prêtre de faire métier de son titre, et de prêcher à son profit une foi qu'il n'a pas. C'est une bien grande erreur... Le prêtre est comme le peuple; il croit comme le peuple; il est peuple, sauf un sentiment plus vif ou des études plus profondes des vérités religieuses; en général, le prêtre ne se fait pas plus par calcul que l'artiste et le poète; il se trouve plus religieux que le commun, et il devient l'interprète de l'opinion commune; son existence est un fait naturel dans les sociétés, comme celle de tout homme que son génie et les circonstances appellent à être, sous quelque rapport, le représentant et comme l'expression des hommes avec lesquels il vit.

(Damiron.)

793

Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, vous que ce nom seul irrite ou fait sourire de mépris? Un prêtre est, par devoir, l'ami, la providence vivante de tous les malheu-

reux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, lè réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentirait à échanger, comme lui, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement, contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit de tant de sacrifices, que le dédain, l'ingratitude et l'insulte? Vous êtes encore plongés dans un profond sommeil, et déjà l'homme de charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu des âmes troublées par les orages des passions. Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré: un chrétien touche à ses derniers momens; il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse: n'importe; le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui

mourut pour elle, et qui lui donne, à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité.

Voilà le prêtre, le voilà ; non tel qu'en en jugeant sur quelques exceptions scandaleuses, votre aversion se plaît à se le figurer ; mais tel que réellement il existe au milieu de nous.

(*Lamennais.*)

794

Vous êtes nés chrétiens, bénissez-en Dieu. Ou il n'y a point de vraie religion, de lien qui unisse les hommes entre eux et avec l'auteur éternel des choses, ou le christianisme, religion de l'amour, de la fraternité, de l'égalité, d'où dérive le devoir comme le droit, est la vraie religion.

(*Lamennais.*)

795

Pour moi, si j'avais à choisir librement entre toutes les religions qui existent dans le monde, je préférerais naturellement la chrétienne, à cause de la sublime morale qu'elle enseigne, et de la charité qu'elle inspire à tous ceux qui la suivent de cœur.

(*Virey.*)

796

Les nations commencent et finissent, elles passent avec leurs mœurs, leurs lois, leurs opinions, leurs sciences : une seule doctrine reste, toujours crue, malgré l'intérêt qu'ont les passions de n'y pas croire ; toujours immuable

Digitized by Google

au milieu de ce rapide et perpétuel mouvement ; toujours attaquée et toujours justifiée ; toujours à l'abri des changemens qu'apportent les siècles aux institutions les plus solides, aux systèmes les plus accrédités ; toujours plus étonnante et plus admirée à mesure qu'on l'examine davantage ; la consolation du pauvre, et la plus douce espérance du riche ; l'égide des peuples et le frein des rois ; la règle du pouvoir qu'elle modère, et de l'obéissance qu'elle sanctifie ; la grande charte de l'humanité, où la justice éternelle, ne voulant pas que le crime même demeure sans espoir et sans protection, stipule la miséricorde en faveur du repentir ; doctrine aussi humble que profonde, aussi simple qu'elle est haute et magnifique ; doctrine qui subjugue les plus puissans génies par sa sublimité, et se proportionne par sa clarté aux intelligences les plus faibles ; enfin doctrine indestructible, qui résiste à tout, triomphe de tout, de la violence comme du mépris, des sophismes comme des échafauds, et, forte de son antiquité, de ses preuves victorieuses et de ses bienfaits, semble régner sur l'esprit humain par droit de naissance, de conquête et d'amour.

(*Lamennais.*)

797

Le christianisme dominera toutes les parties du monde... Du fond de l'Angleterre et de la Russie, la Bible, traduite dans toutes les langues, se répand incessamment chez tous les peuples de l'Asie, et jusque dans les steppes

les plus barbares de la Tartarie et les îles les plus lointaines du Grand Océan. Et, bien que ce ne soit pas la propagande religieuse, mais le commerce, la civilisation, la conquête, qu'on se propose pour premier but, la loi chrétienne s'avance à la fois par toutes les routes de l'activité humaine, et envahit l'univers sur tous les points. C'est la révolution que verra l'avenir. Dans ces grandes usines de la civilisation, à Londres, à Paris, le christianisme a été souvent discuté, méconnu, renié ; mais au loin il s'étend avec la civilisation même, et, qu'elle le veuille ou non, il est inséparable de son triomphe. Comme elle, il couvrira successivement le monde ; et, lorsque le génie de nos arts viendra seconder la nature de ces contrées barbares, au milieu de toutes les puissances de l'industrie humaine, s'établira de soi-même la religion de la race européenne.

(*Villemain.*)

798

Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le christianisme est fini. Le christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. Tout ce qui a été prédit de lui s'accomplira. La conquête du monde lui est réservée, et il sera la dernière des religions.

(*Jouffroy.*)



Digitized by Google

APPENDICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

I

AGE DU MONDE,

ET CONCORDANCE DES FAITS GÉOLOGIQUES AVEC LA GENÈSE.

799

Les uns admettent que le monde est éternel; qu'il a toujours été comme il est aujourd'hui et qu'il sera toujours le même.

Les autres pensent que le monde n'est pas plus ancien que l'homme dont l'existence sur le globe ne remonte pas au-delà de 6555 ans.

Ces deux opinions sont également erronées.

Il suffit d'examiner la croûte extérieure de ce globe, pour voir qu'elle est formée d'un grand nombre de couches déposées les unes sur les autres, pour remarquer que très souvent ces couches renferment divers coquillages pétrifiés, des ossemens ou des plantes; et qu'en général chaque couche, ou plutôt chaque formation, présente des fossiles qui lui sont propres.

Dans ces couches, on ne trouve aucuns ossemens hu-

mains. D'ailleurs, il n'est plus permis aujourd'hui de croire à l'existence des fossiles humains. Avant d'en trouver, on eût découvert dans les couches, où la présence des fossiles peut tirer à conséquence, des choses encore plus durables que nos os, des ustensiles, par exemple, qui, sortis des mains de l'homme, eussent attesté son antique existence et son industrie primitive, tout grossiers qu'en eussent été les résultats. Qu'une révolution physique détruise aujourd'hui les êtres organisés à la surface de la terre, lorsque les choses seront rentrées dans l'état naturel, de nouvelles créatures viendront repeupler cette surface, et si nos débris disparaissent par une dissolution générale, on retrouverait au moins dans les sédimens formés aux dépens des races détruites, nos instrumens de fer et de cuivre, nos monnaies, et nos pierres taillées qui pourraient témoigner que nous avons vécu. Mais, lorsque les débris des plus fragiles crustacés sont demeurés des témoignages d'une antiquité antérieure à celle que nous n'osons supputer, nul ouvrage humain, pas même un fragment de poterie ou de brique, un clou, un outil, une pierre façonnée par l'homme, ne vient révéler son existence contemporaine au milieu de mille races pétrifiées ?

Il faut ajouter à ces faits que parmi les fossiles, les êtres qui s'éloignent le moins de l'homme, se voient graduellement dans les couches les plus récentes du globe : une grande partie des couches minérales était même déjà dé-

posée et consolidée, lorsque les êtres organisés commencèrent à paraître et que leurs débris ou vestiges se mêlèrent aux formations postérieures. Les premiers qui se montrent appartiennent à des plantes aquatiques, à de grands roseaux. Quelque temps après, on voit paraître les plus simples des animaux, ces polypes coralligènes qui sont un intermédiaire entre les plantes et les animaux ; nous trouvons ensuite dans les couches minérales, les vestiges de mollusques, animaux d'une structure encore fort simple. Vers la fin du moyen âge des formations minérales, quelques poissons commencent à paraître : les plantes se multiplient ; ce sont comme d'énormes bambous, des fougères, etc. Immédiatement après, les coquilles deviennent plus nombreuses ; les poissons se retrouvent avec quelques premiers amphibies ou quadrupèdes ovipares tels que des crocodiles, des tortues et quelques reptiles : vraisemblablement il existait alors des terres à découvert, mais ces animaux sont très rares, et ce n'est, pendant longtemps encore, que des coquilles que nous trouvons dans les roches ; elles s'y multiplient quelquefois au point d'en former la masse principale. Vers la fin des formations pierreuses, on voit des débris de phoques et autres mammifères marins, et quelques vestiges d'oiseaux. Dans les dernières de ces formations nous trouvons enfin des ossemens de quadrupèdes terrestres : mais ces premiers quadrupèdes ne ressemblent point aux nôtres. Ce n'est que

dans les couches terreuses ou meubles que l'on a trouvé des animaux moins étrangers ; ce sont des éléphans, des rhinocéros. Ce n'est que dans les couches absolument superficielles, dans les dernières de celles que la nature a déposées sur les continens, que l'on trouve des débris de chevaux, de bœufs, etc. L'homme n'a pas encore laissé ses dépouilles dans ces couches, il n'existait donc pas lors de leur formation. Ce n'est tout au plus que dans les couches les plus supérieures, ou dans la terre végétale, que l'on trouve ses vestiges. Ainsi il est facile de prouver que l'homme n'est pas vieux sur le globe ; qu'il n'a commencé à y paraître que lorsque déjà plusieurs races d'animaux l'avaient habité longtemps avant lui, et avaient successivement disparu à chaque formation, sans laisser d'autres traces de leur antique existence, que leurs débris enfouis dans les couches formées pendant l'époque de leur vie.

Rien n'est donc éternel sur la terre, et tout, dans les entrailles du globe comme à sa surface extérieure, atteste un commencement et indique une fin.

(*Cuvier.*)



798

La seconde opinion, qui est plus généralement adoptée, et qui admet que le monde n'est pas plus ancien que l'homme qui l'habite, cette opinion n'est pas plus exacte que la première.

Il est bien vrai que l'homme n'a que six ou sept mille

ans d'ancienneté sur le globe, les recherches historiques modernes sont maintenant d'accord sur ce point. Mais puisque l'étude géologique de la terre nous fait voir qu'il a fallu tout ce temps pour former ces dernières couches si peu épaisses, qui seules constatent la vie de l'homme et celle des animaux et des plantes que l'on voit encore avec lui sur la terre, pourrait-on croire qu'il n'a fallu que *cinq jours* pour former tout ce qui est au-dessous, pour laisser vivre et se reproduire, en si grand nombre, tous les animaux dont les débris fossiles caractérisent les formations inférieures?.... Cela ne peut pas être admis ; et tout prouve au contraire qu'il a fallu plusieurs milliers de siècles pour cette longue série de phénomènes si remarquables.

Les cinq jours dont parle Moïse avant la création de l'homme, doivent donc être considérés comme cinq grandes époques ; et cette transformation des jours de Moïse en époques ne contredit point la croyance religieuse, puisqu'en hébreu, le mot qui veut dire *jour* exprime également une *durée de temps* quelconque.

Ainsi, bien que le monde ne soit pas éternel, il est néanmoins fort ancien, et en calculant tout le temps qu'il a fallu, soit pour la formation des couches nombreuses que présente le globe, soit pour la vie et la reproduction de tous les animaux et végétaux dont elles renferment les débris, d'après le temps employé pour la formation actuelle dont nous savons la durée, on est forcé de reconnaî-

tre que le monde est vieux au moins de trois cent mille ans.

(*Nérée-Boubée.*)

799

Il existe incontestablement la concordance la plus frappante entre les faits géologiques les plus positifs, et le récit de la Genèse. Et en effet, les *deux premiers jours* de la Genèse sont consacrés à la création du monde, à la disposition de la matière, au dépouillement de notre globe ; il n'est encore question d'aucun être organisé ; rien ne peut mieux correspondre à notre *première époque* géologique, à la formation de nos terrains primitifs.

Au *troisième jour* de la Genèse, les eaux sont rassemblées, la terre aride paraît, des plantes sont aussitôt créées pour habiter le globe. C'est là très exactement le commencement de la *seconde époque* géologique, dont les terrains sont principalement caractérisés par des impressions végétales.

La Genèse place ensuite dans le *quatrième jour* la création du soleil, de la lune et des autres astres. Ici l'on s'est fortement récrié, d'autant plus que la Genèse annonce que la lumière avait été créée dès le premier jour. Cette inversion a toujours paru une difficulté inexplicable, et cependant elle s'aplanit avec la plus grande facilité, aujourd'hui que les physiciens ont définitivement reconnu que la lumière ne nous vient pas des astres, qu'elle

en est indépendante, qu'elle existe dans notre atmosphère comme le fluide électrique existe dans tous les corps, et qu'elle n'a besoin, comme l'électricité, que d'être excitée convenablement pour frapper nos organes. Ce sont les corps que nous appelons lumineux, qui ont reçu la propriété d'exciter la lumière, au milieu d'un air serein. Cette lumière, étant propre à notre atmosphère, peut donc être l'objet d'une création particulière distincte de celle des astres du firmament, et exister dès le premier jour, comme l'indique la Genèse, tandis que les astres ne purent être aperçus de la surface du globe, et y faire pénétrer leur influence lumineuse, que lorsque l'atmosphère eut été dépouillée de la plus grande partie de ses vapeurs aqueuses, bitumineuses et métalliques qui s'y trouvaient mêlées. Or, cette épuration de l'atmosphère ne s'opéra que successivement, et ne fut bien sensible qu'après la formation des terrains primitifs et de transition ; lorsque plusieurs matières volatilisables, telles que le mercure, le plomb, le zinc, etc., se furent enfin condensées et répandues sur le sol.

La Genèse rapporte ensuite, au *cinquième jour*, la création des poissons marins et de tous les animaux de la mer. Tout cela rentre parfaitement dans la *seconde époque* géologique qui est fort longue, et dont les terrains ne contiennent que des débris de végétaux et d'animaux marins.

La création des oiseaux est aussi placée par l'auteur

sacré dans le cinquième jour, après celle des animaux de la mer. Tout récemment encore de nombreuses espèces d'oiseaux ont été reconnues et caractérisées dans les terrains de la seconde époque géologique.

Les animaux terrestres sont ensuite créés au *sixième jour*. Or les terrains de la *troisième époque* sont précisément caractérisés par les débris de ces nouvelles classes d'animaux.

Enfin, c'est la création de l'homme qui couronne l'œuvre du Créateur, et l'examen de la croûte du globe prouve que les débris de l'homme ne se trouvent que dans ces terrains tout superficiels, qui ne sont encore recouverts par aucune formation, et qui tous appartiennent à la *quatrième époque,* dans laquelle nous vivons encore.

On le voit, il y a la concordance la plus parfaite de la Genèse et de la géologie dans la succession des faits indiqués d'abord par Moïse, et reconnus aujourd'hui dans les couches du globe ; succession qui est tellement concordante, que le premier chapitre du livre saint pourrait en quelque sorte être considéré maintenant comme le sommaire d'un cours de géologie le plus élevé.

Ici se présente une considération dont il serait difficile de ne pas être frappé ; puisqu'un livre écrit à une époque où les sciences naturelles étaient si peu éclairées, renferme cependant en quelques lignes le sommaire des conséquences les plus remarquables, auxquelles il ne pouvait être possible d'arriver qu'après les immenses pro-

Digitized by Google

grès amenés dans la science par le dix-huitième et le dix-neuvième siècle; puisque ces conclusions se trouvent en rapport avec des faits qui n'étaient ni connus ni même soupçonnés à cette époque, qui ne l'avaient jamais été jusqu'à nos jours, et que les philosophes de tous les temps ont toujours considérés contradictoirement et sous des points de vue toujours erronés; puisqu'enfin ce livre, si supérieur à son siècle sous le rapport de la science, lui est également supérieur sous le rapport de la morale et de la philosophie naturelle, on est obligé d'admettre qu'il y a dans ce livre quelque chose de supérieur à l'homme, quelque chose qu'il ne voit pas, mais qui le presse irrésistiblement !

(*Nérée-Boubée.*)





II

PLURALITÉ DES MONDES.

800

Les conjectures des astronomes portent à croire que les étoiles, séparées l'une de l'autre par des distances incommensurables, sont autant de soleils qui ne versent pas des rayons inutiles dans les champs déserts de l'éther immense, mais que chacun d'eux a aussi ses planètes respectives auxquelles il communique la lumière et la chaleur.

Tous les corps planétaires ont la même forme, ils paraissent composés des mêmes élémens. On y remarque de l'air et de l'eau, des terres et des montagnes, de la chaleur et de la lumière, c'est-à-dire tout ce qui prouve l'existence des minéraux, des végétaux et d'animaux dans chacun de ces corps. Ils ont comme notre terre, la nuit et le jour, les saisons et les climats. Ceux qui sont à une trop grande distance du soleil sont entourés de plusieurs lunes destinées à compenser le défaut de chaleur et de lumière qui résulte de cet éloignement. Les observateurs ont distin-

Digitized by Google

gué d'une manière très nette les contours des mers et des continens dans la planète de mars. Elle a son atmosphère et ses nuages, et deux taches brillantes sur les pôles, sans doute de grands amas de neiges et de glaçons. Osera-t-on affirmer que ces corps célestes, qui renferment évidemment toutes les conditions de l'existence, ne sont pas peuplés d'êtres vivans, tandis qu'une seule goutte d'eau contient des armées d'animalcules de races diverses !

Quoique nous ne puissions pas voir les habitans sur les autres planètes, on ne peut pas plus nier leur existence que celle des Américains avant la découverte de l'Amérique ou celle des habitans inconnus de l'intérieur de la Nouvelle Hollande. L'analogie nous apprend que partout où il y a des terres, il s'y trouve des habitans ; elle nous apprend aussi que puisqu'il existe d'autres planètes comme la nôtre et quelques-unes beaucoup plus belles, il doit y avoir des êtres pour les habiter.

(*Herschell.*)



Digitized by Google



TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

574706

Digitized by Google

ized by Google



by Google